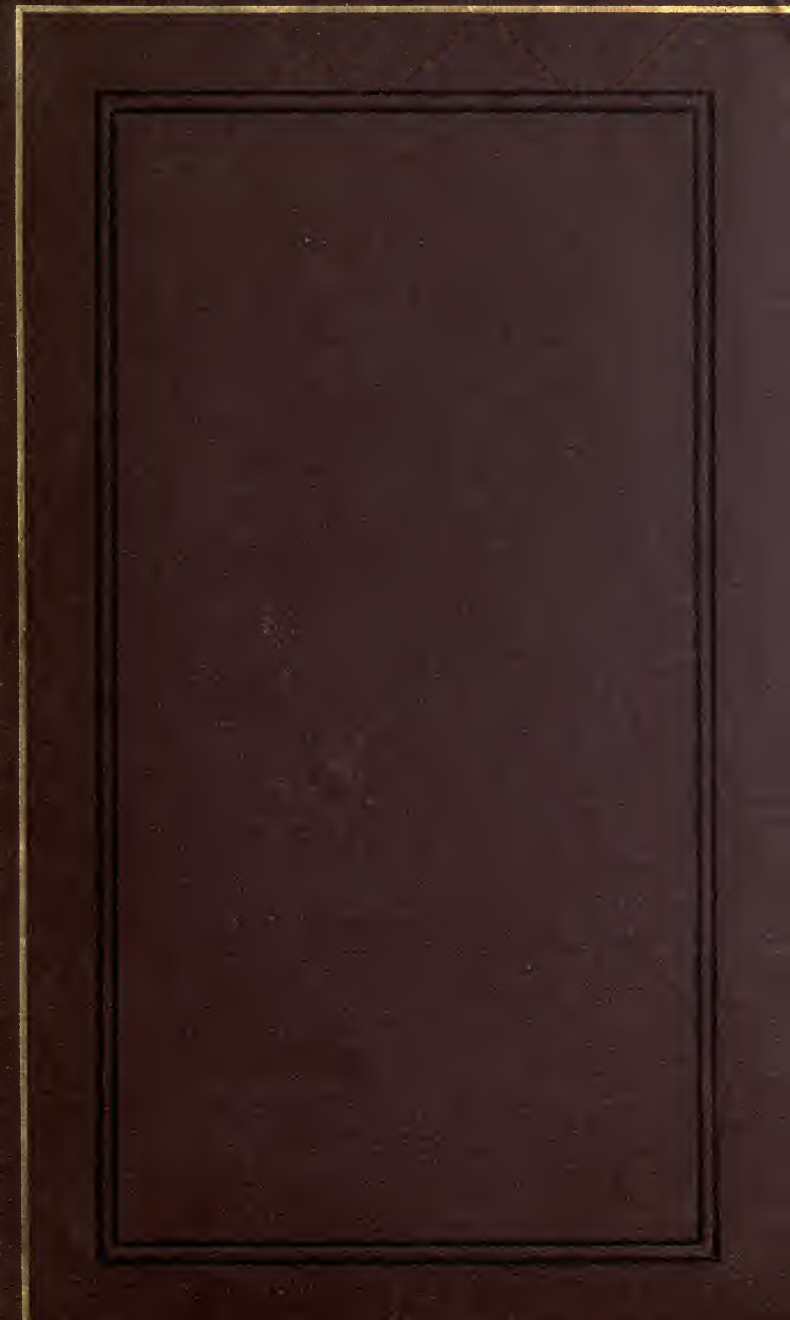


8



BL bookplate on rear cover

LA VIE

DANS

LE NOUVEAU-MONDE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

La République américaine. — Les institutions et les hommes. 2 vol. in-8.

Les trente-quatre Étoiles de l'Union-Américaine. — Histoire des États et des Territoires. 2 vol. in-8.

Les Peaux-Noires. — Scènes et mœurs de l'esclavage. 1 vol. in-18.

Les Peaux-Rouges. — Mœurs et conditions des Indiens. 1 vol. in-18.

Les Femmes du Nouveu-Monde. — 1 vol. in-18.

Le Trône d'Argent. — Scènes de la vie américaine. 1 vol. in-18.

Excentricités américaines. 1 vol. in-18.

Le roi des Tropiques. — Fondation des colonies. 1 vol. in-18.

Aventuriers et Corsaires. — Scènes de l'histoire des colonies. 1 vol. in-18.

Scènes de mœurs et de voyages dans le Nouveau-Monde. 1 vol. in-18.

SOUS PRESSE :

Légendes et chroniques du Nouveau-Monde.

Récits américains.

LA VIE

DANS LE

NOUVEAU-MONDE

PAR

Louis XAVIER EYMA, 1816-1876



PARIS
POULET-MALASSIS ÉDITEUR
97, rue Richelieu, 97
1862

LA VIE

DANS

LE NOUVEAU-MONDE

CHAPITRE PREMIER

LES CRIMES ET LA SOCIÉTÉ.

I

On a beaucoup parlé du nombre considérable de crimes dont les États-Unis sont le théâtre quotidien. Le lecteur européen, devant cette effroyable statistique que les journaux français, notamment, se plaisent à étaler en y mettant un certain assaisonnement de malice, a dû se demander souvent quelles garanties entourent la vie dans un tel pays, où l'assassinat, l'empoisonnement, les coups de révolver et les coups de couteau semblent être à l'ordre du jour.

Quelques personnes en meurent, cela est incontestable, comme il y a également des gens qui font métier d'en vivre; mais il faut croire cependant que tout le monde n'en meurt pas, puisque la population des États-Unis s'accroît dans des proportions colossales. Peut-être les journaux européens, qui prennent un si

malin plaisir à tenir comptabilité des crimes américains, ne s'aperçoivent-ils pas toujours que ce qui les frappe surtout et les allèche, pour ainsi dire, ce sont les conditions dans lesquelles ces crimes s'accomplissent; conditions quelquefois originales, d'un caractère inattendu, romanesque souvent, en dehors de tout ce qui se passe d'analogue sous les yeux de l'Europe. Le drame et le roman sont saisissants dans leur horreur; on s'y laisse prendre d'abord, puis on a, après coup, des retours de conscience, et l'émotion fait le moraliste.

Certes, l'Amérique n'est pas la terre promise de l'innocence et de la candeur, et elle n'est pas peuplée uniquement d'honnêtes gens. Il faut même s'attendre, de la part de cette population composée de tant d'éléments divers, excitée par des passions de race et de nationalité qui s'entrechoquent, dénaturant le sens du mot liberté individuelle, affranchie de toute surveillance de l'autorité; il faut s'attendre, dis-je, à toutes les explosions possibles en matière de vice et de corruption. Mais s'il fallait, comme le disait un jour une feuille américaine, « prendre à la lettre la nomenclature des crimes enregistrés quotidiennement dans les journaux, l'Amérique devrait être considérée comme la terre classique du vice, et la société américaine comme la plus corrompue de toutes les sociétés, la plus barbare, la plus ingénieusement malfaisante. »

Toutes les sociétés sont logées à peu près à la même enseigne du pistolet et du poignard, et la meil-

leure réponse à faire à ceux qui calomnient les États-Unis, en voulant à toute force leur en attribuer le monopole, est de leur dire : « Lisez la *Gazette des Tribunaux* et le *Droit*, et vous verrez si la France est beaucoup plus favorisée que l'Amérique sous ce rapport. »

Je crois à une égale somme de vertus et de vices répandue sur la terre, et répartie entre tous les peuples. En France comme en Angleterre, comme en Allemagne, comme en Amérique, vous rencontrez de bons et de pervers instincts que l'éducation ne parvient pas toujours à corriger, bien que celle-ci soit l'antidote le plus efficace contre la démoralisation des masses, et le moyen le plus sûr de polir les mœurs, au moins à la surface.

La preuve en est dans la diminution considérable des crimes aux États-Unis depuis cinquante ans, bien que la population se soit accrue dans des proportions immenses. Ce résultat, à quoi faut-il l'attribuer? A l'éducation, qui est, on peut le dire, générale aux États-Unis.

Dans les pays où elle est plus lente à se populariser, mais où elle s'introduit cependant peu à peu dans certaines classes, on constate également, statistiques en mains, une diminution dans les crimes. Je ne me fais certes pas d'illusion sur la perfection humaine, si j'ai foi dans la perfectibilité des hommes. Je ne m'imagine nullement qu'un jour peut venir où la société sera exempte de vices ; mais j'aime à espérer que plus les

lumières, l'enseignement, la religion, pénétreront dans les masses, plus grand sera le nombre de ceux qui pourront distinguer le bien du mal, et apprendront à avoir horreur de celui-ci et à aspirer vers l'autre.

Je n'essayerai pas de nier qu'il se commet beaucoup de crimes aux États-Unis ; heureusement, car j'y perdrais une bonne occasion, non de m'indigner, mais de raconter. Toutefois, il convient d'attribuer le grand nombre de ces crimes à la multitude des journaux, à l'empressement de chacun d'eux à les enregistrer avec plus ou moins de commentaires, qui s'en vont grossissant de village en village, de ville en ville, d'État en État, chaque centre de la société s'en faisant une arme de morale et un argument dans certaines causes. Si bien qu'aux points extrêmes du lieu où a été commis un crime, les faits sont tellement dénaturés, exagérés, compliqués d'incidents dus à la fantaisie des journaux, des sectes, des avocats de la morale, des partis politiques et religieux, qu'on croirait lire et qu'on lit souvent, en effet, un nouveau crime qui se reprend à faire le tour des cent mille journaux de l'Union. Sans compter cette portion du public qui, en Amérique comme en France, est assez friande de l'horrible en fait de lecture quotidienne, et à qui il faut servir, à tout prix, des plats de son goût, c'est-à-dire des assassinats, des actes de brigandage, des vols, des accidents extraordinaires.

Ainsi, il m'est arrivé un jour de lire dans un journal d'une ville de l'Illinois, sous ce titre : SANGLANTE

TRAGÉDIE, que, l'avant-veille, un individu nommé Doolittle avait fait des blessures graves à un jeune homme appelé Helms, et qu'après ce premier crime, il s'était rué sur le frère de Helms et lui avait labouré la poitrine à coups de couteau. Quel était le mobile de ce double crime? Le journal de l'Illinois ne le disait pas; il racontait la *tragédie* sanglante, et c'était bien assez!

A quelque temps de là, je lus dans une feuille de l'État de Michigan, organe de la Société de tempérance, sous le titre : OÙ MÈNE LA PASSION DES LIQUEURS! le même récit, et en des termes identiques; il n'y avait de changé que le nom de l'assassin et celui des deux victimes. Seulement, la feuille de tempérance, qui trouvait là matière à appuyer ses doctrines, inventa d'ajouter que « ce crime atroce n'avait d'autre cause que le refus obstiné des deux frères d'entrer au *bar-room* (cabaret) pour boire avec l'assassin. Un journal de l'Iowa, en reproduisant à son tour la sanglante tragédie sous le titre : DE LA FAÇON D'AGIR DES KNOW-NOTHINGS, l'attribua à la passion politique. Nul doute que ce double assassinat n'ait fait une multitude d'enfants tout le long de sa route, et que chaque journal en le répétant, en y ajoutant son commentaire, n'en ait fait un argument pour les besoins de la cause qu'il représentait.

En faisant abstraction de morale, et en se laissant aller simplement à ses impressions de voyageur et d'observateur, il y a, dans la manière dont les crimes

s'accomplissent en Amérique, ou dans la manière dont l'imagination des journaux les présente, aussi bien que dans la façon dont ils sont jugés et réprimés, dans la conduite de la police et des magistrats, comme dans l'attitude des citoyens spectateurs et victimes de ces attentats, dans le calme et naïf étonnement de la presse, et jusque dans ses emportements soudains contre la société américaine, il y a, dis-je, quelque chose de piquant, de saisissant, d'original.

En voici un exemple :

Un jeune homme ayant rencontré de nuit, dans une rue d'une ville, une jeune fille d'honnête famille, la saisit dans ses bras et l'emporta, évidemment avec de très-mauvaises intentions. Aux cris de la victime, un policeman accourut et saisit le coupable par le collet de son habit. Celui-ci parvint à se débarrasser de son vêtement, et se sauva à toute vitesse, l'homme de la police à ses trousses. Aussitôt qu'ils furent arrivés dans le district voisin, le ravisseur s'arrêta tranquillement, et mit le policeman au défi de sortir des limites de sa juridiction. Ce dernier, strict observateur de la loi, tourna les talons et s'en retourna, honteux comme ce renard qu'une poule venait de prendre.

La police, aux États-Unis, n'est pas toujours aussi impuissante et d'aussi bonne composition que dans ce cas. Quand elle s'en donne la peine, elle n'y va pas de main morte avec les coupables qu'elle a intérêt à ne point épargner. Elle fait volontiers usage du révolver dans l'accomplissement de son mandat, et il faut lui

rendre cette justice, que le courage de ses agents est à la hauteur de l'énergie désespérée des bandits avec qui ils ont affaire.

Si donc, comme je l'ai dit, les crimes ont un caractère particulier en Amérique, les procédés de la police envers les criminels ont également leur cachet d'originalité, surtout quand on sait que, dans ce pays, la police n'a point l'autorité morale qui inspire ici un salutaire effroi.

La seule présence des policemen n'y impose pas aux bandits; elle éveille au contraire chez ceux-ci le sentiment de la défense personnelle. Les bandits ne composent qu'avec le nombre et la force. Il ne s'agit plus, entre eux et la police, de simples tours d'adresse : ce sont de vraies batailles à l'arme blanche et à l'arme à feu.

Voici un fait qui s'est passé dans une ville d'un des États du Sud, et qui donnera une idée de ces luttes de haute main que la police est obligée de soutenir contre les criminels.

Un agent nommé Newland avait arrêté un certain Pépé, dont les méfaits récents avaient jeté la terreur dans la ville. Le poste où Newland avait enfermé le prisonnier fut bientôt cerné par une bande d'individus soupçonnés de vouloir enlever Pépé. Le chef de la police, averti de ce fait, envoya l'ordre à Newland d'assembler ses meilleurs hommes, de les tenir prêts et bien armés.

Dans un pays où il n'y a pas d'autre *force publique*

que la police, la police est bien obligée de faire toutes ses affaires.

Dans la soirée, la foule avait grossi autour du poste, réclamant Pépé pour le pendre ; mais Newland se douta que c'était là tout simplement un prétexte pour faire évader le prisonnier ; il se garda donc, et fit bien, d'obtempérer à ces manifestations de justice sommaire, assez commune en ces occasions. Le chef de la police se rendit alors, escorté de quelques agents, sur le théâtre de cette petite émeute.

Il trouva en face du poste une foule compacte, dans laquelle il lui fut aisé de reconnaître les principaux *rowdies*, *roughs* et autres coquins de la ville. Le chef de la police s'attendait à être attaqué ; mais le cœur parut manquer aux assaillants. En réalité, ils avaient changé de plan, et avaient résolu d'enlever Pépé pendant le trajet du poste à la prison de la ville. Prévenu de cet audacieux projet, le chef de la police fit venir une voiture particulière, y monta avec le prisonnier et deux agents, puis il adressa à Pépé cette brève allocution : « Si vos camarades tentent de vous délivrer, vous êtes un homme mort ! »

A l'appui de ces paroles, trois révolvers surgirent autour de Pépé, qui pendant le trajet examinait les fenêtres de la voiture, en calculant les chances d'une évasion. Ce que voyant, le chef de la police souleva froidement son révolver, dont le canon multiple était bien fait pour intimider un plus audacieux que Pépé, et dit au prisonnier :

« Si vous faites le moindre mouvement pour nous échapper, je vous loge une balle dans la tête.

— Je vous sais homme à le faire comme vous dites, » répondit Pépé, qui parut se résigner.

Mais le bandit ne se faisait pas illusion sur le sort qui l'attendait devant le jury. Il se voyait, en perspective, parfaitement pendu avec le bonnet de laine rabattu sur les yeux. Il résolut donc de jouer le tout pour le tout. Croyant ses mesures bien suffisamment prises, il fit un bond subit, saisit un des agents de police à la gorge, et lança un coup de poing à l'autre; il comptait sur la confusion qui allait en résulter pour sauter hors de la voiture. Mais deux coups de feu partirent en même temps, et Pépé tomba raide mort sur le coussin de la voiture.

Ce qui rend ces expéditions de la police à la fois si difficiles et si dangereuses pour ceux qui les entreprennent, c'est que les malfaiteurs en Amérique, et notamment dans les États du Sud, sont organisés en sociétés plus ou moins secrètes, et littéralement enrégimentés.

En Louisiane, par exemple, et dans les États limitrophes, cette organisation avait pris pendant quelque temps un développement considérable.

Ces associations de malfaiteurs s'organisent, on peut dire, en toute sécurité pour elles. De temps en temps la police y fait cependant une trouée et arrête la construction de l'édifice en lui arrachant une pierre; mais l'extirpation du mal est difficile, sinon impos-

sible. — Il avait même fait des progrès tels, dans ces derniers temps, que les exploits de ces bandits, à cause de leur audace et de leur bravoure en face des dangers de toutes sortes, avaient formé comme une épopée populaire parmi la jeunesse de certaines villes; à ce point que les chevaliers de l'assassinat et du brigandage avaient fini par passer pour des héros, et il était devenu de mode parmi les jeunes gens de laisser voir à leur ceinture le manche d'un poignard ou la crosse d'un pistolet, y mettant une sauvage coquetterie, comme en un autre monde à montrer une bague au doigt ou une pomme de cravache. On entendait des enfants de quatorze ans parler « de tuer leur homme », et ils le faisaient.

Ces sentiments, mal combattus chez ces jeunes gens, encouragés peut-être même par l'exemple, furent poussés si loin, qu'à la Nouvelle-Orléans il se forma une bande nocturne sous le nom de *Mousquetaires noirs*, composée d'enfants, et dont l'essor fut heureusement arrêté après quelques scènes sanglantes dont les auteurs n'avaient pas plus de quatorze à quinze ans.

A l'audace, à l'énergie et au courage, les bandits ajoutent quelquefois l'effronterie.

Un de ces misérables, traduit un jour devant un tribunal, et au moment où le magistrat allait prononcer son arrêt, l'interrompit :

« Monsieur, dit-il au magistrat, mes opinions politiques, si vous les connaissez, n'auraient-elles pas

quelque influence sur les termes du jugement que vous allez prononcer ? Permettez-moi de vous dire que je suis partisan de la candidature du colonel Frémont. Hourrah donc pour Frémont ! »

Le magistrat répliqua par une condamnation à deux mois de pénitentiaire.

« Peut-être n'est-ce pas votre manière de penser, continua imperturbablement le condamné. Alors, il vous sera peut-être plus agréable que je crie : Vive Buchanan ? Hourrah donc pour Buchanan ! »

Et comme le magistrat ordonnait d'emmener le prisonnier :

« Allons, reprit celui-ci, je veux bien faire le sacrifice de mes convictions aux vôtres, et pousser trois hurrahs en faveur de Filmore !... Cela ne vous émeut pas ? Alors vous êtes un homme sans foi politique. »

Dans certains cas, les crimes empruntent leur originalité à la condition des criminels : par exemple, quand ceux-ci sont des esclaves. Mais les esclaves n'ont pas le courage des autres bandits. Soit lâcheté instinctive, soit abrutissement résultant de sa malheureuse condition, le nègre ne commet ses crimes que dans l'ombre, sournoisement. Ce n'est pas toujours la vengeance contre le maître et la révolte contre l'esclavage qui le fait agir ; c'est souvent aussi un penchant brutal au mal qui arme son bras ou lui fait remplir la coupe fatale. On ne saurait expliquer autrement le nombre des victimes par le poison ou par

l'assassinat que l'on compte parmi les maîtres réputés les meilleurs.

A propos de ces crimes et de ces associations de malfaiteurs, j'ai souvent entendu demander aussi comment l'indignation publique ne parvenait pas à punir à la fois et les bandits et la police, qui, soit incurie, soit impuissance, se fait leur complice.

C'est au contraire ce qui arrive.

Lorsque cette marée d'assassinats et de sang monte jusqu'à de certaines hauteurs et menace de battre en brèche la société, l'indignation publique éclate alors, et ses châtiments s'élèvent au niveau des crimes qu'elle se charge de punir. Cette justice est terrible, parce qu'elle est arbitraire : à la justice impuissante ou trop lente se substitue l'application de la loi de Lynch, et c'est une chasse aux bandits qui commence dans toutes les règles des chasses aux buffles et aux tigres ; les exécuteurs sont impitoyables. Je dis exécuteurs parce qu'il n'y a plus de juge : chacun est bourreau. Il semble que cette indifférence et cette longanimité de la société se changent tout à coup en rage aveugle. Les Américains sont élevés à une patience débonnaire, et en même temps à des colères soudaines, qui n'ont pas de bornes quand elles éclatent.

Ces tribunaux exceptionnels sont ce que l'on nomme des *comités de vigilance*.

C'est là une institution purement américaine. Les Vigilants se constituent de leur propre initiative ; ils se montrent, et l'opinion sanctionne leur existence,

car ils répondent toujours à un besoin du moment ou à une passion publique. Ils durent ce que durent les événements qui les ont fait naître. En quelque matière que ce soit, politique, religieuse, ou toute autre, leurs pouvoirs extraordinaires sont sans contrôle; il n'y a pas à espérer de révision à leurs arrêts, car leur justice est toujours sommaire et expéditive. Il n'y a pas de milieu entre leurs arrêts : c'est l'acquittement ou la peine de mort.

Blancs, esclaves, Peaux-Rouges, tout le monde est justiciable des comités de vigilance. Où la police est impuissante à lutter contre les bandits enrégimentés, comme cela a eu lieu maintes fois en Louisiane et en Californie, les comités s'organisent aussitôt et pendent indifféremment et bandits et gens de police. C'est à l'activité inflexible de ces comités que la ville de San-Francisco doit d'avoir été purgée du ramassis des célérats qui y exerçaient, sur une large échelle, la double industrie du vol et de l'assassinat. Partout où existe un comité de vigilance, les criminels n'ont qu'à se bien tenir. J'ai vu pendre dans l'Arkansas un Irlandais et un Indien, accusés et à peu près convaincus du vol, en complicité, d'une paire de chevaux. L'Indien, homme agile et vigoureux, parvint, pendant qu'on hissait son camarade à la branche de l'arbre fatal qui servait de potence, à briser ses liens et à prendre la fuite; mais il n'avait pas fait cinquante pas qu'il tombait frappé de dix balles. On n'échappe jamais à l'arrêt d'un comité de vigilance.

Si ces crimes dont on charge le sol des États-Unis y rendaient, comme on dit de loin, la vie intolérable, l'existence des comités de vigilance impliquerait nécessairement un état de guerre perpétuelle dans la société du Nouveau-Monde ; on pourrait conclure également des vengeances engendrées par l'esclavage sur toute la portion de l'Amérique où existe cette institution, qu'il n'est pas prudent de boire un verre d'eau et de manger une bouchée de viande. Autant vaudrait dire encore que la présence des Peaux-Rouges sur les frontières de certains territoires en retardera à jamais le défrichement et le peuplement.

Rien de cela n'est exact.

On vit en Amérique en présence des Peaux-Rouges, au milieu des vengeances des esclaves, à côté des comités de vigilance et en face des *bullies*, des *roughs*, des *chevaliers du bowie-knife*, des *thugs* et des *mousquetaires noirs*, absolument comme si ces bandits, les comités de vigilance et les Peaux-Rouges n'existaient pas.

Un abîme sépare la surface de la société américaine des bas-fonds où travaillent ces assassins et ces brigands. On coudoie même dans les rues des *rowdies* et des *roughs*, notoirement connus pour tels, et sans qu'on y prenne garde. Chacun est tellement affairé, tellement préoccupé du soin d'arriver au but avoué de l'existence là-bas, que l'on s'inquiète peu de savoir si ce *bully* dont on vient de heurter la crosse du révolver a pu la veille ou doit le soir même commet-

tre quelque crime. On ne cherche pas à l'éviter, on ne songe pas à dire à un agent de police : « Mais voilà un *bully* on un *rough*, ou un chevalier du poignard, arrêtez-le ! » Au besoin même on rend leur salut à ces bandits.

Le public ne s'émeut guère, à moins de quelqu'un de ces drames épouvantables qui, en Amérique comme en Europe, ébranlent la société de haut en bas. Mais pour ce qui est du courant quotidien, on ne semble pas s'en préoccuper.

On se trompe grandement, en Europe, en s'imaginant que de l'autre côté de l'Atlantique nos cours d'assises, nos tribunaux de police correctionnelle et nos récits de tous genres dont les journaux préposés à la publicité des crimes emplissent leurs colonnes, ne sont pas l'objet de lectures assidues et de commentaires peu bienveillants. Mais on est plus juste en Amérique pour l'Europe qu'on ne l'est en Europe pour l'Amérique, où l'on ne doute nullement que Paris, sentine de tant de vices, ne soit une ville parfaitement habitable et où les citoyens jouissent de la plus complète sécurité.

J'ai assisté en Amérique à l'accomplissement de plus d'un de ces crimes que j'ai racontés et dont on parle tant ; j'ai vu fonctionner les comités de vigilance ; j'ai vécu, en un mot, de la vie du Nouveau-Monde dans tout ce qu'elle a d'excentrique, de sérieux, d'aimable, de sympathique, de hideux, de misérable, de répugnant. J'ai étudié l'esclavage de près

et je l'ai pratiqué; j'ai reçu à boire et à manger, et j'ai dormi dans des maisons où l'on me disait que le poison suintait par les murailles, et pourtant je suis revenu du Nouveau-Monde sans avoir été empoisonné par les nègres, sans avoir été pendu par les comités de vigilance, sans avoir été assassiné par les *bullies*, sans avoir été scalpé par les Peaux-Rouges.

Il y a aux États-Unis trente-quatre millions d'habitants. On peut bien admettre que ces trente-quatre millions d'individus ne passent pas leur temps à s'assassiner, à s'empoisonner, à se pendre et à se scalper entre eux, sans quoi il est probable qu'en un demi-siècle la population de ce vaste pays ne se serait pas accrue de vingt-sept millions d'âmes. Il existe vraisemblablement quelque coin de cette société tant calomniée où l'on trouve sécurité et protection.

Ce n'est donc pas un paradoxe de dire que j'ai toujours éprouvé un grand charme à me trouver mêlé à cette vie du Nouveau-Monde.

II

L'intervention de la police dans les affaires de la société américaine n'a pas toujours ce caractère de brutalité et de violence que je viens de dire. Cette police a quelquefois des missions très-délicates à remplir et dont elle se tire merveilleusement bien, comme dans l'aventure suivante qui n'a que le mérite d'être on ne peut plus véridique :

« Ceci est affaire de la police, cher monsieur Kinsley, et il ne vous reste qu'à en appeler au concours de son chef, l'honorable John Spear.

— La police! grommela Kinsley en poussant un soupir découragé et en secouant la tête en signe de doute; — mais vous savez aussi bien et mieux que moi, puisque vous la signalez tous les jours dans votre *gazette* à l'indignation des honnêtes gens, comment la police est faite à la Nouvelle-Orléans; et vous venez...

— M. Ben Steven a raison, cependant, interrompit madame Kinsley. Vous ne pouvez pas, mon ami, vous laisser voler de la sorte 2,000 dollars, toute notre fortune enfin, sans faire le possible pour les ravoir!

— En appeler au secours de la police, murmura Kinsley sur le même ton larmoyant, ce n'est pas faire le possible, c'est tenter l'impossible...

— Mais croyez-vous que vos 2,000 dollars viendront vous retrouver d'eux-mêmes si vous restez cloué dans votre fauteuil, comme vous y voilà depuis ce matin, en soupirant à faire marcher un navire de quinze cents tonneaux? Supposons, ce qui est parfaitement admissible, que le voleur soit quelqu'un de la police même, se sachant surveillé, il restituera la somme ou une partie de la somme; enfin, la police peut faire, une fois par hasard, son devoir. »

Kinsley tourna la tête vers Ben Steven, devenu l'oracle de la situation.

« Madame Kinsley a raison, dit Steven, et si vous vous décidez, comme je vous le conseille, je recommanderai votre affaire d'une façon toute particulière à M. Bligh, le lieutenant du district.

— Merci bien, cher monsieur, mais je ne veux pas que mon nom paraisse dans les gazettes ; cela ferait croire que je suis riche, — et il s'en faut que je le sois, hélas !

— Soyez tranquille, répondit Steven ; pour mon compte, je ne dirai mot de votre aventure dans mon journal, et j'obtiendrai la même discrétion de mes confrères.

— On n'est pas plus obligeant, murmura madame Kinsley.

— De cette façon, je consens à tout.

— Alors, je vais chez le lieutenant Bligh et vous l'amène. »

Avant de pénétrer plus avant dans ce récit, je vais présenter au lecteur les trois personnages que nous venons de voir en scène.

Kinsley pouvait bien avoir cinquante-huit à soixante ans. C'était un gros homme, court, riche en couleur, vulgaire d'aspect. Irlandais de naissance, il était venu fort petit garçon en Amérique, y accompagnant sa famille qui après avoir émigré d'Europe, avait encore émigré sur le sol de l'Union d'État en État, tâtant de cent métiers, les effleurant tous sans persister dans aucun. Finalement, tous les membres de cette famille étaient morts à la Nouvelle-Orléans,

dans la plus grande détresse. Kinsley était demeuré orphelin vers l'âge de dix-sept ans, livré à lui-même, et recommençant les mêmes tâtonnements dont son père lui avait donné le funeste exemple. L'indécision dans le caractère était une maladie et comme un héritage de famille chez Kinsley. C'était d'ailleurs la seule chose dont il eût hérité de son père. Après avoir essayé, sans succès ni profit, de beaucoup de métiers, il se fixa à un petit emploi commode, celui de collecteur ou commis de recettes dans une forte maison de commerce. Grâce à ses économies, car l'esprit d'épargne et une probité exemplaire furent ses deux vertus principales, il parvint à amasser un petit capital, entreprit timidement quelques maigres affaires, et eut bientôt cours sur la place. Au bout d'une dizaine d'années, toujours à force d'économie, il se trouva à la tête d'un certain bien-être que le public, en l'exagérant, appelait déjà une fortune. Kinsley, qui n'était pas ambitieux de la considération que donne l'argent en ce pays, ne rêvait qu'une chose : réaliser son avoir et s'en retourner vivre et mourir paisiblement au village de ses ancêtres, sur la terre d'Irlande. C'était un rêve bien honnête, bien modeste, fort rare, surtout en un monde qui est le paradis des intrigants parvenus et des imbéciles enrichis.

Par malheur pour lui, Kinsley rencontra sur son chemin, à la veille d'exécuter ses louables résolutions, une belle jeune fille sans fortune et dont la famille vivait de ces mille expédients qui étaient et qui sont

encore le mystère, quelquefois très-honorable, d'un grand nombre de familles créoles. Kinsley se heurta à ce joli caillou, trébucha, perdit l'équilibre, la raison et le cœur; si bien qu'il renonça à revoir le village de ses pères, lequel, par parenthèse, ne fit aucune démarche pour réclamer les os de ce fils oublieux.

Mademoiselle Christine Duval avait à peine seize ans, et c'était la moindre de ses beautés. Les mœurs américaines n'exigent pas absolument que les femmes aient une dot ni qu'elles leurent les épouseurs du mensonge des *espérances* pour paraître belles et pour se marier, tout comme si elles *valaient* 100,000 dollars; mais quand elles sont dans la position où se trouvait mademoiselle Christine Duval, elles rabattent singulièrement de leur orgueil de famille, oublient que leur beauté les rend dignes d'un trône, et épousent le premier venu de qui la poche sonne bien : car la grande affaire en Amérique est de se marier au plus vite et de fuir la pauvreté, même la pauvreté glorieuse. Kinsley avait vu dans ce mariage la vanité d'une alliance créole dont l'origine se perdait dans le crépuscule de deux générations. Le grand-père paternel de mademoiselle Duval était arrivé à la Nouvelle-Orléans comme matelot à bord d'un navire français d'où il avait déserté pour tenir cabaret, ou exercer peut-être de plus vilains métiers encore; mais peu importait, il avait fait souche créole, et au delà de l'Atlantique ce titre vaut quarante-huit quartiers de noblesse. Je dois dire que s'il ne donne pas la distinction à qui ne l'a

pas naturellement, il impose en général une certaine dignité qui, dès la première génération, atteint à des raffinements et à des instincts supérieurs propres aux plus vieilles aristocraties. C'est un privilége merveilleux dont jouit la race créole seule.

Avec sa beauté pour unique dot, et son empressement à se marier, Christine Duval avait apporté dans le mariage le goût effréné du luxe et des folles dépenses, ce qui troubla singulièrement tous les calculs et toutes les combinaisons d'économie auxquelles Kinsley avait condamné sa vie. Ajoutez la venue au monde, après dix mois de mariage, d'une jolie petite fille, que madame Kinsley encadra dans les dentelles et les broderies les plus belles qu'on put trouver à la Nouvelle-Orléans. Cet enfant, à peine né, coûtait en toilettes à peu près plus que sa mère. L'honnête aisance de Kinsley ne résista pas à cet appétit de luxe qui était l'état normal autour de lui. Kinsley se vit donc dans l'obligation d'entreprendre de plus grandes affaires tant au-dessus de ses forces intellectuelles que de ses capitaux, et un beau jour il rencontra ce fameux fossé des culbutes. Dans cette situation, Kinsley regretta moins sa brillante position des derniers temps que son humble fortune amassée picayune par picayune; et quoi que sa femme, à qui la chute avait meurtri l'orgueil, tentât auprès de lui, il renonça aux grandes affaires pour prendre dans le plus pauvre quartier de la ville un humble magasin de mercerie et de toiles. En confiant leur fille Gabrielle à une sœur de Christine,

qui s'était chargée de son éducation et l'avait placée ensuite comme institutrice dans les écoles publiques, les dépenses du ménage Kinsley avaient été notablement allégées.

Kinsley avait eu raison de se résigner à descendre l'échelle commerciale. Les petites affaires convenaient mieux à son tempérament, et, depuis trois ans qu'il avait pris si courageusement son parti, en vivant de privations et en permettant à sa femme de continuer, sur un ton plus modéré, son train de toilettes et de luxe, il était parvenu à amasser les 2,000 dollars dont la disparition, que nous expliquerons tout à l'heure, avait provoqué cette grande douleur à laquelle nous venons d'assister.

A l'époque dont nous parlons, madame Kinsley pouvait avoir trente-quatre ans. Elle brillait de tout l'éclat d'une appétissante beauté qu'elle apprêtait avec un art infini. Ses yeux, auxquels elle savait donner toutes les expressions, et ses cheveux bruns d'une magnificence exceptionnelle, lui aidaient beaucoup dans cette lutte contre les désavantages d'une maturité toujours précoce chez les femmes de ce pays. Comme presque toutes les créoles vers la trentaine, elle avait pris un embonpoint qui raccourcissait un peu sa taille, mais sans nuire à la splendeur de ses épaules et de ses bras admirablement modelés. Elle avait peu à peu repris le niveau de sa rare élégance, d'où elle n'était jamais descendue tout à fait, et elle n'avait pas cessé, même après sa déconfiture, de jeter aux yeux du pu-

blic cette poudre de dentelles et de soie qui aveugle toujours. On ne s'en étonnait guère à la Nouvelle-Orléans, où cela est de mise, sans donner langue aux mauvais propos.

Dans cette société, la plus fière et la plus démocratique, la plus creuse, la plus sérieuse et la plus charmante que je connaisse, on ne tient aucun compte de la situation précaire du mari, pas plus qu'on ne s'inquiète de son origine ni de la source de sa fortune. S'il travaille à quoi que ce soit, nul ne s'inquiète de ce qu'il gagne, toutes les apparences sont sauvées, et on ne demande alors aux femmes que deux choses pour être bien reçues et bien fêtées dans les salons : de n'avoir pas de sang mêlé dans les veines et d'être élégantes. La toilette, qui dans ce monde-là efface l'inégalité des conditions, efface également l'inégalité des fortunes. C'était le cas de madame Kinsley. Sa mésalliance avec un pauvre diable de parvenu, grossier, sans éducation, presque sot, mais riche, ne l'avait point fait déroger, parce qu'elle portait bien la toilette. Sa chute et sa pauvreté ne lui avaient fermé aucun salon, parce qu'elle n'avait point dérogé à ses habitudes de luxe extérieur. Dans son intérieur, c'était autre chose. Nous allons y pénétrer.

Dans cette humble maison, nous surprendrons les détails et les mystères de bien des existences créoles analogues à celle de madame Kinsley. Des deux pièces assez vastes du rez-de-chaussée, Kinsley avait fait de l'une sa boutique, où jamais Christine ne s'était

montrée, cela est bien entendu. L'autre avait été convertie en une obscure salle à manger ouvrant sur une petite cour et dans laquelle aboutissait l'escalier conduisant à l'unique étage supérieur où madame Kinsley avait établi son salon sur un certain pied de comfort qui contrastait singulièrement avec le délabrement de la chambre à coucher. Cette opposition est presque générale à la Nouvelle-Orléans, dans les plus médiocres résidences. Toutes les maisons de ce pays sont fondues, pour ainsi dire, dans deux ou trois moules à l'intérieur comme à l'extérieur; elles ne diffèrent entre elles que par les proportions. Outre le principal corps de bâtiment, elles se composent invariablement d'une bâtisse supplémentaire élevée dans la cour et où se trouvent les dépendances et les chambres de domestiques. Comme madame Kinsley n'avait à son service qu'une vieille esclave, elle sous-louait deux de ces trois chambres en garni. De ces deux chambres, l'une était vide et l'autre occupée en ce moment par Ben Steven, attaché à la rédaction d'un des principaux journaux de la Nouvelle-Orléans. Ce n'étaient ni la beauté de Christine ni des espérances d'aucune sorte qui l'avaient attiré sous ce toit, mais l'unique nécessité où nous sommes tous de nous loger tant bien que mal. Steven, malgré ses vingt-cinq ou vingt-six ans, et bien qu'il ne fût pas plus désagréablement tourné qu'un autre, n'était d'aucune façon taillé ni organisé en héros de roman et d'aventures; il n'y prétendait nullement. Sa tenue était passablement dépenaillée,

même en la comparant à celle des autres hommes; car, si les femmes font jusqu'à la passion étalage de toilettes, les hommes en poussent le dédain jusqu'aux limites de l'inconvenance. Ben Steven n'était point un locataire importun; il ne demeurait dans sa chambre que le temps qu'il ne passait pas à son journal ou un peu partout. Ses rapports avec ses hôtes se bornaient à quelques paroles échangées avec Kinsley, à quelques minauderies de la part de madame Kinsley, qui n'y mettait pas d'ailleurs d'autre prétention que de faire son métier de femme.

Disons maintenant les faits relatifs au vol des 2,000 dollars.

La veille du jour où ce vol avait été commis, Kinsley, inquiet à l'endroit de son argent comme une chatte à l'endroit de ses petits, avait eu une conversation secrète avec Ben Steven au sujet de bruits peu rassurants qui circulaient sur le compte des banques de la Nouvelle-Orléans, et en particulier sur celle où Kinsley avait déposé ses chères et précieuses économies.

Ben Steven ayant confirmé à Kinsley les bruits en circulation, celui-ci résolut d'aller immédiatement retirer son dépôt de 2,000 dollars, après avoir fait jurer à Steven de ne rien révéler de cela à personne, ce que Ben jura d'autant plus volontiers que cela lui importait fort peu. Kinsley reçut son dépôt en pièces de 20 dollars, soit cent pièces d'or. En rentrant chez lui, il chercha de tous les côtés un petit garde-monnaie

fermant à clef et dans lequel il voulait serrer les cent pièces d'or. Ne trouvant point son garde-monnaie, il fut obligé de le demander à sa femme, qui, à son tour, le réclama de la domestique, laquelle s'en informa auprès d'un vieux nègre qui avait charge de fermer la boutique le soir. En sorte que toute la maison fut au courant du secret que Kinsley n'avait voulu confier qu'à Ben. Le garde-monnaie se retrouva finalement. Ce jour-là, Kinsley ne sortit point. Il cacha le porte-monnaie dans le gousset de son pantalon, où de demi-minute en demi-minute il s'assurait de sa présence. En se couchant, il le plaça sous son traversin et s'endormit la main dessus.

Fatal réveil pour Kinsley ! Quand il ouvrit les yeux, le garde-monnaie avait disparu, et le pauvre homme tenait entre ses mains sa tabatière qu'il avait également l'habitude de mettre sous son traversin, et qu'il avait cette nuit-là sacrifiée à son trésor.

Il y avait là un étrange mystère, et tel que l'opinion de Ben Steven, corroborée par celle de madame Kinsley, fut, comme on l'a vu précédemment, que la police était seule capable d'en dissiper les ténèbres. On se rappelle également les répugnances de Kinsley à en appeler à cette suprême intervention, et surtout le peu de confiance qu'il lui accordait. C'est une justice à rendre à la police de la Nouvelle-Orléans et à la police américaine en général, qu'elle inspire au public une défiance entière, à ce point que l'on est tenté non-seulement de l'accuser d'impuissance dans le cas de beau-

coup de délits, mais de la soupçonner tout au moins de complicité. Les actes justifient parfaitement cette mauvaise opinion. Il est peu de personnes, en effet, aux Etats-Unis, honnêtes ou malfaisantes, fautives par hasard ou criminelles par habitude, qui n'aient eu occasion de payer le silence de la police, et au besoin d'acheter son ignorance de délits ou de crimes dont elle devait ou pouvait être le témoin. Elle se distingue donc par deux traits particuliers : la surdité et la cécité. Ce vice de la police américaine vient de ce qu'elle est renouvelée par l'esprit de parti, et qu'elle est composée d'agents recrutés un peu partout et beaucoup au hasard.

A l'époque où se passe l'aventure que nous racontons, le chef de la sûreté publique à la Nouvelle-Orléans, M. John Spear, homme droit et loyal et fort recherché dans le monde, avait été imposé par l'opinion publique tout entière au nouveau maire de la ville. A son tour, Spear avait imposé à l'administration quelques officiers de son choix sur qui il savait pouvoir compter, et notamment le lieutenant Bligh, un habile homme, fin Yankee, énergique, et qui ne transigeait jamais avec son devoir.

C'était entre ses mains que Ben Steven avait conseillé à Kinsley de remettre son affaire.

M. Kinsley reçut Bligh comme on reçoit un médecin en qui le malade ne croit pas, mais dont l'arrivée tranquillise toujours un peu. Christine, qui rencontrait souvent dans le monde madame Bligh, se montra

pleine de prévenances et de sourires pour le lieutenant de police ; elle fut plus expansive que son mari et appela M. Bligh son sauveur.

Le premier soin de celui-ci fut d'examiner les localités et de se rendre compte du personnel qui habitait la maison. Procédons nous-même à cet examen.

La chambre occupée par M. et madame Kinsley était, ai-je dit, au premier étage de la maison, sur la rue, avec deux croisées ouvrant sur un balcon qui les encadrait. C'était en hiver, conséquemment les deux fenêtres étaient closes la nuit ; elles ne portaient aucune trace d'effraction extérieure, et la terreur que M. Kinsley avait toujours professée pour les voleurs était une garantie du soin avec lequel il fermait ses croisées ; la solidité des verrous et des crochets était irréprochable.

Mais si M. Kinsley craignait les voleurs, Christine craignait non moins les incendies, et à condition que les fenêtres fussent bien barricadées, elle exigeait que la porte de la chambre restât ouverte comme voie de retraite facile, au cas d'alarme. De leur aveu mutuel, les deux époux avaient le sommeil dur, dur jusqu'à la surdité. En sorte que rien n'était plus aisé que de pénétrer par l'intérieur dans cette chambre, il suffisait de tourner le bouton de la porte ; et grâce au tapis qui couvrait le plancher, en marchant avec précaution on était certain de n'éveiller ni le mari ni la femme.

Bligh conclut son examen par ces mots :

« Il est avéré pour moi que le vol a été commis par l'intérieur. Qui habite dans votre maison ?

— M. Ben Steven, et il est incapable.... murmura Christine ; puis notre servante, âgée de soixante-sept ans.

— Avez-vous reçu des visites hier?

— Nous avons eu seulement à dîner notre fille Gabrielle, qui s'en est retournée le soir chez sa tante, avec qui elle habite. »

Christine seule répondait. Kinsley, tout à fait abruti, ne détachait pas ses yeux du lit théâtre et témoin du crime. De temps en temps, il entr'ouvrait les lèvres pour murmurer, si bas que personne ne pouvait les entendre, des paroles comme celles-ci : « Imbécile de lit! imbécile de traversin ! pourquoi sont-ils muets ! »

Bligh continua son inspection du haut en bas de la maison, pour s'assurer qu'aucune issue secrète ou cachée n'y donnait accès du dehors. Il avait fait son métier consciencieusement. Quand l'officier de police fut parti, Christine poussa un long soupir et dit à son mari :

« M. Steven a eu une très-bonne idée de faire venir M. Bligh ; sa présence m'a fait du bien, et j'ai bon espoir. »

Kinsley secoua la tête et rentra dans son magasin. Christine remonta dans son appartement, s'allongea dans son fauteuil-berceuse, rêva quelques instants sans beaucoup penser, puis se dit :

« Quelle robe vais-je mettre aujourd'hui? »

C'était d'ailleurs une question que madame Kinsley se posait trois ou quatre fois par jour, depuis qu'elle avait atteint l'âge de la coquetterie. Il faisait beau temps et sec ce jour-là. Madame Kinsley fit une toilette de duchesse, mais que peu de duchesses eussent portée avec autant d'élégance, et alla battre les banquettes aristocratiques de la rue du Canal, qui est à la fois le boulevard des Italiens, les Champs-Élysées, le bois de Boulogne de la Nouvelle-Orléans, et où, sur une étendue d'un demi-mille, se trouvent accumulées dans de splendides magasins toutes les tentations de saint Antoine à l'usage des femmes. Madame Kinsley, ce jour-là, montra une énergie d'économie dont elle ne se serait pas crue capable, ou coupable, comme elle disait pour se mieux peindre à ses propres yeux. Elle fut, en tout cas, d'une gaieté charmante vis-à-vis de toutes les personnes qu'elle rencontra, critiqua avec une certaine verve les étalages des magasins devant lesquels elle s'arrêtait, mais non pas à la façon du renard de la fable; nul même ne le pensa, tant on savait que madame Kinsley cueillait bien les raisins les plus verts. Elle rentra chez elle, reconduite en voiture par la femme du plus riche courtier en coton de la Nouvelle-Orléans ; car chacun se faisait honneur d'aduler cette élégante personne, bien que son mari fût un pauvre petit marchand de *dry goods* dans un quartier de la ville où il n'avait guère affaire qu'avec des ouvriers et des nègres.

Huit jours s'étaient écoulés. Bligh avait apporté dans ses investigations la plus scrupuleuse discrétion, tant pour l'honneur de cette police tant calomniée que pour satisfaire aux pressantes recommandations de son ami Steven. Pendant ces huit jours, le pauvre Kinsley avait attendu chaque matin l'arrivée de Bligh lui amenant son voleur pieds et poings liés et rapportant les 2,000 dollars. Quoique fort enclin au doute sur les capacités de la police, il avait néanmoins presque espéré au premier jour; au second jour, il n'avait déjà plus été que patient; au troisième, il avait commencé à marquer de l'irritation; au quatrième jour, le doute lui était revenu; au cinquième, il avait accusé du vol la police tout entière; au sixième jour, ses soupçons s'étaient arrêtés sur Bligh lui-même, et c'était de toutes ses imaginations celle qui était restée la plus fortement enracinée en lui, car il n'en démordit plus.

Madame Kinsley, à qui l'état de son mari inspirait plus d'ennui que de compassion, était partie pour la campagne. Il ne resta à Kinsley que Ben Steven, dans le cœur de qui il épanchait ses douleurs. A sa fille même, qu'il voyait quelquefois, il s'était gardé de confier le secret du vol, sur les recommandations expresses de Bligh. Celui-ci avait bien employé les huit jours écoulés à surveiller tout le monde, jusqu'à son ami Steven, jusqu'à mademoiselle Gabrielle. Il put se convaincre, ou à peu près, que ni la vieille servante, ni le nègre qui fermait la boutique, ni Steven, ni Gabrielle, n'étaient les auteurs de ce vol. Qui était donc coupa-

ble? C'est ce que Bligh, nonobstant les doutes injurieux de Kinsley à l'endroit de son pouvoir, eût découvert incontestablement, s'il n'avait été tout à coup détourné de sa mission par une affaire autrement importante et qui l'obligeait à quitter la ville.

Bligh fut remplacé dans la conduite de l'affaire Kinsley par un jeune créole de la campagne nommé Édouard Roden, et que l'influence de quelques électeurs avait imposé au maire, qui l'avait à son tour imposé à M. John Spear. Ce Roden avait vingt-huit ans environ; il était vaniteux, comme un baron allemand, de l'ancienneté de sa *créolerie*, et se croyait apte à tous les emplois possibles. Sa grande ambition avait été tout à coup d'obtenir un poste supérieur dans la police, où il prétendait introduire des réformes importantes ou tout au moins des idées extrêmement simples et pratiques. M. Spear, qui n'avait en tant de talents qu'une médiocre créance, attendait sans beaucoup la rechercher l'occasion de les mettre à l'épreuve. L'affaire Kinsley fut cette occasion. Roden était peu connu à la Nouvelle-Orléans, où il n'était venu précédemment que de loin en loin, et où il n'avait que très-peu de relations. Cette circonstance pouvait favoriser l'accomplissement d'une mission secrète. A ses qualités négatives, Roden ajoutait une absence totale de modestie et un coin de sentimentalité naïve à l'endroit des femmes. M. Spear, en habile homme, avait jugé Roden, à cause de tout cela, plus apte qu'on ne se le serait imaginé à mener à bien peut-être la déli-

cate affaire de Kinsley, que le lieutenant Bligh avait abandonnée au moment où l'innocence des deux nègres, surveillés de très-près, avait été manifeste pour lui.

Le caractère de Roden va se trouver nettement dessiné dans le premier rapport qu'il adressa à M. Spear. Ce rapport, chef-d'œuvre de la confiance immodérée qu'homme ait jamais pu avoir en soi, contenait, sous les apparences d'une monstrueuse vanité, des détails précieux pour la suite de cette aventure. Soit par une conviction irrésistible, soit par un sentiment indéfini de jalousie, Roden s'était attaché, dès les premiers pas, à vouloir absolument trouver dans l'infortuné Ben Steven ce criminel introuvable. Voici ce rapport, dont aucune analyse ne donnerait une exacte idée. — « Mes « premières investigations à l'endroit de M. Ben Ste- « ven ne lui sont pas favorables. Ses habitudes sont « irrégulières ; il fréquente beaucoup les cabarets ; il « paraît en relation avec des hommes fort dissolus, « sous prétexte que son métier l'y oblige ; il doit à la « plupart de ses fournisseurs, prétendant que ses mai- « gres appointements ne lui permettent pas de rien « acheter au comptant ; il est en arrière de deux se- « maines de loyer avec M. Kinsley, et ces jours der- « niers, on l'a rencontré en conversation très-intime « avec un usurier. Ce soi-disant journaliste est, en ré- « sumé, un homme de goûts bas, de manières vulgai- « res et d'habitudes excentriques.

« L'accueil tout bienveillant, digne de ma per-

« sonne, de ma naissance et de mes fonctions, que « m'ont fait M. et madame Kinsley lorsque Bligh me « présenta, m'a suggéré l'idée très-adroite de me pré- « senter chez eux comme un jeune homme de la campa- « gne venu à la Nouvelle-Orléans en quête d'un emploi. « Ils m'ont sous-loué la chambre voisine de celle de « Steven, sur qui, je ne le leur ai pas dissimulé, se « porteraient toutes mes investigations. J'ai pratiqué « à la cloison qui sépare nos deux chambres plusieurs « petits trous à travers lesquels il me sera facile de « voir et d'entendre tout ce que fera et dira ce Steven. « Toutes les fois qu'il sera chez lui, je serai à mon « poste; toutes les fois qu'il sortira, je serai sur ses « talons.

« Je dois vous dire que madame Kinsley, ce dont « le lieutenant Bligh ne paraît pas s'être assez aperçu, « est une femme d'une rare intelligence et en tous « points accomplie. Ce qui le prouve, c'est qu'elle « est entrée dans tous mes plans avec un enthou- « siasme et une perspicacité que je ne saurais appré- « cier trop haut. Son énergie est au niveau du mal- « heur qui l'a frappée. Dans ce ménage, dont le mari « est tombé dans un état d'abrutissement qui le met « dans l'impossibilité d'aider en rien au succès de « l'entreprise, madame Kinsley, qui n'a rien perdu de « sa grâce féminine, a acquis tout à coup la force « d'un homme. Hier elle me dit, les yeux pleins de « larmes :

« Ah ! monsieur Roden, l'argent se peut rega-

« gner avec de l'économie et un grand soin aux af-
« faires, — mais c'est l'état de mon mari qui m'afflige.

« — Calmez-vous, lui répondis-je; nous arriverons « à notre but; je prends votre affaire à cœur comme « si c'était la mienne propre.

« — Je ne sais pourquoi, reprit-elle, mais je me « suis sentie pleine d'espoir dans le succès dès que « vous êtes entré dans la maison; et je crois que si le « scélérat qui nous a dévalisés peut être retrouvé, « vous êtes seul capable de le découvrir.

« — Madame...» ai-je répondu en m'inclinant. Et « c'est tout ce que j'ai pu répondre, tant il y avait « dans l'air de cette femme et dans l'atmosphère « qu'elle répandait autour d'elle quelque chose de « fascinateur. »

Édouard Roden avait omis d'ajouter dans són rapport que Christine, en lui parlant, avait pris la parole la plus gracieuse qu'elle eût trouvée. Sa tête fine était appuyée sur sa main, dont les doigts se perdaient dans une touffe de cheveux à la région des tempes; son coude reposait sur sa table, et son bras nu, reployé sur lui-même, étalait un éclat merveilleux; ses yeux trempés de larmes brillaient comme le diamant qu'elle portait à l'un de ses doigts, ses épaules éblouissantes défiaient la blancheur de la gaze qui les recouvrait sans les pouvoir cacher.

Est-ce modestie, timidité, discrétion, jalousie ou instinct de son devoir? Je ne saurais dire pour la-

quelle de ces causes Roden omit de consigner ces détails.

L'influence de Roden avait eu pour effet immédiat de modifier la bonne opinion que madame Kinsley avait eue jusqu'alors de Ben Steven. Elle avait laissé se produire aux yeux perspicaces du créole le revirement qui se faisait dans ses idées. Les présomptions de l'agent de M. Spear à l'endroit du malheureux journaliste, qu'elle avait considérées d'abord comme injustes, lui parurent peu à peu être si bien fondées, qu'elle affecta de les changer en une conviction inébranlable. Et il se trouva, un beau matin, que les rôles furent intervertis. Madame Kinsley, qui s'était d'abord montrée si rebelle à partager les premiers soupçons de Roden, s'étonnait maintenant qu'il hésitât à formuler une accusation officielle. Roden était fort empêché devant cette responsabilité que rien ne l'autorisait à assumer encore. Ce à quoi il put s'engager, ce fut qu'il s'attacherait avec plus d'acharnement après la proie qu'il semblait négliger un peu trop pour faire la roue dans le rayon des beaux yeux de madame Kinsley. Il ne s'aperçut pas que les incitations de Christine avaient pour but d'affaiblir des assiduités qui devenaient importunes.

Roden sentit comme une excitation nouvelle; et, après cinq jours d'un silence dont il fut effrayé en songeant à quel oubli des devoirs peut conduire l'admiration pour deux beaux yeux, il reprit l'envoi de

ses rapports à M. John Spear. Voici quelques passages importants de l'un d'eux :

« J'ai observé aujourd'hui ce Steven avec le plus « grand soin pendant plusieurs heures consécutives, « et tout dans ses allures contribue à confirmer mes « soupçons, que madame Kinsley partage maintenant « sans hésitation. Ce matin, il s'est levé fort tard, ce « qui est un mauvais signe. Puis, après avoir allumé « une pipe, une de ces pipes qu'un homme comme il « faut serait honteux d'approcher de ses lèvres, il tira « d'une armoire une bouteille de wiskey et se versa « une rasade. Après quoi il se jeta sur son lit, s'en- « dormit et ronfla comme un steamboat. Un homme « qui a la conscience nette ne ronfle pas de la sorte « une heure à peine après son réveil. Le bruit de ses « poumons était une preuve assez certaine pour moi « de sa présence dans la chambre A la cessation su- « bite du sommeil de Steven, j'accourus à mon obser- « vatoire. Le drôle s'étirait les bras, se frottait les « yeux et bâillait à pleines mâchoires. Nouvelle pipe « allumée et fumée, nouveau verre de wiskey vidé. « Puis, une demi-heure après, Steven prit son cha- « peau et sortit. Je pris aussi mon chapeau et je sor- « tis. Au bas de l'escalier, j'aperçus madame Kinsley « qui me fit du coin de son œil noir un petit signe « d'intelligence, la charmante femme!

« Je suivis Steven dans le parcours énorme qu'il fit, « — plus de trois milles, — pour revenir à un *oyster-* « *room*, à peine à cinq minutes de distance de la mai-

« son d'où nous étions partis. J'entrai dans l'*oyster-*
« *room;* mais en m'asseyant, harassé de fatigue, je ne
« pus me défendre d'observer qu'il n'y a qu'un homme
« bourrelé de préoccupations ou de remords qui puisse
« entreprendre un pareil détour pour aboutir à un
« lieu si rapproché de son domicile. »

Les oysters-rooms dont parle Roden sont des établissements qui tiennent, en Amérique, le milieu entre le cabaret et le restaurant : l'intérieur, sur toute la profondeur, est divisé en petites cellules où l'on peut tenir jusqu'à quatre personnes devant une table, et dont l'entrée se peut fermer au besoin avec un rideau d'étoffe épaisse. Ce sont des endroits peu propres aux mystères, quoiqu'ils y prétendent. Un souffle de vent soulève le rideau, et le masque tombe ; les cloisons, qui ont l'épaisseur d'une mince planche, sont quelquefois disjointes. L'œil et l'oreille ne perdent donc rien de ce qui se dit ou se fait dans la cellule voisine.

Je rends la parole à Roden :

« Steven s'installa dans une des cellules de l'*oyster-*
« *room*, et commanda une douzaine d'huîtres et deux
« côtelettes de mouton. Je me plaçai dans la cellule,
« ou plutôt dans la boîte voisine, et je commandai
« également une douzaine d'huîtres et deux côtelettes
« de mouton. A peine étions-nous là depuis deux mi-
« nutes, qu'un jeune homme aux manières suspectes
« quitta une des boîtes pour sortir. Il aperçut Steven
« et vint s'asseoir à ses côtés. J'affectai de m'absorber

« dans mon dîner et me prêtai tout oreilles à leur con-
« versation.

« James est venu ici pour vous chercher, dit le
« nouveau venu à Ben Steven. — Ah! fit Steven, et
« n'a-t-il laissé aucune commission pour moi? — Si
« fait, répondit l'autre. Il m'a chargé de vous dire, au
« cas où je vous rencontrerais, qu'il avait absolument
« besoin de vous voir ce soir, et qu'il vous donnait
« rendez-vous chez vous. — Très-bien, répondit Ben;
« je serai rentré à temps pour l'attendre. »

« Sur ce, le jeune homme suspect dit qu'il était
« pressé, prit congé de son ami (je devrais peut-être
« dire de son complice) et quitta l'*oyster-room*. A six
« heures vingt-cinq minutes et demie (je crois qu'en
« ces matières il faut être précis), Ben eut achevé ses
« côtelettes, ne paya pas, et sortit. A six heures vingt-
« six minutes trois quarts, je terminai mon dîner, je
« payai et je sortis. Dix minutes après, je rentrais, à
« quelques pas près, sur les talons de Ben Steven. Je
« rencontrai madame Kinsley sur mon passage. La
« physionomie de cette charmante femme exprimait
« une mélancolie et un chagrin qui m'émurent pro-
« fondément. « Je crois, Madame, lui dis-je, que
« nous allons surprendre quelque horrible machina-
« tion dans la chambre de votre locataire. » Madame
« Kinsley secoua la tête et soupira : c'était un soupir
« languissant, tendre, doux. J'oubliai en ce moment
« mon devoir et me pris à envier le sort de M. Kins-
« ley. — Ne vous désespérez pas, Madame, lui dis-je

« avec une inflexion de voix qui parut la toucher ;
« j'ai été témoin d'une conversation mystérieuse, et je
« compte bien que ce soir j'aurai découvert quelque
« chose. »

« Je la quittai à regret, montai dans ma chambre
« et m'établis à mon observatoire. Ben était allongé
« sur deux chaises, digérant ses côtelettes avec son
« éternelle pipe à la bouche. Sur une table, à côté de
« lui, étaient deux verres, un pot d'eau et la bouteille
« de wiskey. Il était à peine sept heures quand
« l'homme du rendez-vous, le *James* en question, en-
« tra. Il me parut inquiet et agité. Sans doute, pour
« mieux justifier encore l'intimité de leurs rapports,
« les deux complices s'appelèrent frères.

« De quoi s'agit-il, James? demanda Ben Steven
« en choquant son verre contre celui de son prétendu
« frère. — Ne devines-tu pas, mon pauvre Ben? ré-
« pondit James. Les retards me sont insupportables.
« Il faut en finir, et je suis résolu à risquer l'affaire
« après-demain. — Si vite? s'écria Ben. — Il le faut.
« — Soit! si tout est prêt, je serai prêt aussi. Mais
« l'autre personne est-elle bien décidée? » Il souriait en
« parlant ainsi, et mit une sorte d'emphase à pronon-
« cer ces mots : l'autre personne. Évidemment, il
« s'agit d'un troisième complice. « Nous avons pris
« rendez-vous pour demain, continua James, et tu
« apprécieras par toi-même. Trouve-toi au chemin
« de fer à quatre heures, et nous la rejoindrons ou
« l'attendrons au jardin de Carrolton. — J'y serai,

« répondit Ben ; prenons un verre de wiskey. — Non, « merci ; je suis si agité qu'il m'est impossible de de- « meurer cinq minutes à la même place. J'ai les nerfs « dans un trouble extrême; tout me fait peur, à ce « point que chaque individu qui me regarde dans la « rue me semble un espion. »

« A ces mots, j'ai cru que mes jambes fondaient « sous moi, et il me fallut une énergie extrême pour « me maintenir à mon poste.

« Cela n'a pas le sens commun ! s'écria Ben avec « toute l'effronterie d'un vétéran du crime. Le secret « a été bien gardé jusqu'à présent ; il faut espérer « qu'il en sera de même jusqu'au bout. Allons, adieu « et bon courage ! — Rappelle-toi, insista James au « moment de sortir : demain, à quatre heures, au che- « min de Carrolton. »

« Il sortit, et son effronté frère éclata de rire, avala « un verre de wiskey et ralluma sa pipe. Je m'assis « sur le bord de mon lit, dans un état d'excitation « nerveuse difficile à décrire, me demandant quelle « conclusion je devais tirer de cette conversation que « je venais de surprendre. Eh ! mon Dieu ! il n'y a « qu'une conclusion : c'est que ces deux criminels « ont un troisième complice, et qu'ils vont se réunir « demain tous les trois pour se partager probablement « les dépouilles de ce malheureux Kinsley ! »

Madame Kinsley était moins à plaindre que se l'imaginait Roden. Elle avait éprouvé, au contraire, un

grand soulagement à voir la poursuite de l'affaire passer en d'autres mains que celles du lieutenant Bligh. La seule raison à cela, hautement avouée par elle, était cette sorte de sympathie native qui fait que les créoles aiment toujours mieux avoir des relations avec les créoles qu'avec les Américains. Elle continuait donc de marquer à Roden une confiance que le pauvre Kinsley était loin de partager. Sa tristesse était toujours la même ; il n'avait trouvé aucun soulagement à ses préoccupations, n'ayant pas vu poindre à l'horizon le moindre espoir de retrouver son trésor de 2,000 dollars.

En vue des résultats du rendez-vous donné à Carrolton, Roden avait jugé prudent de se faire escorter de deux agents de la police louisianaise. Confiant comme il l'était dans madame Kinsley, il lui avait fait part de ses plans. Celle-ci ne put dissimuler ses inquiétudes sur ce renfort, auquel Roden avait cru devoir en appeler.

« Ah ! mon cher monsieur Roden, lui dit-elle sur un ton d'engageante familiarité, je suis désolée de vous voir recourir à ces moyens.

— Et pourquoi? demanda Rosen, presque tenté, pour peu que cela eût par trop contrarié sa séduisante protégée, de renoncer au secours de ses deux agents.

— Avoir réclamé le concours de ces deux hommes, n'est-ce pas me donner à craindre que vous ne commenciez à douter du succès? »

Jamais Christine n'avait eu de plus beaux yeux

qu'en ce moment-là. « Deux gouttes de larmes qui en imbibèrent le globe lumineux, » dit Roden dans son rapport, « leur donnèrent je ne sais quoi de tendre et de sympathique qui remuait le cœur. » En même temps, Christine s'était jetée dans sa berceuse, et soit hasard, soit calcul, elle s'était placée dans un rayon de soleil qui, en jouant dans ses magnifiques cheveux, en fit jaillir d'éblouissants éclairs.

Roden avoua qu'il fut fasciné. Il prit familièrement la petite main de Christine, qui poussa la bonté jusqu'à l'y autoriser, et il tenta de rassurer madame Kinsley en lui donnant le change.

« C'est, au contraire, parce que je suis assuré du succès, Madame, que j'ai fait venir ces deux hommes. J'ai un grand coup à frapper aujourd'hui, une bataille décisive à livrer; j'ai besoin d'un corps de réserve. Je suis résolu à rendre la tranquillité à M. Kinsley, afin de vous savoir, Madame, calme et heureuse, ce qui est toute mon ambition. »

La façon dont Roden prononça ces derniers mots produisit sur Christine — prétend-il — « une très-vive impression » ; car, dit-il encore, « elle rougit chastement, baissa les yeux et murmura moitié soupirant moitié parlant : « Oh ! monsieur Roden ! »

La conversation entre Christine et Roden fut interrompue par l'arrivée d'une belle jeune fille de dix-sept ans environ, qui se jeta au cou de madame Kinsley et que celle-ci embrassa tendrement.

« Monsieur Roden », dit madame Kinsley en pré-

sentant son hôte à la jeune fille; puis, s'adressant à Roden : « Ma fille Gabrielle. »

Roden regarda Gabrielle à peine à la dérobée et se retira pour respecter le tête-à-tête de la mère et de la fille.

Gabrielle était une fort jolie personne, mignonne, délicate et frêle. Avec des cheveux tout aussi noirs que ceux de sa mère, elle avait le teint mat et un peu maladif, ce qui tenait au travail assidu où la condamnait son professorat quotidien aux écoles publiques. Cette pâleur de marbre séyait d'ailleurs à Gabrielle, et se mariait assez bien, comme opposition, avec sa noire chevelure et ses yeux, qui avaient emprunté à ceux de Christine leur éclat tantôt sombre, tantôt éblouissant. De son père, elle tenait des sourcils épais, rudes, un peu ébouriffés, et qui, en se rejoignant à l'arcade sourcilière, donnaient à sa physionomie non pas un caractère de dureté, comme on pourrait le supposer, mais d'énergie et de résolution.

Gabrielle, élevée par une sœur de sa mère, était, ai-je dit, institutrice aux écoles publiques. Ces fonctions, fort recherchées par quelques jeunes filles appartenant à d'excellentes familles, sont plus qu'un gagne-pain en Amérique: c'est une carrière lucrative. Gabrielle y avait trouvé non-seulement le salaire de son temps et de son intelligence, mais aussi l'indépendance, et en même temps, croyait-elle, le droit de disposer de sa personne, droit que s'arrogent trop fréquemment aux États-Unis la plupart des jeunes

filles. Il ne faut pas s'étonner, en outre, que Gabrielle fût venue seule chez sa mère, c'est l'usage du pays, et qu'elle dût s'en retourner seule, le soir, sans que personne de sa famille s'inquiétât de ce vagabondage d'une jeune fille si belle à travers les rues de la ville. Quelques paroles échangées entre Gabrielle et sa mère prouveront combien la jeune fille était peu disposée à se montrer confiante sur beaucoup de ces points où la tendresse et l'autorité d'une mère ont le droit de porter leurs investigations.

« Tu es donc bien décidée, demanda Christine au moment de se séparer de Gabrielle, à refuser ce mariage que te propose ta tante ?

— Parfaitement, répondit Gabrielle, et j'entends qu'on ne m'en parle plus !

— Aimes-tu donc quelqu'un ? » hasarda timidement madame Kinsley, et comme osant à peine poser la question.

Gabrielle se leva, embrassa sa mère et sortit en disant :

« Qu'on ne me parle plus de tout cela ! »

Christine remarqua seulement que sa fille était un peu plus pâle que d'ordinaire.

L'enfant partie, la mère murmura ces mots que trop de mères se disent *a parte* dans ce pays :

« Tant pis pour elle ; cela la regarde !

Je ne saurais trop dire ce que M. Spear, qui était évidemment un grave personnage, pensait de M. Édouard

Roden et de ses rapports mêlés d'idylles, d'élégies et d'espionnage ; s'il s'en amusait ou s'il les prenait au sérieux ; s'il croyait en une habileté extrême de la part de Roden jouant son jeu sous le masque de l'esprit, ou dissimulant son inexpérience sous celui d'une niaiserie profonde. Il paraît que M. Spear considérait la chose sous son bon côté, puisqu'il n'avait adressé aucune observation à Roden, et ne lui avait pas refusé les deux agents secrets demandés par celui-ci.

Seulement je dois dire que le matin du jour pris pour le rendez-vous à Carrolton, Bligh, de retour de sa mission extraordinaire, s'était rendu immédiatement chez Spear et qu'ils avaient eu une longue conversation. Spear avait communiqué au lieutenant les rapports de Roden. Bligh, après avoir lu ces fantaisies avec plus d'attention qu'on ne l'aurait pu croire, les rendit au chef de la police en lui disant :

« Voilà un homme qui, sans paraître le soupçonner, aura rempli admirablement sa mission.

— C'est mon avis, répondit Spear en remettant les papiers dans un tiroir.

— Qu'il achève en paix son œuvre, ajouta Bligh. Vous lui avez sans doute envoyé les deux hommes de renfort qu'il vous a demandés ?

— Parfaitement. Et je suis d'avis de laisser cette fantaisie se jouer jusqu'au bout. »

On se souvient que rendez-vous avait été pris par les deux frères Steven au chemin de fer de Carrolton,

où ils devaient rencontrer une troisième personne, un troisième complice, pensait Roden.

Celui-ci expédia à l'avance ses deux agents et leur ordonna de l'aller attendre à Carrolton. Quant à lui, à quatre heures moins un quart, il arriva à la station du chemin de fer et y aperçut les deux frères Steven, qui eurent bientôt pris place dans les voitures, où Roden monta « avec une grande émotion », ainsi qu'il le consigna au moment même sur son carnet de notes. En vingt-cinq minutes on fut rendu à Carrolton. Carrolton est une ville jadis séparée de la Nouvelle-Orléans par des forêts de chênes et par des marais, disparus aujourd'hui. Carrolton est un but de rares promenades, et de rendez-vous discrets quelquefois. Là se trouve un assez vaste jardin public attenant à un hôtel. De la station du chemin de fer au jardin il n'y a qu'une rue à traverser. Roden avait jeté un rapide coup d'œil à travers la grille du jardin et sur le balcon abrité, en forme de galerie, qui court autour de l'hôtel. Il aperçut dans le jardin quelques promeneurs, et sur la galerie de l'hôtel, devant le *bar-room*, ou buvette, ses deux aides de camp occupés à trinquer. Sur un banc placé devant l'un des deux jets d'eau du jardin, une femme était assise seule, un livre à la main. Au bruit de l'arrivée des chars, cette femme leva la tête et ferma son livre. Quel ne fut pas l'étonnement de Roden de voir les deux frères Steven se diriger vers elle !

« Eh quoi ! murmura-t-il douloureusement, faut-

il donc que partout où il y a une mauvaise action à commettre il se trouve toujours une femme ! »

Et il fulmina contre le sexe féminin un anathème dont il excepta la seule madame Kinsley, qui ne devait jamais, dans le jugement partial de son cœur, que porter bonheur à l'homme dans la vie duquel elle se trouverait mêlée.

Roden avait bien, en effet, distingué dans ce complice une femme ; mais il lui eût été matériellement impossible de dire si la femme était jeune, si elle était belle, attendu qu'elle avait le visage caché ou plutôt masqué sous un de ces épais voiles bleus pliés en triple dont les femmes de la Louisiane s'enveloppent la tête, le cou, le visage et presque les épaules, afin, pendant l'été, de se garantir des rayons d'un soleil de feu. C'est aussi un masque protecteur à l'abri duquel elles peuvent affronter les regards et les indiscrétions du public. Je vous défierais de reconnaître, à moins d'autres signes, ni votre sœur, ni votre fille, ni votre femme, sous cet épais masque impénétrable. Cela donne, à certains moments, aux rues de la Nouvelle-Orléans l'aspect d'un vaste bal masqué.

James prit le bras gauche de la dame voilée, et Ben marcha à ses côtés à droite. A la grande satisfaction de Roden, ils ne sortirent point du jardin, et s'acheminèrent à pas lents vers les allées du fond, où se trouvent quelques petits taillis touffus. Roden s'aventura sur leurs traces, se dissimulant le plus habilement possible ; ce qui n'était pas difficile en ce mo-

ment, attendu que les trois complices paraissaient absorbés dans une conversation probablement fort intéressante.

Roden avoue dans un des passages de son rapport qu'il ne put saisir de cette conversation que des mots échappés à la chaleur de la discussion, tels que ceux-ci : « Rien de plus aisé ; » ou bien : « Cela est arrivé à la bonne moitié des femmes de la Nouvelle-Orléans ; » ou bien encore : « C'est parfaitement légal ; on rentre chez soi et on dit carrément : C'est fini, plus moyen de revenir sur le fait accompli. » James aurait même dit : « Cela ressemble comme deux gouttes d'eau à un vol, j'en conviens ; » à quoi Ben aurait répondu : « C'est même tout à fait un vol, » etc , etc.

Quelques-unes de ces paroles ou de ces phrases, saisies à la dérobée, notamment les dernières, donnèrent la chair de poule à Roden. Il allait même appeler ses agents pour s'emparer séance tenante des trois complices, lorsque ceux-ci s'assirent devant une palissade de planches derrière laquelle s'était blotti Roden, qui entendit distinctement cette phrase adressée à Ben Steven par James :

« C'est entendu, demain, à deux heures de l'après-midi, nous nous retrouverons au lac Pontchartrain, dans le jardin de l'*hôtel Washington*, et nous prendrons le steamboat de la Mobile. C'est bien décidé, n'est-ce pas ? fit James en s'adressant à la femme voilée.

— Oui, » répondit celle-ci d'une voix tremblante, et

elle tendit au *bandit* une main finement gantée que celui-ci saisit avec émotion.

Ils se séparèrent, laissant la femme voilée prendre seule le premier train Les preuves du crime devant se manifester clairement au rendez-vous du lendemain, Roden songea à s'en retourner en ville, comptant qu'un voyage, si court qu'il fût, avec cette femme mystérieuse pouvait lui révéler quelques indices. Mais celle-ci resta plongée dans une sorte de sommeil rêveur, immobile sur son siége, la tête toujours encapuchonnée et le regard obstinément fixé sur la route. A l'arrivée en ville, elle attendit que tous les voyageurs du train fussent sortis, monta dans l'unique voiture qui se trouvait là, et dépista ainsi les recherches de Roden, pour qui elle resta un mystère. Roden, un peu confus, reprit le chemin de la maison de madame Kinsley, qu'il n'eut pas même le dédommagement de rencontrer. Christine était au théâtre. C'était un mardi, l'un des jours de la fashion, conséquemment Christine devait être en ses plus élégants atours. Roden ne put résister au désir de pouvoir contempler, même de loin, l'éclat que cette belle personne devait jeter en cette salle de théâtre. Il fut ébloui en entrant, moins par les lumières que par les feux des diamants qui de ce groupe de loges qu'on appelle « *la Corbeille* » éclataient comme le bouquet d'un feu d'artifice. Ce qu'il y a, en effet, de diamants, à chacune des représentations du mardi et du samedi de chaque semaine, accumulés dans ce théâtre, ne peut se dire.

Dans une soirée d'opéra, on peut citer, à la Nouvelle-Orléans, deux cents femmes ayant sur elles, du sommet de la tête au bout des doigts, pour un demi-million de diamants. Mais ce qui n'éblouit pas moins que ces foyers de pierres, ce sont ces vagues d'épaules splendides qui ondulent dans cette salle où les femmes font assaut de nudité. Moralistes, vous tonnerez; artistes, vous applaudirez : car je défie que l'on rencontre en aucun lieu du monde un amas d'épaules, de bras et de cous plus admirables.

Roden, la jambe tendue, bien qu'on ne la vît point (c'était une attitude de conquérant), promena son regard dans la salle à la recherche de Christine. Je dois avouer qu'il prit plus de temps qu'il n'aurait dû pour la retrouver; ses yeux s'étaient arrêtés plus d'une fois en chemin. Enfin il aperçut madame Kinsley dans une des loges de cette fameuse corbeille.

Certes, il fallait que Christine fût réellement bien belle et réellement bien élégante pour que la simplicité comparative de sa toilette ne fût pas effacée par l'éclat des diamants qui brillaient autour d'elle. C'était, à la grande rage de Christine, un luxe extérieur qu'elle n'osait pas se permettre. Du milieu de cette loge s'élançait le buste merveilleusement riche de Christine. Si ses beaux cheveux, si son front de marbre, ses épaules et ses bras admirablement sculptés, eussent gagné incontestablement à être éclairés par cet incendie des pierreries qui les environnaient et qui absorbaient le regard un peu à leur détriment, il y

avait dans cette absence de lumière autour de ses charmes, et dans cette simplicité de la nature et de la médiocrité décente, un attrait de plus pour un œil passionné et pour un philosophe comme était Roden. Il tint longtemps son regard fixé sur madame Kinsley, et la compara immédiatement à Vénus encore dans l'eau jusqu'à la ceinture. Derrière madame Kinsley était assise Gabrielle, aux côtés d'une autre jeune fille ; elles chuchotaient sous l'éventail, en tournant les yeux fréquemment vers un coin de la salle où Roden, machinalement, porta ses regards. Il ne vit qu'un groupe d'une quarantaine d'hommes de tous âges, parmi lesquels il aperçut ou crut remarquer les frères Steven. La vue des deux jeunes gens lui rappela ses devoirs, la gravité de la mission qu'il avait à remplir le lendemain, et les préparatifs qu'il avait à faire pour son voyage à Mobile. D'ailleurs, Roden était satisfait; il venait d'ajouter un aliment au foyer de sa passion, et Christine, en rencontrant son regard, l'avait salué de la tête et du buste et lui avait souri. Roden était fou de bonheur.

« Oh ! dit-il en descendant les marches du péristyle du théâtre, il faut que demain je réussisse à arrêter mes trois bandits. Quel courage et quels talents ne vous inspirerait pas une si complète beauté ! »

Le lendemain, dès la première heure du jour, Roden fut levé, habillé et prêt à partir. Tant qu'il entendit ronfler dans la chambre voisine, il ne s'inquiéta

point. Assis sur le pied de son lit, il méditait sur la soirée de la veille, sur le sourire que lui avait adressé madame Kinsley, de qui il allait être obligé de se séparer pendant deux jours au moins.

Roden fut tout à coup éveillé de son rêve par le propre réveil de Ben Steven, dont il se mit à étudier tous les mouvements, comme un général observe les mouvements de l'ennemi un jour de grande bataille.

A onze heures dix minutes, selon les annotations exactes du carnet de Roden, Steven avait donné le dernier coup de brosse à son triste habit noir, étonné de sortir du tiroir où il dormait paisiblement depuis bien des mois; puis Ben frotta de mie de pain ses gants blancs, qui n'en étaient pas à leur coup d'essai. « Habit et gants de combat! » consigna Roden, qui conclut de ce soin minutieux de Steven à sa toilette, que les complices avaient non-seulement à partager le produit du vol Kinsley, mais probablement quelque nouveau coup à faire.

Roden laissa Ben Steven sortir le premier; quelques minutes après, il quittait lui-même la chambre, après s'être assuré, d'un coup d'œil jeté par la fenêtre, que Christine circulait déjà dans la maison. Il passa près d'elle, lui serra la main, et d'une voix moitié grave, moitié mélancolique :

« Ah! Madame, c'est un jour solennel pour moi; je vaincrai aujourd'hui et j'aurai rendu à vos beaux yeux leur éclat terni par les larmes. Et ce sera mon œuvre! »

Christine répondit à Roden par un regard et par un sourire qui troublèrent le pauvre garçon et firent bondir son cœur dans sa poitrine. Roden sortit de la maison grandi de six pouces dans son estime et fier de soi comme un héros.

« On se ferait tuer pour cette femme-là ! » murmura-t-il en fermant la porte de la rue, et il se dirigea en courant vers le chemin de fer qui conduit au lac Pontchartrain, et dont la gare est à peu de distance de la rue où demeurait madame Kinsley.

Roden ne s'inquiéta pas de savoir si les trois complices étaient déjà dans le convoi. Sa courte station auprès de Christine l'avait attardé ; le dernier coup de cloche annonça le départ du train, le sifflet de la locomotive y répondit, et les roues commençaient à tourner ; Roden n'eut que le temps de s'accrocher aux escaliers et s'élança dans un des chars, où il s'assit tout palpitant d'émotion.

Le hasard l'avait bien servi. A l'extrémité du char, il aperçut un groupe de trois personnes, composé des deux frères Steven et d'un troisième individu qu'il ne connaissait pas le voyant pour la première fois. Cette rencontre dérangea les calculs de Roden, et ce fut pour sa curiosité une déception. Était-ce véritablement une déception, ou n'était-ce pas plutôt une ruse ? La femme masquée du triple voile bleu de la veille, n'était-elle pas tout simplement l'homme inconnu que voilà ? Ou bien, l'homme que voilà n'était-il pas la veille déguisé en femme ? Question ardue et insoluble

pour Roden. Il se rappela la main finement gantée que la dame au voile avait tendue à cet affreux James Steven. Il guetta la main de l'inconnu : elle était épaisse, large, le pouce et l'index jaunis par la fumée des cigarettes. Les voleurs ont beau être subtils, ils ne peuvent parvenir à se changer ainsi les mains. Roden était dans un dédale d'hypothèses plus embrouillées les unes que les autres.

Les trois complices formaient un petit groupe que Roden ne quittait pas des yeux, peut-être bien dans l'espoir que, par une métamorphose soudaine, le bandit inconnu reprendrait sa forme féminine de la veille. Ben et l'inconnu causaient très-jovialement, après avoir fait un mutuel échange de cigares. James avait refusé de fumer et paraissait extrêmement inquiet et agité, comme il l'avait été le jour de la conférence dans la chambre de son frère. Roden en prit acte pour reconnaître à James de meilleurs sentiments qu'à Ben et un grain de remords. Dans sa conscience équitable, il se proposait de faire valoir cela en faveur de James, lorsqu'il serait traîné devant la cour criminelle.

James, la tête penchée à la croisée du char, regardait devant lui comme un homme pressé, et qui s'imagine que l'impatience accélère le cours des heures et rapproche les distances. Si ses deux compagnons de route lui adressaient la parole, il leur répondait d'une manière distraite. Le voyage est court et charmant, de la Nouvelle-Orléans à cette rive du lac Pontchartrain où sont amarrés, au bout d'un long wharf sur

pilotis qui s'étend au large du lac jusqu'à une distance de près d'un mille, les steamers qui font le service de la Mobile ou des localités intermédiaires. A mesure que l'on approchait du petit village de Marksville, qui est la station extrême du chemin de fer, l'inquiétude et l'agitation de James redoublaient. Au moment d'arriver, il pencha son corps à moitié hors de la fenêtre, puis rentra, et d'une voix émue cria à ses compagnons : « Elle est là ! »

Ces mots furent dits à si haute voix et avec un tel accent, que les voyageurs qui se trouvaient de ce côté du char se mirent aux fenêtres pour regarder ou pour apercevoir l'objet d'une si vive expansion. Roden n'y manqua point. Cinq ou six femmes étaient debout, assises ou se promenant devant le jardin de l'hôtel. Deux ou trois d'entre elles étaient voilées à triple voile bleu, et il fallait y être bien intéressé pour reconnaître de si loin une personne cherchée ou attendue. L'exclamation de James dérouta de nouveau les calculs de Roden. Elle, voulait dire évidemment une femme; sans doute celle de la veille. Alors, au lieu de trois complices, il y en avait quatre. Le coup qu'ils allaient accomplir devait être formidable, et Roden se demanda si ses deux agents lui suffiraient pour déjouer les ruses de tant de bandits. Il se raffermit tout à coup sur ses étriers, et pensa que plus elle serait difficile, plus l'expédition serait glorieuse.

Le train qui porte les voyageurs à destination de

Mobile ne stationne que quelques minutes, et continue sa course jusqu'au bout du wharf.

James profita des quelques minutes que le train stationna devant l'hôtel *Washington* pour sauter à terre et aider à une femme qui accourut vers lui à monter dans le char. Elle vint s'asseoir au milieu du groupe des trois bandits. C'était indubitablement la même femme que la veille; mais, comme la veille aussi, elle garda son impénétrable et triple voile bleu. La physionomie de James avait changé tout à coup; ses traits avaient passé du sombre au rayonnant avec une incroyable rapidité. Roden nota ce changement sans pouvoir se l'expliquer exactement, sinon que, malgré sa timidité dans la carrière horrible qu'il suivait, James Steven était peut-être amoureux de sa complice, et que c'était sans doute à l'influence de cette criminelle créature qu'il devait d'être tombé si bas! Décidément, Roden avait pour ce James un faible très-prononcé. En tout cas, pour que James fût amoureux et pour que cette femme exerçât un si funeste empire sur lui, il fallait qu'elle fût jeune probablement et jolie à coup sûr. Cette pensée, le mystère qui enveloppait tout ceci, étaient une cause d'excitation et d'irritation pour Roden. Il n'eut pas le temps de se livrer à de longues réflexions. Le trajet de l'hôtel *Washington* au bout du wharf ne dure pas cinq minutes. Le steamboat soufflait par son énorme cheminée une fumée épaisse et noire; il n'attendait que l'arrivée du train pour démarrer et prendre le large

du lac. Il y avait foule sur le steamboat. La femme voilée se retira dans la partie des appartements de ce monde flottant spécialement réservée aux dames, et s'y enferma avec précaution dans une des chambres, où Roden eût peut-être été bien étonné de la voir s'agenouiller pour prier avec ferveur.

Quant aux trois autres complices, ils restèrent un moment sur le pont du bateau, puis entrèrent dans la cabine, où étaient groupés une centaine de passagers, les uns jouant, les autres buvant, ceux-ci lisant, ceux-là dormant, tous essayant de tuer les dix heures qu'il leur fallait passer à bord avant d'arriver à Mobile. James et ses deux camarades demandèrent des cartes et s'attablèrent à un *pocker*. Roden causa un instant avec les deux agents qui l'accompagnaient, et, sûr que les bandits ne lui échapperaient pas à bord, il se retira dans un coin isolé de la cabine; après avoir fait à yeux ouverts les plus charmants rêves, où passait et repassait l'image de madame Kinsley, il finit par s'endormir, pour ne se réveiller qu'à Mobile, au moment où le steamboat toucha au wharf.

La préoccupation de Roden, aidé par ses deux acolytes, fut de ne pas perdre de vue les quatre bandits, et de se mettre en mesure d'aller prendre logement dans le même hôtel qu'eux. A l'heure du débarquement, la dame voilée réapparut, toujours couverte de son épais voile. Elle et ses trois complices se dirigèrent vers le *Mansion-House*, une véritable caserne, sous prétexte d'hôtel.

La dame voilée fit comme à bord du steamer: elle alla se confiner dans la partie de l'hôtel spécialement réservée aux dames, véritable harem sévèrement gardé, et dont les abords sont interdits à quiconque n'a pas le droit d'y pénétrer. Quant aux deux frères Steven et à leur complice, ils furent conduits dans des chambres que les habitudes des hôteliers, et non pas le hasard, placèrent voisines de celles de Roden et de ses agents.

Roden eut le bon sens de penser que ces gens-là n'étaient point venus à Mobile pour s'enfermer dans un hôtel, qu'ils avaient évidemment quelque grande partie à jouer dans la ville, et qu'ils la remettraient vraisemblablement au lendemain. Il se coucha paisiblement, non pas sans avoir, après s'être entendu avec le propriétaire de l'hôtel, à qui il fit connaître sa mission, posté l'un de ses agents dans le voisinage de la porte réservée aux dames, l'autre de faction dans le voisinage de la sortie des hommes, et le maître de l'hôtel lui-même, inquiet et soucieux, passa la nuit entière en une muette et solitaire patrouille à travers les corridors et les dédales de son immense caravansérail.

La nuit se passa fort paisible; les quatre bandits, en y comprenant la dame voilée, ne mirent point la *Mansion-House* dans leurs poches. Il n'y eut pas le moindre canapé volé dans l'hôtel, et aucun fantôme n'erra dans les corridors. L'hôtelier en fut quitte pour sa faction inutile, les agents de Roden pour leur

garde, et Roden pour son sommeil émaillé de rêves charmants ; car Roden avait cette chance de faire toujours des rêves délicieux.

Les complices déjeunèrent de grand matin, séparément ; les trois hommes dans la salle à manger, la dame dans sa chambre. Puis, quand on vint prévenir Roden qu'ils avaient envoyé chercher une calèche, il en fit mander une pour lui et ses agents. A dix heures, les trois complices mâles et le bandit femelle toujours encapuchonnée, montèrent dans leur voiture. A dix heures cinq minutes, avec sa ponctualité habituelle, Roden montait dans la sienne, ordonnant à son cocher de suivre l'autre à distance. La première voiture s'arrêta devant une maison d'apparence aisée ; les bandits y entrèrent. Roden s'informa à qui appartenait la maison, on lui répondit que c'était celle d'un juge de paix.

« Un juge ! » se dit Roden.

Cet incident bouleversa et compliqua ses idées. Il pensa, avec cette confiance qu'il avait dans son jugement, que c'était une ruse de voleurs pour donner le change, et il attendit. Au bout d'un quart d'heure, les quatre bandits sortirent et remontèrent en voiture. Cette fois la femme né'tait plus voilée, mais elle s'était élancée si rapidement et d'un pied si joyeux, on peut dire, dans la voiture, que Roden n'eut pas le temps d'apercevoir son visage. On se remit en marche sur un ordre de James Steven. Roden suivit, mais toujours à distance convenable, afin de n'éveiller point

de soupçons. La voiture s'arrêta cette fois, — ô horreur et sacrilége! — devant une église. Roden ne douta pas qu'il s'agissait d'un vol de vases sacrés, ou bien que les quatre scélérats avaient choisi une église pour opérer leur partage, ce qui lui parut être une monstruosité. Il entra avec ses deux acolytes dans l'église, et, — ô spectacle non moins stupéfiant! — il aperçut James en conversation avec un ministre à qui il remit un papier que celui-ci lut attentivement. Il ne savait plus que penser. Mais son étonnement se changea en colère, quand il vit un sourire effleurer les lèvres de ses deux agents, et ceux-ci chuchoter entre eux.

« Pardon, monsieur Roden, dit l'un d'eux; mais après qui courons-nous? Après un voleur de bourse, ou après un voleur de demoiselle? »

Roden lança à ses deux agents des regards à les changer en pierres sépulcrales; et les bras lui tombèrent le long du corps, lorsque, après la cérémonie du mariage qui venait de s'accomplir, il vit enfin face à face la femme mystérieusement voilée... C'était... il se frotta les yeux à deux reprises de crainte de s'être trompé... c'était Gabrielle Kinsley!... cette même jeune fille qu'il avait rencontrée l'avant-veille au théâtre, et quelques jours auparavant chez sa mère; Gabrielle qui cachait sous tant de grâces et d'apparente insouciance la résolution si terrible de se faire enlever, de se confier corps et âme à un homme, et de s'en venir se marier sans tambour ni trompette à Mobile, ce Gret-

na-Green de l'Amérique, mais où les choses se pratiquent légalement, où l'acte a un caractère indélébile et sacré que rien ne peut plus effacer.

J'ai eu tort d'écrire les mots « résolution terrible ». Rien n'est devenu moins terrible, en effet, pour les jeunes filles aux États-Unis que cette manière de trancher les difficultés en matière d'opposition au mariage. Le chemin de fer et le steamboat sont là. On part pour un État voisin, on va chez un juge de paix à qui l'on décline ses nom et prénoms, on justifie ou à peu près de sa majorité des deux parts, au besoin les témoins l'affirment, cela suffit. Le magistrat vous marie. Vous allez avec un certificat à l'église, et la religion n'a pas le droit de refuser de bénir une union sanctionnée par la loi.

Rien ne semble plus naturel, rien n'est plus commun que ces enlèvements et ces mariages en poste. Après quoi la jeune fille ainsi mariée s'en revient chez ses parents qu'elle n'a même pas la précaution de prévenir, et leur dit du ton le plus léger du monde :

« Je vous présente, chers parents, mon mari. Vous ne le connaissiez pas ; c'est un charmant garçon qui m'a promis de me rendre heureuse. Vous vouliez me marier à un homme pour qui je ne me sentais aucune sympathie, qui me déplaisait. J'ai mis bon ordre à votre autorité et à vos droits naturels. »

Ce n'est pas une belle morale, mais ce sont des faits qui ne donnent lieu ni à scandale ni à procès. Les parents, plus ou moins en rechignant, et compre-

nant plus ou moins qu'ils recueillent le fruit détestable de cette éducation à l'abri de laquelle ils ont été eux-mêmes élevés, tendent la main au mari et lui disent : « Vous êtes de la famille. » On ordonne aux domestiques de mettre un couvert de plus à la table, et l'on reprend la conversation où on l'avait laissée.

Ainsi avait-il été fait pour Gabrielle et James Steven. Ils arrivèrent chez M. et madame Kinsley au moment où l'on allait prendre le thé. On se serra, et on leur fit place à table. Le lendemain, Gabrielle recommença ses leçons aux écoles publiques, James retourna chez le courtier de coton où il était commis. S'ils furent plus ou moins heureux par la suite, cela ne nous regarde pas.

C'est à Roden et à madame Kinsley qu'appartient maintenant le dénoûment de ce véridique récit. Roden, à la suite de sa mésaventure, osait à peine rentrer chez lui. Pour la première fois il chercha à éviter la rencontre de Christine. Il s'était glissé à petits pas le long du corridor pour regagner sa chambre ; ayant entendu plus de voix que de coutume dans la salle à manger, il avait regardé indiscrètement à travers le rideau d'une croisée, et aperçu les deux frères Steven et la mariée du matin attablés au thé de famille. Roden poussa un soupir et rédigea son rapport d'après les notes qu'il avait recueillies pendant son expédition. Il le termina ainsi :

« Je n'ai point, à cause de l'erreur où je suis tombé,

« descendu dans mon estime ni dans la vôtre, j'es-
« père. Et puisque ce n'est pas Ben Steven et ses af-
« fidés qui sont coupables du vol des 2,000 dollars,
« je défie toute la police de la Nouvelle-Orléans de
« découvrir l'auteur ou les auteurs de ce vol. »

Le lieutenant Bligh, on se le rappelle, avait été tenu au courant par M. John Spear de tous les détails relatifs à la coopération de Roden dans cette affaire. Bligh était un homme calme et froid; il avait cette finesse qui a fait baptiser du nom de *smart* les Américains habiles et retors à la fois. Il avait pris un intérêt particulier à lire tous les rapports de Roden, et avait insisté pour que Spear le laissât continuer à s'égarer dans la voie où il était.

« Les sages ont raison de prétendre, disait-il à Spear, que l'on peut toujours apprendre quelque chose d'un fou. Les rapports insensés de Roden m'ont fait voir clair dans l'affaire. Ils ont confirmé chez moi ce qui n'était qu'un soupçon. Il a inventé, sans s'en douter, un autre genre de police. Voulez-vous me laisser reprendre l'affaire?

— Sans aucun doute, mon cher Bligh. »

Ceci se passait le lendemain de la dernière mésaventure de Roden. Une demi-heure après, Bligh entrait dans la chambre de Roden, qui secoua la courte honte dont il était accablé et essaya de payer d'assurance.

« Avez-vous besoin de moi pour quelque affaire délicate? demanda-t-il à Bligh.

— Non, pas précisément, répondit le lieutenant : je viens vous annoncer que vous êtes suspendu de vos fonctions jusqu'à nouvel ordre. »

Roden prit son chapeau et sortit furieux.

Bligh quitta la chambre à son tour et passa dans le salon de Kinsley, où le pauvre homme était occupé à lire sa *Gazette* du matin. La vue du lieutenant raviva probablement chez lui un poignant souvenir en le ramenant involontairement au premier jour de son malheur. Kinsley se leva pâle et tremblant.

« Il s'agit, lui dit Bligh, de l'affaire du vol. »

Kinsley l'interrompit vivement.

« Ah ! oui, oui, balbutia-t-il, vous venez m'annoncer que ce merveilleux polisson que vous m'avez envoyé ici et qui a fait un tas de trous inutiles à la cloison de la chambre, s'est trompé, et qu'il ne sait plus où trouver le voleur. Tenez, j'ai fait mon deuil de cette affaire, n'en parlons donc plus.

— Au contraire, fit Bligh en s'asseyant, causons-en.

— Auriez-vous par hasard trouvé le voleur ?

— Oui. »

Kinsley laissa tomber le journal qu'il tenait à la main. Il fut repris de toutes ses anciennes angoisses oubliées.

« Ce n'est pas mon vieux nègre de magasin, n'est-ce pas, qui est coupable ?

— Non.

— Ah ! tant mieux !

— Tant mieux soit! répéta Bligh.

— Ni ma vieille négresse de maison?

— Non plus...

— Ah! tant mieux encore! Serait-ce par hasard ce Roden lui-même? Vous êtes si sujets à cela dans votre police!

— Ce n'est pas Roden, Monsieur. Pour l'honneur de notre police, permettez-moi donc de dire à mon tour : Ah! tant mieux!

— Alors, qui donc est le coupable? s'écria Kinsley avec impatience.

— Si vous ne vous étiez pas mêlé de vouloir deviner, dit Bligh avec calme, je vous l'eusse déjà dit. Voulez-vous encore deviner?

— Non; pour Dieu! finissons-en.

— Eh bien! monsieur Kinsley, préparez-vous à une bien désagréable surprise. »

Kinsley se leva pâle comme un mort et repoussa la chaise à deux ou trois pas.

« Vous m'avez demandé, reprit Bligh, de vous dire qui vous a pris votre argent. Insistez-vous encore pour que je vous réponde?

— Certainement, j'insiste; qui est-ce? »

Bligh se composa la voix, l'attitude, et avec une certaine émotion, il répondit :

« C'est votre femme! »

Kinsley retomba sur sa chaise, tout d'une pièce, comme un homme qui vient de recevoir un coup de couteau en pleine poitrine.

« Voyons, monsieur Kinsley, du calme! murmura Bligh.

— C'est un mensonge! s'écria le marchand en se levant tout à coup, — c'est un infâme mensonge! Et comment osez-vous... »

L'émotion lui coupa la parole, il fut obligé de se rasseoir...

« Permettez-moi, Monsieur, lui dit Bligh, quelques mots d'explication. M. Roden a adressé à la police de ridicules rapports où, tout en rendant compte de ses ridicules démarches, il a minutieusement noté aussi toutes les paroles et toutes les démonstrations de madame Kinsley à son égard. Il fallait soupçonner une faiblesse impossible de madame Kinsley pour cet imbécile; ce soupçon n'a pu venir ni à l'esprit de M. Spear ni au mien, connaissant tous deux l'irréprochable attachement de madame Kinsley à ses devoirs. Nous en avons tiré une autre conclusion, et je consens à être rabaissé au niveau de M. Roden, si elle n'est pas exacte: c'est que votre femme a fait tous ses efforts pour encourager ce niais dans la mauvaise voie où il était, et pour le faire persister dans ses préventions contre des personnes innocentes du délit. Vous savez quels ont été les résultats. Maintenant, je vais tâcher de vous faire comprendre comment c'est madame Kinsley qui a pris les 2,000 dollars, et ce qu'elle a fait d'une partie de cet argent. Personne, Monsieur, ne peut voir madame Kinsley sans être

frappé du haut goût et de l'élégance de ses toilettes, sans en être étonné en même temps.

— C'est assez, Monsieur! s'écria Kinsley; cherchez un autre moyen de justifier vos calomnies. Justement j'ai payé l'avant-veille du vol le compte de la modiste de ma femme.

— Pardonnez-moi, monsieur, interrompit Bligh, mais cela ne prouve rien. Il est arrivé souvent qu'on se soit aperçu que certains marchands de la ville ouvraient deux comptes chez eux aux dames : l'un que le mari voit et paye, et quil ui sert à vanter la modestie et la modération de sa femme; l'autre qui totalise toutes les folies et toutes les extravagances de celle-ci qui le paye secrètement, comme et quand elle le peut. Les marchands consentent à ouvrir ce second compte pour s'assurer le premier, et il se paye généralement avec l'argent détourné des besoins du ménage, et au moyen de mille petites ressources dont les femmes ont seules le secret. Or, dans le cas présent, il est arrivé que la modiste de madame Kinsley, après bien des sollicitations et une patience rudement mise à l'épreuve, a dû réclamer le montant du compte secret. Poussée à bout, madame Kinsley a payé avec l'argent... de votre traversin. »

Bligh tira de sa poche un papier et continua :

« Monsieur, je suis obligé par devoir et par la nature de mes fonctions à parler preuves en main. La facture que vous avez payée pour madame Kinsley

chez madame Brocard s'élève à 77 dollars 35 cents; n'est-ce pas cela? »

Kinsley, anéanti, fit un signe de tête affirmatif.

« Or, madame Kinsley devait à madame Brocard un compte secret de 750 dollars qui ont été payés avant-hier. Il en est de même chez un marchand de châles de qui le compte s'élève à 400 dollars, et probablement nous trouverions la trace du surplus. Mon devoir, Monsieur, me rend forcément discret. Je vous donne ma parole d'honneur que, sauf M. Spear et moi, personne au monde n'a su, ne sait et ne saura cette aventure. Êtes-vous homme à venir vérifier les faits avec moi?

— C'est inutile, répondit Kinsley tombé dans un état d'abattement qui faisait pitié. — Ah! murmura-t-il en se tordant les poings, voilà donc où mène cet effroyable étalage de toilettes que font ici les femmes! Et voilà aussi, ajouta-t-il, où mène l'éducation qu'on leur donne. Ma pauvre Christine! ma pauvre Gabrielle! »

Le bonhomme Kinsley resta plongé dans un abîme de réflexion.

En sortant, Bligh rencontra le malheureux Roden, qui s'en venait piteusement chercher la malle d'effets qu'il avait laissée dans sa chambre.

« Eh bien? dit-il à Bligh d'un air narquois.

— Le voleur est découvert, répondit celui-ci.

— Parbleu! je m'y attendais bien, s'écria Roden;

j'ai fait la besogne, et vous allez recevoir le bénéfice. C'est Ben Steven, n'est-pas?

— Non.

— Bah! et qui donc est-ce alors?

— Demandez-le à madame Kinsley, puisque vous allez chez elle; elle vous le dira.... s'il lui convient.

— Certes, je préfère l'apprendre de sa bouche que de la vôtre, Monsieur!..»

Ce qui se passa dans l'intérieur de la maison, il serait bien difficile de le savoir exactement. On n'a pu que faire des suppositions d'après certains faits dont tout le monde n'eut pas l'explication.

Ainsi, le vieux nègre gardien de la boutique de Kinsley raconta, sans pouvoir affirmer le pourquoi, que dix minutes après son entrée dans la maison, Roden en était sorti pâle comme un mort, sauf une de ses joues qui portait une large marque rouge ressemblant considérablement à la trace de ce qu'on appelle vulgairement un soufflet.

Roden avait quitté la Nouvelle-Orléans le lendemain et s'était retiré dans une des villes secondaires des États de la Louisiane, où il fonda, m'a-t-on assuré, un journal. C'est le parti que prennent aux États-Unis tous les gens qui ne savent plus que faire ou que devenir.

La vieille servante négresse raconta, de son côté, qu'on l'avait envoyée, un quart d'heure après le retour de madame Kinsley, en quête du médecin de la famille. Quant à Kinsley, on le vit courir avec tous les

empressements possibles chez le pharmacien pour en rapporter des potions calmantes et des sels destinés à Christine.

Ce qui en advint par la suite, on le devine sans que nous ayons besoin de le dire. Kinsley, remis de ses émotions, continua de travailler, fit de nouvelles économies, les plaça dans les banques, mais ne les en retira plus.

Christine tint, pendant quinze jours, la résolution qu'elle avait prise de se séquestrer pour toujours du monde. Ce délai passé, elle ne résista pas aux tentations, et reparut au théâtre, sur la rue du Canal, aussi belle et aussi élégante qu'auparavant. La toilette et la joie des triomphes de coquetterie sont les dernières choses auxquelles une Louisianaise se décidera à renoncer.

CHAPITRE DEUXIÈME.

EN VOYAGE.

LE DRAME ET LA COMÉDIE.

I

On ne parcourt pas tant de pays, on ne traverse pas aussi souvent la mer que je l'ai fait, sans ressentir des déceptions et sans passer par quelques-unes de ces épreuves qui empêcheraient un bon bourgeois de Paris de se hasarder une seconde fois sur le chemin de fer d'Asnières ou sur le bateau à vapeur de Saint-Cloud. Je n'ai pas toujours eu mes aises, que le lecteur le croie bien ; je n'ai pas toujours dormi toutes mes nuits dans un bon lit, ni toujours mangé des filets de bœuf, ni toujours bu du château-laffitte.

J'avais eu le bonheur, quand j'entrepris un de mes derniers voyages au delà de l'Atlantique, de m'embarquer sur une bonne corvette de guerre, où je rencon-

trai d'excellents officiers, qui furent aussi de charmants camarades de voyage.

La corvette m'avait fait attendre un mois à Brest, par cette raison que le vent la condamnait à séjourner en rade. Enfin, un beau matin, elle ouvrit ses voiles au vent, comme un oiseau qui déploie ses ailes, et afin de se dédommager de son trop long repos dans les eaux de la rade, elle se prit à danser pendant trois jours de la façon la plus dévergondée sur la pointe des vagues, où elle se plongeait tout entière pour prendre de nouveau son élan.

Ah ! c'est là, je l'avoue, un bien magnifique spectacle, et pour ceux qui n'y ont jamais assisté, et pour ceux à qui il est familier, qu'une mer houleuse, étreignant entre ses bras cette masse de bois et de cuivre qu'on nomme un navire, et écumant de rage en sentant l'impuissance de ses efforts à la broyer sous le poids de ses énergiques caresses.

Par malheur, ce sont précisément ceux qui, par la nature de leur esprit, par la nouveauté et l'attrait de ces grandes scènes, pourraient le mieux les élever à la hauteur de leur ardente imagination et de leur naïf étonnement, ce sont ceux-là, dis-je, qui en jouissent le moins; car ils sont toujours condamnés, dès le début du voyage, à aller expier au fond d'une cabine le tort de n'avoir ni le pied ni l'estomac marins.

Pour moi, j'ai eu l'avantage d'avoir toute ma vie échappé au mal de mer, même avant l'invention des

bonbons de Malte. Ils n'étaient pas nés que je l'étais, moi, et que j'avais déjà depuis longues années traversé l'Océan plus tranquillement que la plupart des navigateurs parisiens s'en vont à Saint-Cloud par eau.

C'est sans doute à ce calme physique que je dois attribuer le charme indicible que j'éprouve à me trouver en mer.

Quelle différence avec les impressions d'un voyage sur terre, où vous retrouvez tout ce qui constitue l'histoire ordinaire de la vie ; où mille choses au besoin adoucissent les amères douleurs de l'absence et de la séparation ! On traîne pour ainsi dire après soi une chaîne qui s'allonge à chaque pas du voyage ; vous n'avez qu'à vous retourner quand bon vous semble, à l'heure qui vous plaît, vous la relevez, vous la suivez anneau par anneau, et vous vous apercevez que le dernier, le plus éloigné de tous, est encore accroché à quelque angle de votre cher foyer et vous y retient.

Il n'en est pas de même d'une traversée. Une fois que vous avez perdu de vue le rivage, vous avez brisé la douce chaîne d'or, souvent à son plus bel endroit ; la vaste nappe d'eau qui sépare l'hémisphère que vous quittez de celui vers lequel vous courez, est comme une page blanche dans la vie. Vous avez beau vous retourner vers le toit que vous avez abandonné, vous ne retrouvez plus derrière vous aucune trace du chemin que vous avez parcouru, plus un seul anneau de

la chaîne. L'émotion grandit, le cœur se serre, l'âme s'élève. Vous comprenez mieux, alors, que vous avez perdu le mouillage assuré d'une vie calme et paisible pour vous lancer à la dérive sur un gouffre non plus imaginaire, mais réel, gros de tempêtes, de craintes, d'incertitudes. La distance qui vous sépare du foyer devient palpable, le retour est douteux, et les dangers, si grands, si horribles que vous vous les imaginiez, peuvent être encore au-dessous des exagérations de votre esprit.

Essayez de vous endormir pour chasser les terreurs, les angoisses, et bientôt le craquement des mâts, le sifflement des cordages, les efforts et le bruit des cloisons vous rappellent à la vérité. Vous entendez contre votre oreille les vagues courir le long des flancs du navire : il semble que la mort veille et rôde autour de cette prison flottante, guettant sa proie, facile à prendre peut-être, car un clou arraché, une planche emportée lui livrerait passage.

Eh bien ! celui qui sait, qui aime rêver, celui dont le danger grandit et exalte l'âme, fait tourner ces terreurs si réelles au profit de son imagination. Ces hauts mâts dont la cime se perd dans la brume, ou paraît vouloir atteindre jusqu'aux étoiles du ciel pour en dérober quelques-unes ; ces cordages qui s'entremêlent dans l'ombre, comme les fils d'une toile mystérieuse ; ces flots si menaçants dont la blanche écume s'étend à l'horizon, qui semblent rouler des millions de rubis, de perles et de diamants, et qui s'arrondissent comme

des seins azurés qu'un souffle intérieur et invisible soulève et gonfle, n'ont plus alors rien d'effrayant.

Vous regardez tout cela, vous écoutez tous ces bruits, tous ces murmures, avec émotion, comme vous lisez un grand et sublime poëme. Vous versez des larmes en sentant votre impuissance à traduire toutes ces choses en belles rimes sonores comme la voix de la brise, et riches comme les étincelles phosphorescentes que portent dans les plis de leurs robes bleues les vagues qu'écrasent à vos côtés les larges flancs du navire. A coup sûr, il y a là de quoi remplir cette page blanche que vous avez ouverte dans le livre de votre existence. Pour qui sait la comprendre, la vie de la mer est donc une vie de poésie et de philosophie; car vous passez des sommets de la fantaisie dans le domaine de la réalité, où un rien vous ramène. L'œil occupé à contempler les piles de nuages que le vent chasse devant lui comme des troupeaux fantastiques et qui, rebelles ou dociles à son souffle, se découpent en festons magnifiques, se groupant pour prendre la forme de rochers, de châteaux, de tourelles qu'un dernier rayon du soleil illumine comme un de ces vastes incendies à la hauteur des rêves de Néron; l'œil, dis-je, charmé par tant de splendeurs et de caprices, aperçoit tout à coup à l'horizon comme un point blanc glissant sur la surface de l'Océan, une voile, un atome perdu aussi au milieu de l'immensité! Vous regardez le navire qui vous porte, de poupe en poupe, il paraît énorme; il est plus petit peut-être

que ce point imperceptible à l'horizon. Les terreurs oubliées ou endormies renaissent; on réfléchit à la fragilité des rêves et des ambitions qui poussent l'homme à affronter, sur un morceau de bois, des périls dont Dieu seul connaît la profondeur! Adieu la poésie alors; elle s'efface et fait place à la sérieuse philosophie qui gronde et s'emporte.

Hélas! elle a raison, surtout quand on assiste à quelqu'un de ces drames que je vais vous conter, et qui sont malheureusement moins rares qu'on ne semblerait le croire dans la vie de mer; c'était pour la première fois que j'étais témoin d'un de ces accidents.

Rien n'avait manqué à la mise en scène; la nature avait bien fait les choses et avait ménagé un effet pour ainsi dire théâtral. C'était le jour de la Toussaint, la matinée s'était ouverte radieuse; nous étions à la hauteur des côtes de Portugal, nageant au milieu d'une tiède atmosphère réchauffée par les rayons d'un splendide soleil digne de ces éternels printemps chantés par les poëtes. Je ne sais s'il faut l'attribuer à une douce erreur de l'imagination, ou bien réellement au voisinage des côtes où nous nous trouvions, mais il semblait que la brise nous arrivait toute chargée du parfum des orangers en fleurs. Le temps était presque calme, la mer unie et bleue comme le ciel qui la recouvrait.

Nous avions assisté au service divin, célébré par l'aumônier de la corvette sur un autel improvisé dans

la batterie, sans pompe, sans luxe, avec un mousse pour enfant de chœur, au bruit d'un tambour battant aux champs. Le navire tout entier semblait en fête!

Cette satisfaction, hélas! devait être de courte durée.

Le soir, vers sept heures, par un magnifique clair de lune, au moment où l'on terminait une manœuvre, la voix de l'officier de quart retentit, mais tremblante, émue :

« Toute la barre au vent! » cria-t-il.

A l'accent de cette voix, à ce commandement inattendu, mais bien significatif, un immense mouvement se fit sur le pont; un murmure général, sourd, comprimé, s'éleva de toutes parts, et de toutes les lèvres à la fois tombèrent ces mots :

« Un homme à la mer! »

Puis le silence se rétablit, silence glacial, terrible, solennel; tous les visages se couvrirent d'une subite pâleur. En même temps qu'il avait jeté son commandement, l'officier avait coupé l'une des bouées de sauvetage suspendues à l'arrière du bâtiment; elle était tombée à deux pas du malheureux. Je le vis allonger le bras pour la saisir, et l'aumônier, debout sur la dunette, lui envoya une suprême absolution.

Le navire, obéissant à l'impulsion du gouvernail, avait tourné sur lui-même; mais le long circuit qu'il décrivit dans son évolution avait mis entre le pauvre matelot et nous une distance que nul œil humain ne pouvait plus percer; et la pâle clarté de la lune enve-

loppa dans sa lumineuse obscurité le dénoûment d'un drame terrible, plein de luttes et d'angoisses, dont Dieu fut le seul spectateur.

Moins de deux minutes avaient suffi pour mettre le bâtiment en panne et armer deux embarcations qui s'éloignèrent du bord pour aller redemander à la mer la proie qu'elle nous avait ravie. On ne saurait imaginer quel silence morne et religieux observèrent, pendant toutes ces manœuvres, trois cents hommes penchés par-dessus les bastingages ou la galerie de la dunette, le cou tendu, interrogeant l'immensité de leurs regards égarés dans la même direction.

On n'entendait que les battements comprimés de trois cents cœurs.

Jamais drame, même le plus terrible, n'eut des spectateurs aussi haletants, aussi graves, aussi émus.

Deux heures s'étaient écoulées, longues comme deux éternités, depuis que les embarcations, disparues à nos yeux, s'étaient enfoncées dans les ténèbres de l'horizon ; leur mission devait être terminée. Il fallut les rappeler à bord. La voix seule du canon était assez puissante pour faire entendre, au milieu de l'immensité, l'ordre de ralliement. Toutes les cinq minutes, son lugubre écho emplissait l'espace. Puis des fusées, lancées dans l'air, à de courts intervalles, indiquaient notre position aux embarcations.

Après une longue attente, nous aperçûmes enfin une masse noire roulant sur la mer... c'était l'un des canots : il n'avait rien vu, rien trouvé !

Quelques minutes après, le second canot pointa au loin : c'était notre dernier espoir... Hélas ! celui-là rapportait la bouée, mais non pas le malheureux matelot, pas même son cadavre !...

On orienta le navire, qui reprit sa course emportant notre tristesse.

Quelle était la victime ? quel était son nom ? On ne le savait pas encore. On procéda à l'appel de l'équipage. Au nom de Madec, nul ne répondit !... Procès-verbal fut dressé, non de sa mort, mais de sa disparition. Aux yeux de la loi, cet enfant de dix-neuf ans n'avait point perdu la vie ; il n'avait point quitté le monde, mais seulement son bord !...

Trente jours après, nous apercevions les côtes si belles et si riches de la Martinique, et nous jetions l'ancre dans la baie du Fort-Royal, cette espèce d'océan auquel quatre forts, des montagnes de rochers, des collines chargées d'une luxuriante végétation et de bois épais font une admirable ceinture.

Mais on ne fait pas impunément, je le répète, autant d'étapes que j'en ai fait sur les grandes routes de l'Océan sans rencontrer des compensations à tous les avantages que j'avais trouvés à bord de la corvette qui m'avait transporté à la Martinique.

Mon expiation fut ma traversée de Porto-Rico à la Havane sur un trois-mâts-barque espagnol, la *Juliana*. Si je n'avais été conduit par le consul français de Saint-Jean chez les consignataires, qu'il connaissait particulièrement, j'aurais pu croire, en mettant le

pied sur ce bâtiment, que je m'embarquais sur un pirate.

La *Juliana* était peinte complétement en noir; le pont, ignoblement sale, était encombré de barriques. Pendant que je grimpais le long de l'échelle de corde qui pendait aux flancs du navire, cinq ou six faces horribles, barbues, malpropres, m'apparurent pardessus la muraille du bord.

Parmi elles se trouvait celle du capitaine, figure hâlée, cave, dure, surmontée de sourcils noirs très-épais, chevelure longue, crépue et mal peignée. Une barbe épaisse entourait presque en entier le cou jusqu'à la clavicule; tous les traits de ce loup de mer dénotaient une énergie étrange.

Il me fit descendre dans la chambre commune, où m'était réservée une cabine. Vous dépeindre l'ignoble aspect de ce taudis serait impossible. Pêle-mêle avec les malles des passagers se trouvaient des barils ouverts contenant de la morue, du suif, etc., dont les miasmes fétides soulevaient le cœur.

« C'est donc là que je dois vivre et dormir pendant six jours et peut-être davantage! pensai-je. Non pas! je vivrai sur le pont, au grand air; je mangerai sur le pont, je dormirai sur le pont, si le temps le permet, et, par pitié pour moi, Dieu le voudra! »

L'heure du déjeuner arriva. Je ne dois pas dissimuler que je regrettai en ce moment-là que notre pauvre nature humaine soit condamnée à se nourrir. Les apprêts du repas m'avaient horriblement répugné déjà.

Je m'étais aperçu d'abord avec une certaine satisfaction que l'on ne dressait point la table dans la chambre, mais sur le pont, et qu'on avait choisi pour cet usage le dôme assez élevé d'une claire-voie, abrité par une sorte de teugue qui régnait à l'arrière du navire.

Mais, hélas! quand j'eus examiné le mousse qui apporta la nappe, la nappe qu'il étendit sur cette table improvisée, les assiettes qu'il y posa, les couverts de fer qu'il rangea d'un côté, les verres à boire qu'il plaça de l'autre, oh! alors, je résolus de ne pas m'asseoir à cette table, de ne point me laisser servir à déjeuner, mais de prendre ma ration et de m'en aller la manger en bas dans ma cabine.

Je tombais de Charybde en Scylla; j'aimais encore mieux Charybde.

Le mousse, grand garçon de seize ans environ, étan en manches de chemise, retroussées jusqu'au coude; il n'avait point de cravate, et son cou débraillé laissait voir toute sa poitrine; son pantalon retroussé jusqu'aux genoux montrait ses jambes et ses pieds nus; sa figure était tellement barbouillée de noir qu'il n'y a pas de ramoneur à Paris qui eût consenti à la porter un dimanche.

La nappe, j'en suis convaincu, avait environ six semaines de service; les assiettes, posées l'une dans l'autre, demeuraient collées ensemble par la graisse qui en garnissait le fond et le tour; les verres, trempés dans je ne sais quelle eau, mais à coup sûr ni la-

vés, ni essuyés, étaient sombres et ternes. Vous comprenez ma répugnance, n'est-ce pas? Tout en déguisant la cause véritable de ma détermination, je fis entendre au capitaine que j'emporterais avec moi mon déjeuner... Je ne savais pas encore à quoi je m'exposais!

On le servit, ce déjeuner : il se composait d'un plat d'œufs et de bananes frits. Je m'emparai d'un œuf et de deux ou trois tranches de bananes, et je me réfugiai dans la chambre. Hélas! j'avais compté sans l'huile, qui était l'unique base des deux fritures. J'essayai d'une bouchée de chacune d'elles; mais mon estomac fit une telle résistance que je fus obligé d'y renoncer. J'avais à ma portée un baril de biscuits, j'y plongeai la main j'en pris trois ou quatre que je dévorai avec avidité. La faim satisfaite à peu près, vint le tour de la soif.

Si les verres à boire étaient mal lavés, le vin qu'on y vidait était digne de tels vases, et plus répugnant encore.

J'avisai une barrique d'eau, je me dirigeai résolument vers cette source, lorsque, ô stupéfaction! — le mousse dont je vous ai décrit l'extérieur s'arrêta devant, y plongea un gobelet d'étain, le porta à ses lèvres, le vida d'un trait, le plongea de nouveau dans le barrique à plusieurs reprises, pour en remplir une carafe qu'il alla déposer sur la table. Ajoutez à cela que ledit mousse, dans un but d'économie bien louable sans doute, avait tenu la carafe constamment au-

dessus de la barrique, et que le trop plein de l'eau qu'il versait d'une main, avant de retourner à la source, passait par-dessus l'autre main, qui faisait une ceinture au col du vase. Ceci me donnait fort à réfléchir déjà, lorsque au mousse succédèrent deux matelots de l'équipage : tour à tour ils vinrent puiser à la même barrique, avec le même gobelet d'étain qu'ils se cédèrent l'un à l'autre. Quelle cruelle position pour un homme se mourant de soif, et dont la bouche était empâtée de trois biscuits !

Je me consolai un peu en songeant que le dîner me dédommagerait de la frugalité de mon premier festin. Je n'étais pas au bout de mes peines ! A quatre heures de l'après-midi, le même mousse étendit la même nappe sur la même table, y plaça les mêmes assiettes, sales d'un repas de plus, les mêmes verres, le même vin ; il n'y avait rien de changé que la composition des plats ; mais il faut dire qu'ils étaient plus nauséabonds encore que les deux fritures du matin.

Le baril de biscuits me fut d'un grand secours, au dîner, comme il l'avait été au déjeuner.

Je comptais sur la nuit pour oublier mes deux mésaventures gastronomiques de la journée ; dès qu'elle fut venue, je descendis dans ma cabine et je me jetai tout habillé sur le matelas qui n'en faisait point l'ornement. O horreur! cinq minutes n'étaient pas écoulées que j'entendis autour de ma tête un bruit d'ailes, sec et mat, et je sentis une odeur fétide bien connue de tous ceux qui ont habité les Antilles ;

j'étais au milieu d'un nid de *ravets* ou *coucarachas*, comme les Espagnols appellent certains insectes abominables de nos pays tropicaux. C'était la dernière goutte qui faisait déborder le vase de mes amertumes. Je me réfugiai en toute hâte sur le pont.

Le capitaine m'expliqua alors que la chambre était infestée de ces *coucarachas*, et qu'il n'y avait pas moyen d'y tenir. Je m'en apercevais trop ; je m'enveloppai dans mon paletot, et je m'étendis sur le pont, où je passai les neuf nuits de ma traversée. Les neuf déjeuners, les neuf dîners que je fis à bord de la *Juliana* furent exactement semblables au déjeuner et au dîner du premier jour. Tous les matins, les œufs et les bananes frits dans l'huile, et tous les soirs une affreuse soupe au safran. Au neuvième dîner, nous mangions, ou plutôt on nous servait encore du pain provenant de la provision embarquée le matin de notre départ, pain dur comme de la pierre, moisi, infect, et que des dents de fer seules eussent pu broyer.

Tout était à l'avenant. Pendant ces neuf longs jours on n'avait lavé le pont qu'une fois, l'avant-veille de notre arrivée. J'espérais que le mousse maître-d'hôtel aurait profité de cette excellente occasion, rare à ce qu'il me parut à bord de la *Juliana*, pour disputer au plancher du pont quelques-unes des bailles d'eau qu'on y jetait; mais il n'en fit rien, et les mêmes mains qui nous avaient servi le premier déjeuner nous apportèrent le dernier dîner.

Enfin, nous arrivâmes à la Havane, la ville aux palais de marbre, où l'on ne sait pas définir ce qui a le meilleur parfum, des fleurs ou des cigares.

J'arrivai à sept heures du soir; je m'empressai de débarquer et d'aller à la recherche d'un gîte et d'un souper. On trouve tout à la Havane, même cela.

Il y avait neuf jours que je n'avais dormi, neuf jours que je n'avais soupé!

Je fis donc grand honneur, et aux abominables couchettes de la Havane, et au simple morceau de veau froid que me servit mon hôte, M. Duval, un brave homme de Français, ancien militaire devenu armurier, doreur et aubergiste dans la ville aux palais de marbre. Je ne range pas cependant dans cette catégorie l'hôtellerie de M. Duval.

J'ai longuement parlé de Cuba et de la Havane dans un autre ouvrage (1). Mais il y a toujours quelque chose à dire de ce beau pays, si fort convoité par les Américains des États-Unis, si énergiquement défendu par l'Espagne. On comprend aisément et cette avidité et cette résistance des deux parts.

J'ai eu la satisfaction de me rencontrer dans mes jugements sur Cuba avec la généralité des voyageur qui y ont séjourné.

Je me trouvais un jour à bord d'un steamboat avec un Américain de la Caroline, qui, ne sachant pas que j'eusse parcouru Cuba, entreprit de me convertir (la

(1) *Les Femmes du Nouveau-Monde.*

cure était certes bien facile) à son admiration pour cette île. Désireux de bien connaître son opinion, je lui laissai la parole sur ce sujet tant qu'il lui plut de la garder, ou, pour mieux dire, j'écoutai avec un patient plaisir la lecture de ses notes de voyage, dont il voulut bien ensuite me remettre une copie que je reproduis ici :

Nous sommes dans la saison où le séjour de Cuba est vraiment agréable. Bien que la fièvre jaune règne sans interruption pendant toute l'année sur la côte, la température de l'intérieur de l'île est délicieuse et tout à fait salubre. Le thermomètre est à 70° Fahrenheit, et l'air est plein d'une douce fraîcheur qui invite les habitants à vivre autant que possible hors des maisons.

Je dois dire que les planteurs de l'île de Cuba sont incontestablement les plus nobles cœurs du monde. Nos planteurs du Sud, aux États-Unis, forment une population charmante. Beaucoup sont riches, tous sont hospitaliers, plusieurs sont intelligents, éclairés et délicats; mais ils ne surpassent point les planteurs cubains en raffinement, en intelligence et en richesse. Quant à la fortune, il est douteux qu'on puisse rencontrer au monde des hommes plus opulents que les plus opulents des planteurs cubains.

Ce pays n'est pas commercial, et les planteurs n'ont pas l'habitude d'inventorier leurs revenus. S'ils le faisaient, plus d'un pourrait montrer une propriété

rapportant annuellement un million de dollars. Où passe cette richesse? demanderez-vous. Une grande partie se dissipe dans les loteries, aux tables de jeu, dans les sociétés élégantes d'Europe, où la jeunesse de Cuba a toujours fait brillante figure. Nombre de planteurs consacrent à acheter de la terre et des esclaves chaque dollar qu'ils épargnent, et ajoutent ainsi chaque année à leur revenu, au risque de tout perdre par une révolution politique ou une insurrection. Quant à l'hospitalité, les Cubains ont l'âme de cette vertu. Vous pouvez aller chez un riche et généreux planteur au commencement de décembre et y rester jusqu'au mois de mars, sans que vous paraissiez même troubler ses habitudes domestiques.

Si vous êtes un homme tant soit peu bien élevé, et si vous savez vous rendre passablement agréable, vous lui faites une faveur en usant de sa maison, de ses chevaux et de tout ce qui lui appartient.

Sa femme et ses filles sont charmées de votre société ;

Ses serviteurs vous soignent avec empressement;

Ses voisins vous font bon accueil.

Vous seriez un être bien maussade, si vous ne vous trouviez heureux dans ce milieu.

Cuba occupe un espace un peu moins grand que l'Angleterre, et possède une population à peu près égale à celle de la Virginie. Environ les deux tiers de cette population appartiennent à la race africaine.

Chacun sait que Cuba est le jardin des Indes-Occi-

dentales, et que, sous de bonnes lois et une sage administration, le nombre des habitants serait promptement doublé et sa production serait énormément accrue. Avec sa faible population pourtant, et les droits si lourds qui accablent ses importations et ses exportations, et paralysent le développement de ses progrès, son commerce avec les États-Unis est plus important que celui des États-Unis avec la France. En une année, les Yankees ont enlevé 850 millions des produits de Cuba, et lui ont fourni pour 820 millions de leurs marchandises et de leurs produits. Chaque caisse de sucre exportée de Cuba paye au gouvernement espagnol 87 1/2 cents avant de quitter la côte; chaque baril de farine importé des États-Unis paye 10 dollars 75, et chaque baril de porc et de bœuf, 35 pour 100.

Le revenu annuel de Cuba a été estimé à 13 millions de dollars, résultant des droits d'importation et d'exportation, des taxes directes, loteries, confiscations, etc. A quoi il convient d'ajouter, suivant M. Thasher, environ 83 millions pour les salaires extorqués au peuple par les divers fonctionnaires publics. Sur cette somme, 13,500,000 dollars environ se dépensent dans l'île, laissant 5,750,000 dollars pour le gouvernement espagnol.

Des 13 millions un quart dépensés à Cuba, une très-forte partie est dilapidée par les fonctionnaires. Il est bien connu qu'une bonne place à Cuba est plus

lucrative que les fonctions municipales à New-York, et ce n'est pas peu dire.

La principale industrie de Cuba est la culture et la manufacture du sucre. Durant l'année 1857, lorsque le prix du sucre était exceptionnellement élevé dans le monde entier, presque tous les planteurs cubains ont réalisé des fortunes énormes, et actuellement encore ils font d'excellentes affaires..

Une plantation sucrière de l'île vaut la peine d'être visitée, et la plupart des riches planteurs se font un plaisir de montrer aux étrangers leurs propriétés, et d'expliquer leur méthode de culture et de fabrication. L'étendue des plantations varie de 1,000 à 5,000 acres; mais on considère généralement qu'il faut un travailleur pour 15 acres. Jadis, avant l'introduction des machines, le nombre des nègres employés était plus considérable, et, en raison du court espace de temps que durait la manufacture du sucre, la mortalité était énorme parmi les travailleurs. Dix pour cent par an était la moyenne des morts sur des plantations conduites par des économes imprudents et cruels; en de tels cas, les nègres travaillaient vingt heures sur vingt-quatre, durant la saison. Depuis l'introduction de la vapeur, la mortalité des nègres a été beaucoup moindre, et le nombre des travailleurs employés a considérablement diminué. Cent ouvriers de champ suffisent à l'exploitation d'une très-vaste plantation.

L'expérience a démontré aussi le fâcheux effet d'un travail excessif. M. Drake, de la Havane, a prouvé

qu'en accordant à ses nègres un sommeil raisonnable et une nourriture substantielle, non-seulement ils pouvaient facilement faire plus d'ouvrage que ceux de ses voisins, mais ils ajoutaient encore chaque année, par la reproduction, une forte somme à sa fortune. Sur beaucoup de propriétés de Cuba, en effet, on sait que, malgré le grand nombre des femmes, l'accroissement de la population est presque nul.

La saison du sucre dure depuis le mois de novembre jusqu'en mai; et pendant cette période il faut reconnaître que, même sur les plantations les mieux gouvernées, les nègres ont une rude besogne, — aussi rude que celle des domestiques de ferme dans le Nord des États-Unis, à la courte époque de la moisson des céréales.

La première opération consiste à couper la canne avec une hachette lourde et acérée, ou *machete;* un coup sépare la canne près du sol, et l'autre tranche les feuilles près de la tête, laquelle sert de nourriture au bétail.

Les feuilles une fois enlevées, les tiges sont charriées au moulin, et passées à travers les rouleaux qui en expriment le jus. Le jus va dans un réservoir purifiant, où il est dégagé de toute substance étrangère, par l'application d'une dose modérée de chaleur; puis les tiges sont ramassées et séchées pour servir de combustible.

Du réservoir purifiant, le jus passe dans une chaudière, où il bout jusqu'au degré de consistance du

sucre granulé et de la mélasse. Cette dernière est égouttée, et le sucre est prêt pour le marché. Le beau sucre blanc est encore purifié et dégagé de toutes particules de mélasse par des courants d'eau et divers autres procédés inutiles à décrire ici.

Telle est la courte exposition de la manière de faire le sucre à Cuba. Il y a nombre d'autres méthodes. Sur beaucoup de propriétés, on a établi des machines perfectionnées, à grands frais, pour économiser la main-d'œuvre et produire un sucre de belle qualité. Toutes les grandes plantations font marcher leurs moulins à la vapeur.

Le prix, terre et nègres, d'une propriété qui rend annuellement 40,000 dollars (200,000 fr.), est d'environ 120,000 dollars (600,000 fr.), et les dépenses annuelles d'au moins 20,000 dollars (100,000 fr.); si bien que, sauf les époques où le prix du sucre est très-élevé, les revenus ne semblent pas excessifs, comparés à ceux que produit l'agriculture sous d'autres latitudes.

L'importance de la manufacture du sucre est si bien appréciée par le gouvernement de Cuba, qu'il confère des priviléges extraordinaires aux planteurs.

Leurs esclaves sont placés sur le même pied que les instruments de travail des ouvriers dans les États du Nord : ils ne peuvent être saisis pour dettes. La loi est ainsi faite, que l'unique ressource du créancier d'un planteur est de chercher, par tous moyens, à séquestrer à son profit le revenu d'une propriété, —

chose difficile si le planteur est riche et s'il est l'ami du capitaine-général, des juges et de telles autres puissances.

Nous avons parlé déjà de la richesse des planteurs cubains. Toutefois, les dettes ne leur sont pas inconnues. Le jeu, les loteries, les combats de coqs, dévorent plus d'une récolte en herbe.

Les combats de coqs sont aussi populaires à Cuba qu'au Mexique et à Manille. C'est l'après-midi du dimanche qu'ils se donnent dans les villages de l'intérieur de l'île. Il fut un temps où le *padre*, une fois la messe dite, s'écriait sur un ton bien différent de celui de la prière et du sermon :

« Et maintenant, mes amis, allons voir les coqs ! »

Si, de nos jours, les *padres* s'abstiennent, leurs ouailles n'imitent point cet exemple. L'arène des coqs est le seul endroit qui le dispute dans l'âme d'un Cubain à l'opéra italien. Voici une fidèle description du sport :

L'heure de midi avait sonné déjà quand j'entrai dans l'enceinte. Un homme se tenait à la porte pour percevoir le prix d'entrée. Sur une table, près de lui, on voyait une véritable panoplie, – les épées des assistants introduits déjà, — le port d'une arme quelconque étant interdit en ce lieu.

Tout autour se développait un amphithéâtre de bancs où étaient assis, pêle-mêle et sans distinction de race, blancs, mulâtres et noirs, tous vêtus d'habits de couleur claire.

Dans une loge se tenaient trois juges, à l'air aussi important que s'ils allaient prononcer sur une question de vie ou de mort. Sur toutes les physionomies se peignaient librement les émotions.

J'ai visité les enfers parisiens, salons dorés et patentés, et autres obscurs et ignobles, mais je n'ai vu nulle part l'agitation du *gambler* plus énergiquement accusée que sur les traits de ces spectateurs. L'excitation du jeu ne se dissimule point chez ces fils ardents du Sud ; elle se modifie seulement en raison du tempérament, de l'éducation de chaque individu.

Le natif de la vieille Espagne, le cœur débordant du plus profond mépris pour ses voisins créoles, malgré son air altier, trahit, dans ses gestes, l'intérêt qu'il prend à la scène qui se déroule devant lui. Le créole, moins contenu, exprime ses sentiments, à mesure qu'ils naissent, par des vociférations, tandis que le fils ténébreux de l'Afrique, sorti hier peut-être de ses forêts natales, en proie à des passions indomptées, devient, sous l'excitation du jeu, un parfait maniaque.

Deux oiseaux furent introduits, pesés, promenés par leurs propriétaires devant les spectateurs. La vue de ces combattants éveilla, avec la soudaineté d'un choc électrique, toutes les passions latentes, et aussitôt un tumulte de voix se fit entendre. Les paris étaient offerts de toutes parts :

« *Una once* sur le noir, *una once* ? »

Un claquement de doigts du côté opposé, et le pari était accepté sans qu'un mot eût été échangé.

« *Tres onces por la plata.*

— *No! dos onces*, répondit un individu qui ne possédait que deux doublons.

— *Tres onces!* »

Et ses amis aidèrent le capitaliste impuissant à parfaire la somme.

« *Cinco pesos, cinco pesos por la plata!* » — Cinq piastres pour les plumes blanches! — s'écrie un gros nègre courbé en deux sur la barrière, l'œil hors de l'orbite, le bras étendu; « *cinco pesos!* » et il vocifère comme un fou.

Tout près de lui, un autre nègre cherche à couvrir sa voix. C'est un épouvantable vacarme tout au moins curieux pour l'oreille de l'étranger.

Chose singulière! personne ne met au jeu, on n'invoque le témoignage de personne, et il y a rarement erreur ou querelle parmi les parieurs.

Les paris convenus, les oiseaux sont armés, et leurs propriétaires sortent de l'arène. Les coqs commencent le combat aussitôt qu'ils sont mis en présence; la foule regarde silencieuse et le cou tendu.

On n'entend d'autre bruit que les coups d'aile des lutteurs; une heureuse entaille causée par l'un d'eux ranime parfois le bruit et les interpellations, jusqu'à ce que la victoire soit décidée.

Les parieurs alors suivent indolemment du regard l'oiseau vainqueur poursuivant le vaincu. Celui-ci

opère sa retraite, pare et rend faiblement les coups, puis tombe épuisé et meurt sur le champ de bataille.

Le triomphateur se met alors à chanter sur le corps de son ennemi ; mais son maître arrive la bouche pleine d'*aguardiente*, qu'il souffle dans les yeux, la gorge et sur toutes les plaies du coq, il suce même à plusieurs reprises la tête ensanglantée de l'animal.

Le combat auquel j'assistai avait duré une demi-heure. Les témoins prirent un médiocre intérêt aux coqs eux-mêmes, toute leur attention étant absorbée par les paris.

De tous les jeux, le *monte* est le plus populaire, bien qu'on joue aussi au *rouge et noir*, à la *bouillotte*, et en général à tous les jeux auxquels on peut perdre de l'argent. Une stratégie familière aux *gamblers* havanais est de choisir un florissant village de l'intérieur, situé près de la résidence de plusieurs riches planteurs, et d'y donner un bal public. Ils sont sûrs de voir accourir toutes les dames créoles, attirées par le charme du bal lui-même. Les jeunes gens viennent aussi, non-seulement pour suivre les dames, mais parce que le bal est un plaisir qui ne leur coûte rien, tous les frais étant faits par les *gamblers*. Quant à ces derniers, ils seraient bien malheureux s'ils n'arrivaient à faire asseoir quelques opulents planteurs à une table de *monte*, dans une chambre particulière, à l'intérieur.

Pour l'homme qui sait assez la vie pour pouvoir se soustraire aux fascinations de la table de jeu, ces bals

sont charmants, la nature ayant été généreuse pour les femmes créoles de l'ile.

On a dit que les créoles cubaines étaient « vêtues d'un éventail ». On n'entendait point par là qu'elles n'eussent pas d'autre vêtement que cet élégant et utile instrument; cela signifiait qu'à la différence de la dame européenne, dont la toilette attire l'attention en plusieurs points, la dame cubaine concentre tous les regards sur son éventail. L'éventail est l'aile avec laquelle elle voltige de cœur en cœur, s'y pose, exprime la terreur et la joie, couvre l'attaque et la retraite.

Les dames du Nord, au bal et à l'opéra, croient connaître l'usage de l'éventail, non pour produire un courant d'air frais, mais comme arme offensive et défensive de la guerre amoureuse; si elles voyaient une créole de Cuba jouer et *flirter* de l'éventail, elles reconnaîtraient qu'elles ignorent l'usage élémentaire de l'éventail. Et nous devons ajouter que, sous le rapport de la décence et des convenances, un bal rustique de Cuba l'emporte beaucoup sur ceux de nos latitudes septentrionales.

A Cuba on ne pratique pas, on ne soupçonne même pas l'égalité démocratique. Aucune nation européenne ne tient autant de compte des distinctions sociales ou de castes. Cuba contient peut-être soixante nobles, dont quelques-uns grands de Castille, et le reste, marquis ou comtes de création plus récente, appartenant à ce qu'on appelle ironiquement *noblesse de su-*

cre. Viennent ensuite les *empleados*, ou fonctionnaires publics, qui cherchent toujours à se frayer un chemin parmi leurs supérieurs, et à fouler aux pieds leurs inférieurs. Au-dessous se placent les marchands, ensuite les commis, enfin les *gallegos*, ouvriers.

Toutes ces classes sont parfaitement isolées les unes des autres, et ne se mélangent jamais. L'étranger seul peut avoir des relations avec deux classes à la fois; encore ne peut-il le faire qu'avec une grande circonspection.

Comme cela se passait en France, sous l'ancien régime, et comme cela se passe encore dans presque toute l'Allemagne, les titres de noblesse se vendent à Cuba. Le prix en varie de 20,000 à 50,000 dollars (100,000 à 250,000 fr.) — une bagatelle quand le sucre vaut un schelling la livre. Mais il est une chose que le *noble à sucre* ne peut acheter, c'est le respect et même la tolérance du Castillan tout frais arrivé d'Espagne. Celui-ci regarde le créole comme naturellement son inférieur et ne juge pas la distance qui les sépare comblée par un titre. Il sait que nul natif de l'île ne peut aspirer à un haut poste de confiance, et que tous les créoles tiennent leurs propriétés et leurs libertés du bon vouloir de leurs maîtres espagnols. Il les méprise et les dédaigne. Il ne fait aucune différence entre le riche planteur qui possède cinq cents esclaves et le simple avocat dont il achète la parole pour quelques doublons, ou le chirurgien-barbier qui rase, saigne et purge, au gré du patient.

A propos d'avocats, la pensée se porte naturellement sur une des bizarres coutumes qui caractérisent Cuba. Il est aussi dangereux dans cette île que dans l'empire russe d'y avoir à s'occuper en quelque manière d'un mort ou d'un blessé. Il en coûte terriblement d'être blessé soi-même. On raconte une curieuse anecdote sur un pauvre diable qui partit un jour d'une auberge de village, pour un voyage de quelques milles, avec un de ses amis.

En route, une querelle s'éleva entre les deux compagnons; l'un d'eux frappa l'autre de plusieurs coups de poignard et le laissa pour mort. Heureusement le blessé ne mourut pas; il revint à lui et se trouva sur un chemin fréquenté, mais hors d'état de faire un mouvement. Survinrent des passants. Il leur demanda avec instance de lui donner un peu d'eau à boire et de le transporter dans une maison où l'on pût soigner ses blessures. Les passants étaient des natifs; ils tremblèrent à la vue de cet homme, et, de peur d'être compromis, l'abandonnèrent à son sort et s'enfuirent à toutes jambes.

Un individu de la bande, plus courageux que les autres, alla raconter le fait à un magistrat; mais le blessé resta gisant à terre pendant vingt-quatre heures avant l'arrivée de ce magistrat. Il fut alors transporté à l'hôpital, et, étant d'une constitution robuste, il se rétablit. Mais il ne fut pas plutôt rendu à la santé, que la justice se saisit de son affaire. Il passa de l'hôpital à la prison, et ne recouvra la liberté qu'après avoir

payé intégralement toutes les vaines démarches faites par la police pour découvrir son assassin.

Il n'y a pas bien longtemps, un honnête médecin de Cuba résolut de mettre fin à ses jours. Il chercha, pour accomplir son sinistre projet, un lieu où les frais occasionnés pour la recherche de son cadavre ne dussent peser sur personne. Il choisit l'endroit le plus désert de l'île, et huit jours à l'avance il écrivit quelques lignes à un ami pour lui faire part de son intention. Celui-ci fut tellement épouvanté, au reçu de la lettre, des conséquences qui pouvaient résulter pour lui de la connaissance du suicide, que par peur, plus que par amitié, il devint et resta fou.

La lecture de ce manuscrit ne m'apprenait rien de nouveau sur Cuba ; mais il confirmait toutes mes précédentes observations, et cela me suffit.

Si vous voulez retrouver quelque part, en Amérique, la vie large, élégante, intelligente, fastueuse, des plus grands centres européens, c'est à la Havane qu'il faut la chercher, depuis que la décadence des fortune dans nos colonies françaises ne permet plus à la Martinique de tenir, sous ce rapport, le haut du pavé, ou le haut de la mer pour parler plus logiquement.

La société cubaine en général, et la société havanaise plus particulièrement, est un type charmant.

Dans les villes *mondaines* des États-Unis, telles que la Nouvelle-Orléans et New-York, les gens sont trop occupés, les affaires absorbent trop les esprits, pour qu'on y trouve complétement ce charme du laisser aller et cette intelligence du luxe que l'on rencontre à la Havane, comme on les rencontrait jadis à Saint-Pierre (Martinique), et que les populations créoles de la Louisiane font tous leurs efforts pour conserver, mais n'y réussissant plus qu'à demi.

Ce n'est ni la faute des femmes, qui ont tout ce qu'il convient à cela, ni la faute des hommes; c'est la faute de l'organisation sociale des États-Unis.

J'aime l'égalité américaine, j'admire l'activité fiévreuse de ce peuple, tout entier absorbé dans les spéculations matérielles; je suis grand partisan des institutions politiques des États-Unis, on peut le croire par tout ce que j'ai écrit sur ce pays; mais en se plaçant au point de vue des délassements de la vie, il faut reconnaître qu'une société où il n'y a pas d'oisifs, où la fortune n'est point une chose qu'on doive dépenser, mais accroître toujours, où chacun, riche et pauvre, est obligé de se lever à cinq heures du matin et de se coucher à dix heures du soir, où les dix-sept heures de la journée, de la première à la dernière minute, sont employées au travail; il faut reconnaître, dis-je, qu'une société où il n'y a pas de distinction de castes et de distinction de plaisirs n'a pas en elle les éléments d'une vie extérieure, frivole, féconde en ces charmes qui captivent l'étranger et donnent à

l'aspect général d'un pays ce côté séduisant par où brille la Havane.

La seule chose que je n'aime pas beaucoup à la Havane, et qui est commune à tous les pays espagnols, c'est la coutume des chambres à deux lits et quelquefois à un seul lit pour deux, dans les auberges, même de premier ordre. J'ai déjà touché quelques mots des inconvénients que cela peut avoir. C'est bien pire quand le hasard des voyages vous y expose en pleine campagne, où nécessité fait loi.

Voici ce qui m'est arrivé à ce propos dans une colonie espagnole, Porto-Rico, charmante île d'ailleurs, et un des beaux fleurons de la couronne d'Espagne; mais où moins de grandes richesses, moins d'élégance et de raffinement dans les mœurs qu'il n'y en a à Cuba, exposent naturellement les voyageurs à des déceptions qu'on ne rencontre pas dans celle-ci.

II

Pendant une de mes excursions dans Porto-Rico, j'avais eu pour *cicerone* un brave et digne planteur anglais établi depuis longues années dans l'île, on ne peut plus hospitalier, très-entendu sur toutes les matières qu'il s'était chargé de m'expliquer, mais m'ayant paru de prime abord possédé d'une incroyable monomanie.

On va en juger :

C'était le second jour de notre voyage en collaboration. Nous venions d'entrer dans une de ces épaisses forêts — qu'aux îles on appelle plus modestement des *bois* — où il fait nuit en plein jour, et presque froid sous des voûtes de lianes touffues et inextricables, que le soleil le plus intense non plus que des pluies torrentielles ne sont jamais parvenus à traverser, où le calme et le silence de la nature sont si profondément majestueux, que les chevaux eux-mêmes semblent se recueillir comme pour se *conformer à la pensée de leurs maîtres.* Plus de hennissements, plus de piaffements, plus de galops impatients! Ils prennent d'eux-mêmes le pas — un pas monotone — l'ouïe attentive au moindre cri des oiseaux et des insectes invisibles de ces déserts; l'œil droit devant eux, soupçonneux, inquiet du moindre caillou qui s'arrondit au milieu du chemin, et le corps ruisselant de sueur.

Les chiens, la queue entre les pattes, l'oreille basse, se réfugient timidement entre les jambes des chevaux; et les meilleurs et les plus ardents limiers ne songent pas à s'égarer à la poursuite d'aucun animal ou d'aucun volatile.

Les nègres qui suivent les voyageurs portant leur bagage, une main appuyée sur la croupe du cheval, font le signe de la croix à l'entrée de ces poétiques ténèbres.

Mon digne compagnon de route, qui était en train de m'expliquer en termes très-savants et très-intelli-

gibles, qui plus est, un nouveau procédé pour la clarification du *vesou* (1), se tut net à l'entrée du bois. Moi, de mon côté, vivement impressionné par la solennité du lieu où nous nous trouvions, je fermai les lèvres. Mais nous n'avions pas fait dix pas, que mon planteur anglais, rapprochant son cheval du mien, me posa à voix basse — on ne parle qu'à voix basse ou on ne parle pas du tout même dans ces endroits-là — et du ton le plus naturel du monde, cette question :

« *Dear sir, what is your opinion on Napoleon?* » (Cher monsieur, quelle est votre opinion sur Napoléon?)

La question me paraissait tellement tomber — non pas des nues qu'on ne voyait point — mais du haut des arbres, et être si peu en rapport avec notre conversation d'il y avait quelques minutes à peine, que je regardai mon interlocuteur avec curiosité. Il était grave et calme; je ne pouvais pas douter qu'il parlât sérieusement. Croyant sans doute que je n'avais point entendu, il renouvela sa question sur le même ton, et sans élever davantage la voix.

Je répondis ce que tout le monde à ma place eût répondu, un sauvage du lac Huron tout aussi bien qu'un Français.

« *Oh! certainly*, reprit mon planteur, *Napoleon*

(1) Le *vesou* est le jus de la canne à sucre après la première cuisson.

was a great captain! » (Oh! certes, Napoléon était un grand capitaine!)

Il se tut un instant; puis encore à voix basse, et sans s'échauffer autrement, il se prit à feuilleter page par page toute l'épopée impériale, avec une connaissance parfaite de cette époque et une verve d'érudition remarquable, sans que j'aie pu placer un mot, sans que j'aie eu à rectifier un seul jugement.

Nous étions parvenus, je crois, aux préparatifs de la campagne de Russie, lorsque nous sortîmes du *bois* pour entrer sur des terres en pleine culture, où les cannes, alors en *flèches* (1), courbaient leurs blancs panaches sous une brise venant de la mer. Nos chevaux s'arrêtèrent court, pour secouer leurs corps comme lorsqu'on les désharnache, balayèrent leur croupe avec l'éventail de leur queue, et prirent le trot d'eux-mêmes. Les chiens bondirent en avant, et les deux nègres qui nous escortaient se signèrent comme ils l'avaient fait à l'entrée du bois; puis, sur l'ordre du planteur, ils allèrent couper trois cannes à peine mûres, nous en apportèrent une et déchirèrent les deux autres à belles dents.

Alors, sans qu'il fût plus question de Napoléon, mon compagnon de voyage se prit à démontrer, l'exemple à la main, la différence qu'il y a entre les cannes plus ou moins spongieuses, selon la nature du terrain et la méthode appliquée à la culture.

(1) La flèche empanachée est la fleur de la canne.

Nous visitâmes l'habitation dans tous ses détails, reçûmes du propriétaire une hospitalité véritablement coloniale, et nous remîmes en route le lendemain de grand matin. Vers la fin de la journée, à propos d'un palmiste qui s'élevait majestueusement au milieu d'un bouquet d'autres arbres aux branches formidables et qui paraissaient cependant des nains à côté, mon compagnon s'écria tout à coup :

« Ainsi certains hommes ont le glorieux privilége de dominer leur siècle et de rapetisser ce qui est pourtant grand et fort par soi-même. Tel a été Napoléon, mon cher monsieur, et je suis bien heureux de voir que vous partagez mon opinion à cet égard. »

Puis, avec un geste et sur un ton de véritable enthousiasme, il répéta sa phrase de la veille :

« *Oh! certainly, Napoleon was a great captain!* »

Au lieu de continuer l'histoire de l'Empire au point où nous l'avions laissée ensemble, il la reprit *ab ovo*, la poussant cette fois jusqu'au retour de l'île d'Elbe.

Le troisième jour de notre vie en commun, puis le quatrième et le cinquième, ce fut, sous mille prétextes faciles à trouver, les mêmes exclamations d'enthousiasme et la même insistance de la part du brave planteur anglais sur les grandes qualités militaires de l'Empereur, et il terminait toujours son récit comme il le commençait, par cette phrase sacramentelle :

« *Oh! certainly, Napoleon was a great captain!* »

J'avoue qu'à la longue, — et si flatté que je fusse dans

mon orgueil national d'entendre la gloire de Napoléon célébrée avec cette chaleureuse impartialité par un enfant d'Albion, — j'avoue, dis-je, qu'à la longue ce cours d'histoire toujours le même, à table, en promenade, à cheval, me devenait un peu fatigant. Je crus bien que mon honorable ami le colon anglais avait un coin de son cerveau atteint de monomanie.

Aussi m'étais-je résigné sur ce point ; et quand, au sixième jour, il répéta sa formule si peu variée : *Oh ! certainly*, etc., j'éprouvai une certaine jouissance intérieure en pensant que le soir même nous devions nous séparer, et que ce serait pour la dernière fois qu'après cinq jours consécutifs, j'allais entendre de la même bouche, sur le même ton, le même récit des mêmes faits épiques.

« Un peu de patience, me dis-je, et ce sera fini. Je dois bien cela, d'ailleurs, à ce brave homme qui m'a comblé de politesses et m'a rendu d'éminents services. »

Eh bien ! on va voir comme encore une fois le proverbe « qu'il ne faut jamais se fier aux apparences » est exactement vrai, et comme ma pensée était loin de prévoir le dénoûment préparé par mon ami le planteur à ce grand poëme que nous avions chanté ensemble cinq jours durant.

Il finissait à peine son récit, et achevait tout au plus le dernier mot du drame lugubre de Waterloo, qu'il s'écria de nouveau : « *Oh ! certainly, Napoleon was a great captain !* »

« Oui, m'écriai-je à mon tour, et avec plus d'enthousiasme que je n'avais montré encore, c'est en effet un vaste génie, une merveilleuse organisation! Ce n'est pas, ajoutai-je même, mon jugement qui fera rien de plus à sa gloire... mais...

— Ah! vous avez raison, reprit mon Anglais, vaste génie!...

— Vaste génie! — répétai-je en manière d'écho.

— Alors, — murmura mon homme, puisque nous sommes si bien d'accord sur l'immensité des talents militaires de l'Empereur Napoléon, vous conviendrez que Wellington — (je ne fais que rapporter littéralement les expressions de mon interlocuteur, car cette anecdote est parfaitement historique) — vous conviendrez que Wellington a été un bien grand général pour avoir vaincu Napoléon à Waterloo! — Quelle est votre opinion sur Wellington? »

Ici nous ne fûmes plus tout à fait d'accord. Je suis un patriote inflexible en pays étranger, et ne cède sur rien de ce qui se rattache à la gloire, à la fortune, à la grandeur de la France.

Le ciel, sans nuage jusqu'alors, de notre amitié commença à s'assombrir. Quelques concessions que je fusse disposé à faire à mon brave covoyageur, je m'aperçus que décidément, en dehors de ses connaissances pratiques en agriculture coloniale, il n'avait pas le cerveau très-sain. La nuit approchait, nous étions en pleine campagne, sans perspective de rencontrer aucun village hospitalier sur notre route. Notre dis-

cussion s'animant de plus en plus, avait presque dégénéré en querelle, mais en querelle très-polie, car il était impossible de trouver un *gentleman* plus accompli que mon compagnon de voyage, et de mon côté je faisais tous mes efforts pour me tenir à son niveau.

Nous étions menacés de passer la nuit sur les grands chemins, toujours à discuter, malgré mes offres vingt fois réitérées de changer de conversation.

Nous étions sérieusement brouillés, lorsque nous aperçûmes au fond d'une vallée au-dessous de nous un petit toit perdu dans un gros bouquet de bois. C'était la cabane d'un pauvre vieux couple nègre, mari et femme qui vivaient là, dans une béate fainéantise, du produit d'un petit jardin dont ils tiraient quelques légumes, et d'un peu de rhum ou de tafia qu'ils vendaient aux voyageurs pendant le jour; mais jamais il ne leur était arrivé de penser qu'ils seraient obligés de recueillir quelqu'un pendant la nuit sous leur toit.

A ce moment il tombait une de ces pluies torrentielles comme on n'en voit qu'aux Antilles.

La porte de la cabane nous fut ouverte par le vieux nègre s'étirant les bras, et qui d'une voix cassée cria en langue espagnole à sa femme :

« Eh! Pedrilla, voilà deux excellences qui demandent à coucher. »

La vieille négresse, qui était en train de retourner l'unique paillasse du lit, parut visiblement contrariée,

mais elle pensa que ce pourrait être une bonne aubaine pour elle.

Malgré le déluge d'eau qui tombait, mon compagnon et moi nous nous fîmes toutes sortes de politesses, pendant que le vieux nègre s'était emparé de nos chevaux pour les conduire je ne sais où.

L'Anglais passa le premier en saluant avec courtoisie. Devant cet échange de politesses, Pédrilla ne put s'empêcher de faire une profonde révérence, en pensant à part soi que nous étions à coup sûr deux hommes parfaitement élevés. Puis, voyant que nous examinions si curieusement et d'un œil assez soucieux l'intérieur de cette cabane délabrée :

« Excellences, nous dit-elle, qu'y a-t-il pour votre service? »

Tous deux allions prendre la parole ensemble; nous nous arrêtâmes subitement en nous faisant signe mutuellement de continuer. C'était de la part de chacun de nous un excès de politesse. J'avoue que j'avais conçu une telle idée de mon compagnon depuis quelques instants, que j'étais résolu à faire de cette aventure une comédie jusqu'au bout en paraissant prendre au sérieux tous les incidents dont il semblait résolu de l'embellir.

L'Anglais, sur l'invitation que lui en fit mon silence obstiné, se tourna vers la vieille Pédrilla :

« Ma bonne femme, lui dit-il, mon ennemi.... que ce mot ne vous étonne pas, c'est une affaire entre nous; mon ennemi et moi... nous pataugeons depuis

une heure sous la pluie, cherchant un abri. Le hasard nous a conduits sur votre seuil, et nous venons vous demander l'hospitalité. Cela se peut-il?

— Dame! répondit Pédrilla, en nous gênant beaucoup, oui; nous n'avons que cette pièce...

— Bien, et puis à souper...

— Eh! eh!...

— Bast! interrompis-je, donne-nous n'importe quoi, Pédrilla.

— Va pour n'importe quoi, répéta l'Anglais, pourvu que ce soit bon.

— Je vais voir ce qu'il peut y avoir, » répondit Pédrilla en sortant lentement.

Quand la négresse fut partie, mon compagnon s'assit tranquillement sur un escabeau de bois et, avec le plus grand sangfroid du monde, me dit :

« Maintenant, nous allons régler entre nous les conditions de notre combat.

— Nous devons donc nous battre? lui demandai-je.

— A mort! » s'écria-t-il en se dressant tout d'une pièce; puis il se rassit de même.

« Soit, répondis-je, battons-nous à mort et réglons les conditions de notre combat; faites les vôtres. »

L'Anglais se recueillit un moment, puis, avec un flegme imperturbable :

« Mon cher Monsieur, me dit-il, je casse un œuf à quarante pas au pistolet; j'enlève le bouchon d'une

bouteille à trente-cinq, dans mes jours de veine, et... Voulez-vous un *puros?* »

Il tira de sa poche un étui à cigares et me le présenta. A mon tour, pour ne pas rester en arrière, je lui offris un *imperial* de première qualité, puis je battis le briquet et passai à mon *ennemi* la mèche allumée qu'il n'accepta qu'après beaucoup d'insistances pour que j'allumasse mon cigare avant lui. On ne pouvait décidément se préparer à un duel avec plus de courtoisie mutuelle.

Pédrilla entra sur ces entrefaites, apportant deux assiettes ébréchées et un broc de tafia, le prologue du souper commandé.

Pendant que la vieille négresse disposait la table, l'Anglais s'approcha d'elle et lui demanda à mi-voix si elle n'avait pas une seconde chambre.

« Non, excellence, répondit Pédrilla, je vous ai dit que celle-ci était toute notre case. »

J'avais entendu et la demande de l'Anglais et la réponse de Pédrilla, qui parut contrarier mon compagnon; je m'approchai de lui, et du ton le plus poli que je pus :

« Mon Dieu, cher Monsieur, lui dis-je en anglais, qu'à cela ne tienne, entre gens bien élevés, et je me flatte que nous en sommes là tous les deux, on peut bien s'entendre. Jusqu'au moment de nous couper la gorge, rien ne s'oppose à ce que nous vivions en assez bonne intelligence pour habiter sous le même toit.

— Incontestablement, répliqua mon homme avec

force salutations ; nous pouvons en effet vivre sous le même toit, comme nous avons partagé nos cigares et comme nous nous apprêtons à partager le même souper.

— Très bien! accepté, m'écriai-je ; seulement, Pédrilla aura la complaisance de nous donner un hamac.

— Tiens! c'est une idée, murmura l'Anglais.

— Mais c'est pour moi que je demande ce hamac, lui dis-je.

— Oh! vous n'y seriez pas bien ; je le prendrai.

— Je ne le souffrirai pas, je sais à quoi les convenances m'obligent envers un homme de votre âge. »

L'Anglais était, à ce qu'il paraît, chatouilleux sur cet article, et je venais de prononcer un mot qui évidemment avait mal sonné à son oreille, car il s'écria avec un accent d'indignation concentrée :

« Mais pas si de mon âge que vous affectez de le dire, Monsieur !

— Je me rétracte, dis-je en m'inclinant, je me rétracte ..

— Je veux bien, reprit l'Anglais, vous laisser le choix des armes ; mais en compensation, je réclame le choix des lits et je prends le hamac.

— Excellences, dit Pédrilla en intervenant fort à propos, il est inutile que vous vous disputiez de la sorte, je n'ai pas de hamac.

— Ah !

— Ah! »

Ces deux exclamations nous échappèrent simultanément; mais l'Anglais réfléchit un moment, puis il dit à la négresse :

« Eh bien, ma bonne femme, veuillez retirer un des matelas du lit et l'étendre par terre; puis, » se retournant vers moi : « Cette fois, Monsieur, l'idée m'appartient, et le matelas par conséquent.

— Vous me contrariez fort, répondis-je, mais je suis obligé de vous laisser faire.

— Il n'y faut pas songer; il n'y a qu'une paillasse au lit, » dit Pédrilla en se retirant pour aller chercher le souper.

Les révélations de Pédrilla sur la manière dont était composé le lit nous firent faire, chacun à part soi, de tristes réflexions sur la façon dont nous serions couchés, et sans nous en douter nous avions résolu de nous mettre à la recherche d'un second gîte dans les environs. Seulement, mon Anglais comme moi, et moi comme lui, nous avions compris qu'il nous fallait user de ruse et de finesse pour sortir, afin de nous empêcher réciproquement de mettre ce projet à exécution.

De l'air le plus indifférent du monde, nous nous prîmes à tourner dans la chambre, l'un à droite, l'autre à gauche, sans nous adresser la parole, et nous dirigeant toujours vers la porte, où nous nous rencontrâmes au moment où nous allions sortir. Pour mieux détourner les soupçons, je me dirigeai vers le lit.

L'Anglais profita de ce moment, s'élança par la porte et disparut.

A mon tour je partis comme une flèche sur les traces du fuyard, au moment où Pédrilla entrait tenant à la main le frugal repas qu'elle avait préparé pour nous.

Pédrilla avait eu beau appeler, en criant que le souper était servi, je ne l'écoutai pas, courant toujours après mon Anglais. Pédrilla, selon ce qu'elle me raconta ensuite, crut avoir affaire au diable. Charmée d'être débarrassée de nous, elle se jeta sur le lit et s'endormit. Après une demi-heure d'une course vagabonde et sans résultat, je rentrai, transi, mouillé jusqu'aux os.

Un bout de chandelle, bien près de toucher à sa fin, jetait dans cette vaste pièce une lueur tremblante et courte. Je maudis un peu mon compagnon de voyage, et voyant le souper servi, je profitai des derniers efforts de la chandelle expirante pour avaler à la hâte quelques bouchées. Pendant que je me félicitais de posséder le lit à moi seul, si mauvais qu'il fût, j'entendis venir du fond de la chambre un bruit très-accentué : c'était le ronflement de quelqu'un qui dormait.

Je m'imaginai que mon Anglais était rentré pendant que j'étais à sa poursuite, et que, se croyant maître de la place, il s'était emparé du lit. Je respectai son sommeil et me résignai à me faire une couchette avec les bancs de bois et une chaise de paille. J'y étais fort

mal, je n'ai pas besoin de le dire; mais le sommeil l'emporta, et je m'endormis.

Il paraît que l'Anglais rentra quelques instants après moi, dévora ce qui restait du souper, et, pris, comme je l'avais été, au piége du ronflement de Pédrilla, il crut que j'occupais le lit, poussa la délicatesse jusqu'à ne vouloir pas m'éveiller, et se résigna à s'étendre sur la table débarrassée des restes du souper.

Nous ne tardâmes pas à nous trouver fort mal à l'aise sur nos lits improvisés, et, après quelques instants d'un sommeil fort peu moelleux, je ne tardai pas à m'éveiller. J'entendis alors mon compagnon qui tenait ce discours :

« Au diable Wellington! et je suis bien fou de m'être laissé aller à m'emporter vis-à-vis ce gentleman. Il m'en coûte cher en ce moment, et je voudrais le voir éveillé pour lui faire mes excuses.

— Ah çà, mon cher Monsieur, dis-je à mi-voix, dormez-vous ou rêvez-vous?

— Je ne dors pas, répondit mon compagnon, mais ne vous dérangez pas, je suis bien où je suis...

— Je n'ai pas de peine à vous croire mieux que je ne suis....

— Comment? où donc êtes-vous?

— Mais sur un banc de bois et une chaise, le tout très-dur ..

— Bah!

— Et vous?

— Moi, je suis sur une table trop courte pour contenir mes jambes... Je souffre le martyre.

— Sur la table? mais je vous croyais dans le lit...

— Comme moi je vous y croyais.

— C'est étrange! Et qui donc a ronflé si fort tout à l'heure?

— J'ai pensé naturellement que c'était vous, cher Monsieur.

— Et moi qui m'imaginais respecter votre sommeil.

— Tandis que c'est probablement le vieux couple nègre qui se dorlote sur la paillasse.

— La bonne aventure par exemple!

— Je ne trouve pas.

— Croyez-vous, demandai-je à mon compagnon, qu'une discussion sur Wellington et sur Napoléon vaille une si pitoyable nuit?

— Par ma foi non! Et quand je pense que nous devions nous couper la gorge!

— Ne trouvez-vous pas que le duel est assez complet de la sorte?

— Certes oui! Vous m'avez entendu tout à l'heure exprimer mes regrets...

— Oui, mon cher Monsieur, et je vous dispense de les répéter. Quant aux miens, ils sont aussi sincères que les vôtres, cela va sans dire. Il ne nous reste plus qu'à prendre patience jusqu'à demain matin.

— C'est dit, je vais essayer de m'endormir.

— Et moi aussi. Bonne nuit.

— Et vous pareillement. »

J'entendis mon compagnon murmurer un sourd juron en anglais, puis se retourner en articulant du bout des lèvres sa phrase sacramentelle.

« *Certainly, Napoleon was a great captain!* »

Puis je n'entendis plus rien. Le lendemain matin nous nous réveillâmes aussi bons amis que la veille avant notre querelle. Il n'y eut de discussion nouvelle entre nous que pour savoir qui voudrait céder à l'autre le droit de payer la vieille Pédrilla; celle-ci, de son côté, fit acte de désintéressement en refusant d'accepter les deux piastres que nous lui offrions, sous le prétexte très-judicieux que nous n'avions pas joui de son lit.

III

Je reviens à la Havane pour raconter l'histoire dramatique de la jeune esclave Tobine. Cette histoire, dont j'ai connu quelques-uns des personnages, peut donner une idée exacte d'un côté de la vie coloniale dans ce riche et beau pays.

A l'époque où se passa ce récit, la Havane n'était point encore cette ville civilisée et policée telle que j'ai eu l'occasion de la dépeindre ailleurs (1). Avant l'année 1834, date de sa régénération sous l'énergique administration du général Tacon, la Havane n'avait

(1) Voir le volume intitulé : *les Femmes du Nouveau-Monde.*

pas moins de luxe, pas moins d'opulence qu'elle n'en a aujourd'hui; mais les habitants ne jouissaient pas de ces heureux priviléges avec cette sécurité et cette quiétude qui en doublent le prix. Chacun était réduit à pourvoir à sa sûreté personnelle les armes à la main; on assassinait, on volait, on enlevait, on insultait les gens dans les rues, comme au milieu d'un bois, aussi bien en plein midi que sous le manteau des ténèbres de la nuit.

La police et la justice, par peur et par impuissance, se trouvaient de complicité dans ces crimes quotidiens et dans ce désordre social, oubliés aujourd'hui, mais qui déshonoraient alors l'île entière de Cuba.

Chose étrange! l'esclavage seul résistait à ce relâchement de toutes lois, de toutes institutions. L'autorité du maître, sa force morale, ses moyens de domination, auxquels les voleurs et les bandits portaient à toute heure de flagrantes atteintes sous les yeux mêmes des esclaves, ne perdirent rien de leur prestige. Ces violations odieuses ne détruisirent chez ces derniers ni le respect, ni la soumission, ni la crainte du fouet.

Il semblait, en face de cette démoralisation générale, qu'il leur eût été facile de conquérir la liberté. Deux ou trois folles tentatives de rébellion, soufflées par des émissaires anglais, mais promptement réprimées, ne parvinrent pas à ébranler cette formidable omnipotence du maître sur l'esclave. Il en résulta au contraire une recrudescence de sévérité et de coups

de fouet qui resserrèrent davantage les liens de la soumission, même en présence des développements incessants du brigandage.

Pour mener à bonne fin la tâche difficile qu'il avait entreprise, le général Tacon pensa tout nettement qu'il fallait emprunter, pour la pacification du pays, quelque chose aux mesures disciplinaires que le propriétaire applique à ses nègres ; ce fut par un despotisme énergique et inflexible qu'il parvint à ramener l'ordre et la paix dans cette société aux abois.

Quelques faits sur lesquels nous aurons besoin d'insister dans le cours de ce récit donneront une idée exacte de cette étrange administration, de cette police burlesque, de cette justice boiteuse, de ces mœurs bizarres, au milieu desquelles, jusqu'à l'arrivée de Tacon, se mouvait une population hautaine, fière, aristocratique, et qui, nonobstant les éléments de mort dont elle était entourée, est parvenue à faire de Cuba l'île la plus riche et la plus enviée de tout l'archipel.

En 1831, M. André de Laverdant venait d'arriver à Cuba, où il était né et où il possédait, du chef de sa famille, de grandes propriétés dans la province de Santiago. M. de Laverdant père avait fait partie de cette émigration de colons français qui, chassés de Saint-Domingue lors de la sanglante insurrection des nègres, étaient venus chercher un asile dans la partie orientale de Cuba, qu'ils ont enrichie et peuplée de

leur travail. M. de Laverdant avait été un des premiers à défricher les forêts immenses que le gouvernement espagnol livra à cette émigration ruinée, mais industrieuse. Il commençait à jouir en paix des fruits de ses peines et de son intelligence, lorsque, au moment de l'invasion de l'Espagne par l'empereur Napoléon, on s'imagina que les colons français réfugiés à Cuba avaient reçu les instructions nécessaires pour soulever la colonie et s'en emparer au profit de la France.

Cette calomnie trouva crédit et eut pour résultat l'expulsion de l'île de tous les anciens colons de Saint-Domingue, à peine remis des violentes émotions qu'ils avaient éprouvées sur le sol de leur pays natal.

M. de Laverdant avait été obligé de quitter Cuba avec sa femme et son fils. Il se rendit en France, où il séjourna quelque temps, et lorsqu'il retourna à Santiago pour reprendre possession de ses biens, que le gouvernement espagnol lui fit restituer en bonne justice, il laissa son fils André à Paris.

Si le vieux gentilhomme était reconnaissant à l'Espagne de son hospitalité, et s'il lui devait sa fortune, il n'avait pu laisser éteindre dans son cœur ce religieux amour de la patrie que les créoles de toutes les îles ont toujours professé avec enthousiasme. Il avait donc désiré qu'André prît du service et portât l'épée, comme il l'eût fait si Saint-Domingue fût restée une île française.

André était entré dans les gardes du corps du roi,

le poste que les jeunes créoles recherchaient tous avec le plus d'avidité, et il était brigadier dans une des compagnies de la maison de Charles X au moment où éclata la révolution de 1830. Il avait alors vingt-huit ans. Son premier soin, ce qu'il regarda comme son premier devoir, fut de détacher ses épaulettes de dessus son uniforme et de remettre son épée au fourreau. Il ne prit pas une telle résolution sans regret, car à l'heure du sacrifice il avait entendu une voix lui crier :

« C'est renoncer bien jeune à de légitimes espérances! »

André, une larme dans les yeux, avait répondu à cette voix de l'avenir :

« Qu'importe! Il le faut. »

Et quelques jours après, il s'embarquait au Havre pour la Havane.

A la mort de son père, André s'était trouvé à la tête d'une fortune considérable, citée dans le pays. Sa naissance, sa position d'officier français, sa bravoure, son esprit et sa distinction, exaltés à l'avance par quelques compatriotes qui avaient pu l'apprécier à Paris, étaient pour André des titres à être reçu à bras ouverts par une société si hospitalière d'ailleurs, même à des gens moins favorisés du sort.

En arrivant à la Havane, M. de Laverdant n'avait vu accourir au-devant de lui que des visages souriants, que des cœurs sympathiques. Au moment où il mit le pied hors du canot qui l'avait apporté du na-

vire à terre, toute la jeune aristocratie du pays lui tendit la main, se disputant l'honneur et la joie de lui offrir asile.

André était fort empêché de ne point faire de jaloux et d'envieux; il fut tiré de peine par l'arrivée subite d'un personnage qui, après avoir percé la foule, courut tout essoufflé au-devant du jeune officier, et, d'un ton respectueux, lui dit :

« Maître, votre logement est préparé à l'hôtel de l'Amirauté.

— Et qui donc êtes-vous? lui demanda André.

— Le *mayoral* de votre *yngenios* (sucrerie) de *Fitges*.

— Messieurs, dit le jeune officier à ceux qui l'entouraient, mes gens me servent trop bien pour que je leur fasse l'injure, dès le premier jour, de paraître douter de leur zèle. Merci à vous tous, et au revoir, n'est-ce pas? En route donc! continua-t-il en s'adressant au *mayoral*.

— Voici une *volante* qui conduira Votre Excellence à l'hôtel, ajouta le serviteur en désignant une voiture dont le *calesero* (postillon) salua avec respect. Mais, reprit le *mayoral*, comme Votre Excellence ne saurait pas faire manœuvrer ce véhicule dans les rues de la ville, je me chargerai de ce soin. »

Et le *mayoral*, refusant obstinément de prendre place à côté de son maître, s'assit les jambes pendantes sur un des brancards de la voiture; puis il cria au postillon :

« *Segua* (marche) ! »

La voiture partit au galop du cheval. André ne laissa pas que d'être surpris de la forme du véhicule dans lequel il venait de monter. Ces *volantes* font en effet l'étonnement de tous les étrangers ; je demanderai donc au lecteur la permission d'en donner ici une rapide esquisse.

Au premier aspect, rien de plus disgracieux qu'une *volante :* une caisse de cabriolet placée au centre de deux brancards démesurément longs, deux roues énormes dépassant de quelques pouces la capote de la voiture et rejetées fort à l'arrière, un cheval ou un mulet attelé à l'extrémité des brancards et paraissant tout d'abord traîner autre chose que ce singulier équipage. Entre la caisse de la voiture et le cheval il existe bien un espace de cinq à six pieds. Ces voitures sont d'ailleurs fort bien suspendues et très-moelleuses. Ce qu'elles ont de remarquable, c'est le luxe de leurs ornements : il suffira de dire qu'une *volante* de bonne maison coûte souvent 4,000 piastres (20,000 fr.).

Le marche-pied de la voiture est ordinairement en argent massif, en or ou en vermeil ; les ressorts de la capote sont de même métal, ainsi que l'enveloppe extérieure des roues. Et partout où il est possible, sur la caisse, sur le cuir, sur les harnais, sur les roues, sur les brancards, d'incruster de l'or, de l'argent ou du vermeil, on y sème à profusion. Quant au cheval, il est littéralement chamarré, et porte au poitrail

un écusson de métal précieux de la largeur de la main et sur lequel sont gravées les armoiries de la famille.

Ces folles prodigalités s'expliquent par la place d'honneur que les Havanaises donnent à la *volante* dans leur salon, où on les remise entre deux étagères surchargées de chinoiseries.

Le postillon ou *calesero* chargé de conduire cet équipage, attelé généralement d'un seul cheval, est, autant que possible et presque toujours, un nègre du noir le plus irréprochable. Son costume, d'une richesse assez pittoresque, se compose d'une veste ronde flottante sur les reins, ouverte par devant et brodée de galons d'or sur toutes les coutures. Sa tête crépue est ornée d'un chapeau en feutre noir, aux bords relevés, et entouré d'un cordon d'or au bout duquel pendent deux glands. De longues guêtres en cuir noir verni lui descendent du milieu de la cuisse au cou-de-pied, où elles s'échancrent pour laisser voir la peau rivalisant de vernis avec le cuir. Le pied est chaussé d'un soulier fin sans talon, auquel est noué un éperon court. Les guêtres, s'ouvrant un peu en entonnoir au-dessus du genou, sont serrées le long de la jambe et fermées sur le côté extérieur par des boucles pareilles au métal dont sont faits les ornements de la voiture et les harnais. Le postillon, ganté de noir, tient à la main un fouet court, au manche richement ciselé.

André passa de l'étonnement à l'admiration en exa-

minant tous les détails de la luxueuse *volante*, où il se sentait d'autant plus mollement bercé que le sol des rues de la Havane se compose tout simplement d'une couche de fine poussière d'un pied au moins d'épaisseur.

« A qui donc appartient cette *volante?* demanda André à son *mayoral*.

— Mais à vous, Excellence. Je l'ai achetée sur les ordres de votre intendant, qui a pensé, avec raison, que Votre Seigneurie ne pouvait pas, dût-elle ne rester que vingt-quatre heures à la Havane, marcher à pied ou aller en voiture de louage. »

« Mon intendant est un homme de précaution, » pensa André.

Cette délicatesse ne laissa pas que de donner au jeune officier une haute idée du luxe de la ville où il venait de faire son entrée.

D'ailleurs, il allait de surprise en surprise, frappé par le spectacle de ces grandioses hôtels aux façades de marbre qui faisaient la haie sur son chemin, par la profusion des monuments, des jardins resplendissants, des boutiques élégantes, des cafés ruisselants d'or. — C'était déjà splendide au temps où André arriva à la Havane, aujourd'hui cela a doublé en magnificence. — Même pour un homme habitué aux élégants raffinements de la vie de Paris, il y avait de quoi avoir des éblouissements à retrouver tant de luxe à deux mille lieues de la France.

Mais de l'admiration où il était, André passa bien

vite à la stupéfaction. Au détour d'une rue, il avait entendu son *mayoral* crier au postillon :

« *A la derecha* (à droite ! »

La voiture avait tourné l'angle de la rue, puis avait continué sa route sur le mot de *segua* que lui avait lancé aussitôt le *mayoral*, qui bientôt commanda :

« *A la isquierda* (à gauche), *y segua* (et marche)! »

Et le postillon avait pris à gauche et avait galopé en avant.

Comme ces différents commandements s'étaient déjà renouvelés plusieurs fois depuis le départ, André se pencha en avant et demanda à son homme :

« Ah çà! ce *calesero* ne connaît donc pas les rues de la Havane?

— Pourquoi cette question, Excellence?

— A cause des ordres que vous êtes obligé de lui transmettre à tout instant.

— Ce n'est pas une raison, Excellence. Il est possible que ce postillon ne connaisse pas les rues de la ville, cela est même probable; mais les connût-il, qu'il serait indispensable que je lui indiquasse le chemin à prendre, sans quoi il irait toujours tout droit devant lui.

— Alors, reprit André, si le *calesero* conduit sa monture, c'est vous qui menez le *calesero*?

— Exactement, Excellence; mais c'est l'usage ici.

— En sorte que moi qui ne connais point les rues de la Havane...

— Vous courez risque, si vous n'apprenez point à les connaître, de ne jamais savoir où vous irez... »

Parvenu enfin devant l'hôtel de l'Amirauté, le *mayoral* poussa un vigoureux : *Arrima* (arrête)!

Le postillon ramassa ses guides, et la *volante* fit halte.

L'introducteur d'André le conduisit dans l'appartement qui lui avait été préparé. Après avoir poussé la porte, il se jeta aux genoux du jeune homme en les enlaçant de ses deux bras :

« Maintenant, maître, s'écria-t-il, permettez-moi de vous regarder, de vous contempler, de vous admirer. Comme vous avez grandi, et comme vous voilà beau *à ce jour!* Moi qui vous ai vu tout au plus haut comme un chat dressé sur ses pattes de derrière. »

Celui qui parlait ainsi était un homme d'une cinquantaine d'années. Son teint cuivré, ses cheveux plats, lisses et grisonnant à peine, ses yeux noirs, vifs et doux en même temps, entourés d'un cercle bistré, ses dents blanches comme du lait, enchâssées dans des gencives plutôt violettes que rouges, étaient les indices certains de son origine indienne.

José, ainsi il se nommait, était en effet un des descendants de la race primitive du pays, dont les débris, ramassés dans la plaine de Santiago, au pied des montagnes, occupent le *pueblo* de Caney, — à peine un coin de cette vaste île dont ils furent jadis les possesseurs.

Ces épaves d'une race détruite aujourd'hui n'ont jamais connu l'esclavage. Les Indiens ont conservé, après leur dispersion et leur soumission, leurs anciens priviléges. Mais cette liberté qu'ils ont sauvée du naufrage consiste à vivre dans une dégradante fainéantise. Quelques-uns d'entre eux, — et c'est une exception, — ont pris cependant à la civilisation qui les entoure l'amour et le besoin du travail. Ce fut particulièrement au moment de l'arrivée à Santiago des émigrés de Saint-Domingue, que leur paisible solitude fut troublée par la présence de ces pionniers et de ces défricheurs de forêts. C'est alors aussi qu'ils s'éveillèrent un peu de leur apathie.

M. de Laverdant, le père d'André, en venant reconstituer sa fortune à Cuba, avait fait appel aux bras et à l'intelligence pratique d'une des familles de Caney, dont José était le fils unique. Ces Indiens entrèrent sous le toit hospitalier du vieux colon, non pas à titre d'esclaves, ni même d'engagés, mais dans des postes de confiance.

José avait vu naître André, et il avait reporté sur lui toute l'affection que sa famille avait vouée à l'ancien propriétaire de l'*yngenio* de Fitges. Il avait, au surplus, hérité de son père du titre et des fonctions de *mayoral* de l'habitation de M. de Laverdant, c'est-à-dire d'administrateur secondaire, — ce que dans les autres colonies on appelle l'*économe*. — En apprenant la prochaine arrivée d'André, José s'était rendu à la

Havane, avec la permission de l'intendant du jeune officier, afin d'être le premier à le recevoir.

André fut fort ému de revoir ce vieux serviteur ; il lui ouvrit les bras et le pressa avec effusion contre son cœur. José fit à son jeune maître les protestations les plus ardentes de dévouement et de respect, et se mit à ses ordres, soit pour attendre le jour où il voudrait se rendre à Santiago, soit pour partir immédiatement.

« Je passerai quelque temps à la Havane, avait répondu Laverdant, et vous demeurerez avec moi, José. »

José était resté en effet, et ne voulait pas plus quitter l'ombre d'André qu'un chien ne quitte les talons de son maître. Aussi n'est-ce pas sans un certain regret jaloux qu'il se vit bientôt obligé de rabattre un peu de son rôle de fidélité exagérée.

André, dès le lendemain de son arrivée, avait été entraîné dans le tourbillon des plaisirs, des fêtes, du luxe, des chevaux, du jeu, des amours si faciles là-bas, des galanteries également enivrantes à tous les étages. Après une semaine, il se trouvait comme le roi de ce monde raffiné.

André était digne à tous égards de cette royauté. Gentilhomme dans toute l'acception du mot, il s'imposait, de gré ou de force, à tous ceux qui l'approchaient.

Au jeu, où, dans ce pays, on risque sur le moindre coup de carte des écuelles pleines de doublons, on

citait son insouciance dans la perte et sa froide raison dans le gain; au *paseo* et au *laméda* (les deux promenades à la mode de la Havane), ses *volantes* étincelaient d'or.

Quand il traversait la ville sur un de ses chevaux, on se mettait aux balcons pour le voir, les senoras en se cachant derrière leurs éventails, les filles de couleur ou les femmes de la bourgeoisie en le regardant effrontément.

Il avait disputé bravement, l'épée à la main, la joie de ramasser une de ces roses que les Havanaises portent perpétuellement dans leurs cheveux, et qui était tombée à ses pieds du haut d'un balcon.

Enfin, il avait pour lui sa beauté, sa grâce, son élégance, son esprit que la renommée doublait; en plus, la jalousie lui faisait un cortége splendide de calomnies et de haines.

On comprend donc qu'André ne fût pas pressé de quitter la Havane pour aller s'enfermer sur son habitation de *Fitges*.

Un jour, André descendait à cheval la longue *calle del Obispo*. En ce moment débouchait par une des rues perpendiculaires (la *calle de Habana*) une masse de peuple et de soldats suivant le cortége d'un esclave condamné pour vol, et que la justice faisait fouetter par la main du bourreau à tous les carrefours de la ville.

En moins d'une minute, tout ce qu'il y avait de passants dans la rue de l'Obispo, et de valetaille dans les maisons, se rua au pas de course pour prendre place à ce spectacle odieux, en poussant des cris qui n'étaient ni de joie ni de rage, mais qui étaient tout simplement des cris, chaque fois que la lanière de cuir du bourreau, longue à peu près comme l'avant-bras, s'abattait sur l'épaule du condamné, et en faisait jaillir le sang. C'était, à ce qu'il paraît, un spectacle si beau à voir, que la rue, populeuse tout à l'heure, se trouva déserte en moins d'une demi-minute.

Mais, effrayé par les cris de la populace poussés en chœur, le cheval d'André se cabra si rudement qu'il renversa son cavalier, puis s'élança comme un furieux. J'ai dit que la rue était déserte en ce moment; personne donc ne se trouva là pour arrêter le cheval ni pour secourir le cavalier. Mais, en même temps que celui-ci tombait, deux cris partirent simultanément de derrière les jalousies abaissées d'une maison; et bientôt après André, évanoui et le visage couvert de sang, fut relevé et traîné plutôt que porté dans un hôtel dont les portes de marbre se refermèrent promptement.

Trois femmes s'étaient empressées autour de lui pour lui prodiguer leurs soins : l'une d'elles était la marquise Daguilla, l'autre une vieille négresse qui administra aussitôt au blessé des remèdes de sa composition, accompagnés de paroles sacramentelles, et la troisième une jeune mulâtresse nommée Tobine,

qui se tenait à genoux et le visage bouleversé devant M. de Laverdant.

Quand André eut repris connaissance, il ne restait plus à ses côtés que la vieille négresse. La marquise et Tobine s'étaient enfuies dès que la vie avait paru revenir.

« Je savais bien qu'il n'était pas besoin d'appeler un chirurgien, murmura la négresse en voyant André rouvrir les yeux. Est-ce que jamais un malade a résisté à mes remèdes ? »

Ce disant, la négresse fit un signe de croix, après avoir trempé le bout de son index dans les gouttes de sang qui rougissaient la veste de toile blanche du jeune officier, et en même temps elle remit dans une des poches de sa jupe un chapelet composé de grosses graines, sur lequel étaient peints des signes cabalistiques.

Puis, s'adressant à André :

« Vous voilà sur jambes, Excellence. Vous plaît-il que je fasse avancer une *volante* pour vous reconduire chez vous ?

— Merci, répondit André, merci de tes bons soins. Mais avant tout, il me plaît que tu me fasses connaître à qui je dois adresser ma reconnaissance pour l'hospitalité qui m'a été accordée. Comment se nomme le maître ou la maîtresse de la maison ? »

La négresse, à qui la marquise avait donné ses ordres en sortant, répondit :

« Que vous importe, seigneur ? Nous avons tous

fait notre devoir, ce que le voisin eût fait si l'accident fût arrivé devant son hôtel. Vous ne nous devez aucune reconnaissance pour si peu. Voulez-vous que j'envoie chercher une *volante?*

— C'est inutile, répéta André. Voici le soir qui vient, je préfère m'en retourner à pied, le grand air me fera du bien.

— A votre aise, Excellence. »

André eût voulu profiter, depuis la réponse évasive de la négresse, du temps qu'il était demeuré dans ce salon pour examiner en détail la riche *volante* toute ruissante d'or qui remisait, comme d'habitude, à côté d'un canapé, espérant la reconnaître au *paseo*, et d'apprendre ainsi le nom qu'on lui cachait avec une réserve calculée. Mais l'obscurité était venue tout à coup, comme cela arrive sous le climat des Antilles, et d'épaisses ténèbres couvraient tous les objets qui environnaient le jeune officier.

« Eh bien, dit-il à la négresse, reconduis-moi jusqu'à la porte de la rue.

— Volontiers, Seigneur. »

« Pardieu ! avait pensé André, la belle malice de taire le nom de mon hôte ; je vais reconnaître la maison au numéro et à la rue. »

Mais la négresse avait ses instructions. Elle ouvrit la porte du salon et dit à André :

« Votre Excellence veut-elle me suivre ?

— Marche. »

Elle traversa deux salons somptueux à la suite l'un

de l'autre, puis deux salles à manger contiguës, puis une galerie donnant sur un jardin embaumé d'acacias et d'orangers.

André ne fut pas longtemps à comprendre, par la seule disposition des pièces, que la négresse voulait le dérouter. Il savait bien que ni les salles à manger, ni les galeries à jalousie, dans aucune maison de la Havane, n'ouvrent sur la rue où est l'entrée de l'hôtel. En sentant l'air frais et parfumé du jardin, il avait compté que ce serait là un indice pour lui. Mais il fut encore déçu dans son espoir. La négresse tira une petite barrière conduisant à un jardin voisin, traversa ce jardin en diagonale, mena André à une porte cachée dans la muraille, et lui montra la rue éclairée à peine par quelques réverbères qui se balançaient dans l'air.

« Vous voilà sur votre route, Excellence, lui dit la négresse en lui montrant sa gauche; suivez tout droit, et bonne nuit.

— Tiens, voilà pour toi, répondit André en lui glissant dans la main un doublon.

— Merci, seigneur, et Dieu vous garde! » murmura la négresse en faisant la révérence. Et elle ferma la porte.

« Diable! se dit André en examinant la longue muraille recouverte de branches que les arbres du jardin rejetaient comme un trop-plein de richesse jusque dans la rue, ce n'est évidemment point par cette porte que je suis entré. Je ne me trouvais pas ici au

moment de ma chute, mais bien dans la rue de l'Obispo. »

Et comme il sentait la fièvre grelotter dans ses membres :

« Demain, dit-il, je viendrai explorer les lieux, et je saurai bien à qui je dois mon salut. Ce mystère devient intéressant à approfondir. »

Rentré chez lui, André trouva José qui l'attendait fort inquiet. Il raconta son aventure au *mayoral*. L'Indien promit de se mettre en campagne dès le lendemain; mais toutes les informations qu'ils purent prendre à eux deux restèrent sans résultat.

Le mur qu'André avait parfaitement reconnu appartenait au jardin du comte de Peñalver; mais son Excellence était absente de la Havane depuis un mois; il n'y avait pas un domestique chez lui, la maison était déserte. Les habitations contiguës n'offraient nullement l'aspect riche et somptueux des appartements où avait été reçu le jeune officier. Partout ailleurs, ce n'eût pas été peut-être une raison ; mais à la Havane il n'y a pas à s'y tromper : telle façade, tel intérieur. Le luxe est aussi bien au dehors qu'au dedans, et plus souvent même au dehors qu'au dedans. Venait, beaucoup plus loin, l'hôtel du marquis Daguilla. On interrogea les domestiques, mais personne ne savait ce que signifiaient ces questions; on n'avait donné l'hospitalité à qui que ce soit au monde la veille au soir.

Il est vrai de dire que la discrétion des domestiques auxquels José s'adressa était sincère, attendu

qu'au moment où le cortége du nègre fustigé avait traversé la rue, toute la maison était partie à la suite, comme une volée d'oiseaux à qui on ouvre la porte de la cage. Personne donc, sauf les trois femmes que nous avons vues autour du blessé, n'avait soupçonné la présence d'André dans la maison.

A plus forte raison fut-on autorisé dans les hôtels voisins à nier le fait.

Un moment André songea à crier si haut son aventure par-dessus tous les toits de la Havane que le mystère, connu enfin de la ville entière, finirait nécessairement par être dévoilé. Mais il réfléchit qu'il devait y avoir une cause pour que les choses se fussent passées de la sorte, une cause supérieure à toute idée de modestie, si excessive qu'on la pût imaginer. Il se résolut donc à garder le silence et à attendre, au grand regret de José, qui commençait à soupirer fort après son retour à l'*yngenio* de Fitges.

Quinze jours s'étaient écoulés. André les avait consacrés à disséquer, pour ainsi dire, toutes les riches *volantes* qui, dans l'après-midi, sillonnaient le *paseo* et le *lameda*, cherchant à reconnaître celle qu'il avait à peine eu le temps d'examiner dans le salon de l'hôtel.

Dans aucun des cercles où les femmes se réunissent pour la danse et la musique, ni au théâtre, ni sur les promenades, ni dans les églises, ni sur les balcons arrondis des salons, où les Havanaises passent leurs

soirées dans un de ces fauteuils appelé *butaca* et d'où elles jettent des œillades aux passants, nulle part, enfin, André n'avait pu surprendre un geste, un mot, un regard qui eût pu autoriser des soupçons.

Les Havanaises, toujours gracieuses, affables, indulgentes, encouragent volontiers, par ce que nous nommerions en France un manque de retenue, les propos un peu risqués et même les déclarations à brûle-corset. André essaya de ce moyen ; il fut plus ou moins bien accueilli, mais il ne put surprendre aucun indice du mystère qu'il cherchait.

Un matin, André rentra fort triste et fort découragé du cercle de la *Filarmonica*, où toute la noblesse havanaise s'était réunie en un bal par souscriptions, les seuls qui se donnent à la Havane, afin qu'ils soient plus splendides. Il se jeta tout habillé sur son hamac, en disant à José :

« Ma patience est à bout. Je suis un sot, ou bien toutes ces femmes ont un masque impénétrable sur le visage. J'y renonce. Après-demain nous partirons pour le Fitges.

— Que votre volonté soit faite, Excellence, murmura José ; mais êtes-vous certain d'avoir bien cherché ?

— Tiens ! fit André en se soulevant sur son coude, sais-tu donc quelque chose ?

— Non, Excellence.

— Regretterais-tu donc à présent de quitter la Havane ?

— Moi ! s'écria le *mayoral*, à Dieu ne plaise ! Mais il me semble...

— Quoi donc ?...

— Oh ! je ne parle ainsi que parce que je ne voudrais pas que vous prissiez une détermination irréfléchie ; à peine à Santiago, vous regretterez d'être parti...

— Ah ! »

André se contenta de cette exclamation, sourit en voyant José sortir, et, posant la tête sur l'oreiller, il s'endormit pendant quelques heures.

Le soir de ce même jour, il était resté assez tard sur la promenade du *lameda*, respirant l'air de la mer, dont les âcres parfums arrivaient jusqu'à lui mêlés aux fines senteurs des arbres qui ombragent cette belle promenade. Tous les promeneurs étaient rentrés en ville ou avaient fait arrêter leurs volantes à la porte du théâtre *principal*, situé sur le *lameda*.

Après avoir joui pendant quelques instants de cette délicieuse solitude, André avait repris le chemin de la ville.

Au milieu d'une des rues voisines du port, si agitées le jour et si désertes le soir, il sentit une main lui frapper légèrement sur l'épaule, en même temps qu'une voix murmura bien bas à son oreille :

« Seigneur de Laverdant. »

André se retourna vivement et se trouva en face d'une femme gantée de noir et couverte d'une mante

qui lui voilait le visage et retombait jusqu'autour de sa taille.

« Vous êtes bien le seigneur André de Laverdant? demanda la femme.

— Parfaitement.

— Le cavalier le plus beau, le plus parfait, le plus accompli de la Havane ?

— Vous avez donc un service à me demander pour me flatter ainsi ?

— Ne devinez-vous pas plutôt que j'ai une mission à remplir ?

— Parlez alors.

— Eh bien ! reprit la femme voilée en baissant la voix et après avoir examiné avec précaution autour d'elle, une dame voudrait avoir une conversation secrète avec vous...

— Tout de suite ? demanda André.

— Non, demain.

— Demain seulement ? Tant pis ! Mais où dois-je rencontrer cette dame ?

— On vous le dira à l'église San-Francisco, si vous voulez vous y trouver à onze heures du matin.

— Bien.

— Irez-vous ?

— Certes.

— Adieu. »

La femme voilée se disposait à s'éloigner. André l'arrêta par le pan de sa jupe.

« A l'église San-Francisco, lui dit-il, c'est bien; mais à quel signe reconnaîtrai-je la dame?

— Il n'est pas besoin que vous la reconnaissiez, pourvu qu'elle vous reconnaisse. Seulement, tenez-vous près de la grande porte, à droite du bénitier, et prêtez bien l'oreille aux paroles qui se diront autour de vous.

— J'écouterai. Mais, dites-moi, messager de bonheur, la dame est-elle jeune au moins?

-- Elle a l'âge que peut avoir, avant le lever du soleil, la fleur éclose sous la rosée de la nuit.

— Cela n'est pas très-clair; mais cela promet. Est-elle jolie?

— Il n'y a pas, répondit la femme au voile noir, une seule étoile en ce moment au ciel que l'éclat de ses yeux ne fasse pâlir. Et si vous entendez par les rues une chanson où l'on exalte la beauté, sachez que c'est elle qui l'inspire. On devient poëte en l'adorant. A demain donc!...

— A demain... A propos, son nom?

— Et puis quoi encore? Ah! vous êtes curieux, seigneur cavalier; seriez-vous indiscret par hasard? »

En achevant ces mots, la femme mystérieuse allait s'enfuir; mais elle s'arrêta subitement et s'enfonça dans l'ombre d'une porte en entraînant André, qui dégaîna le poignard caché dans sa poche. C'était en ce temps-là une précaution indispensable à la Havane.

« Ils m'ont vue, balbutia la pauvre femme toute tremblante.

— Qui ? » demanda Laverdant.

Sa compagne, sans répondre, allongea la main vers l'extrémité de la rue et lui montra deux grandes ombres qui se glissaient furtivement le long de la muraille.

« Ils viennent de ce côté, murmura-t-elle ; cachez-moi, et faites qu'ils ne reconnaissent ni vous ni moi.

— Sont-ce des serenos ? demanda André en se plaçant devant sa protégée.

— Si c'étaient des serenos, répondit celle-ci, je ne craindrais rien. Voici, ajouta-t-elle en faisant sonner sa poche gauche, de quoi les rendre sourds, muets et aveugles. »

André abaissa son sombrero et assura la liberté des mouvements de son bras droit, au bout duquel brillait son poignard nu. Les deux hommes, en s'approchant du point où étaient André et la femme voilée, qui s'était accroupie autant pour dissimuler sa taille que pour se mieux cacher, les deux hommes, dis-je, quittèrent le bord de la muraille et gagnèrent le milieu de la rue.

Ils feignirent de passer inattentifs et les yeux baissés ; mais leurs regards obliques avaient essayé de deviner le visage que cachaient les bords rabattus du sombrero. Tout ce qu'ils purent apercevoir, ce fut les éclairs que lançait dans l'obscurité la lame du poignard. Ils hâtèrent le pas et tournèrent le coin de la première rue.

« Vous avez donc bien peur de ces hommes? demanda André.

— J'ai de graves raisons pour cela. Maintenant, séparons-nous; prenez à droite, moi à gauche.

— Ne redoutez-vous plus rien?

— Plus rien. A demain?

— C'est entendu. »

La femme s'échappa en courant, et se perdit bientôt dans l'ombre que les balcons projetaient dans la rue. André s'éloigna après que l'écho des pas de cette mystérieuse messagère eut cessé de résonner dans le silence sonore de la nuit. Il gagna lentement sa demeure.

A peine rentré, il entendit passer sous ses croisées une bande de donneurs de sérénades qui murmuraient à voix basse, en se rendant au balcon où ils avaient affaire, le couplet que voici :

Si vous saviez qu'elle est jolie!...
Comme une étoile au front des cieux
Elle brille, et je vous défie
De rencontrer deux plus beaux yeux!

« Par Christophe Colomb! s'écria André en ouvrant ses jalousies, voilà qui est à merveille! Je gage que ce sont mes nouvelles amours qui passent.

— C'est singulier, murmurait en ce moment un des chanteurs, depuis deux mois les amants ne veulent plus que nous servions en sérénade à leurs maîtresses d'autre chanson que celle-là!

— Sais-tu pourquoi, Pedro?

— Par ma foi, non !

— Eh bien ! c'est parce que cette chanson a été faite pour la señora Antonia ; et comme la señora Antonia est, disent ceux qui la connaissent, la plus ravissante créature de la terre, tout au moins de la Havane, les amants s'imaginent que de chanter à leurs maîtresses cette chanson, cela les fera ressembler à doña Antonia.

— Elle est donc bien belle, Pedro ?

— Si elle est belle ! » exclama le chanteur.

Et il reprit son air en lançant à pleine voix le couplet suivant :

C'est la plus charmante Créole,
Par tous les saints du paradis ;
La plus fine perle espagnole
Que l'on ait vue en nos pays !

« Bien riposté, Pedro ! » cria une voix qui tomba dans la rue du haut d'une croisée.

Cette voix était celle d'André.

Le chanteur leva la tête.

« Et vous savez toute la chanson ? continua Laverdant.

— Je la chante bien trente fois par nuit, seigneur. Auriez-vous besoin de mes services pour ce soir ? Je serai à vos ordres dans une heure.

— Inutile ! J'ai seulement besoin de connaître la chanson ; voulez-vous me la dire ? »

En parlant ainsi, André avait jeté dans la rue une bourse pleine.

« Bien volontiers, seigneur, » répondit Pedro, qui reprit la chanson au troisième couplet :

Elle est si blanche et diaphane
Qu'en vérité souvent je crains
Que mon rude baiser ne fane
Le satin de ses douces mains.

« Eh bien ! seigneur, qu'en dites-vous ? s'écria Pedro en modulant une ritournelle sur sa guitare.

— Je dis que c'est très-bien !

— Faut-il continuer ?

— Continue, morbleu ! »

Pedro reprit ainsi :

A ses genoux, quand je m'incline,
Je suis tremblant comme un enfant ;
Esclave de sa voix divine,
Du ciel je rêve en l'écoutant.

Je suis jaloux de tout en elle,
D'un mot, d'un soupir, d'un regard,
Du moindre éclair que sa prunelle
Laisse s'égarer au hasard.

Je me cache quand elle passe,
Tant je suis heureux et troublé ;
Et je baise en pleurant la place
Du sol que ses pas ont foulé !

Et toute la bande reprit en chœur le refrain :

Si vous saviez qu'elle est jolie !
Comme une étoile au front des cieux
Elle brille, et je vous défie
De rencontrer deux plus beaux yeux !

« Voilà, seigneur, fit Pedro après sa ritournelle,

la ronde d'Antonia, la belle des belles, que je ne vous souhaite pas de rencontrer jamais, si vous ne voulez pas, dit-on, perdre le repos... Bonne nuit, seigneur.

— Merci ! » répondit André.

Les chanteurs nocturnes s'éloignèrent. Laverdant resta longtemps pensif à sa croisée, puis il se coucha en rêvant étoiles, fleurs et sérénades.

Le lendemain, André se rendit à l'église, qu'il trouva déserte.

Autant par précaution que par impatience, il avait devancé l'heure du rendez-vous. Il se tint debout à la porte, l'oreille et l'œil attentifs. Plus de vingt femmes, le visage couvert d'une mante ou d'un voile, passèrent sans que rien dans leurs gestes, dans leurs regards, dans leurs paroles, fît soupçonner à André celle qu'il attendait. Trois femmes entrèrent quand l'église commençait à s'emplir déjà. En passant devant lui, l'une d'elles laissa tomber ce seul mot :

« Venez ! »

André frissonna de la tête aux pieds ; il observa la place que les trois femmes allaient occuper, et les y rejoignit. Pendant que deux d'entre elles s'agenouillaient sur les dalles du temple, la troisième déroula un long rosaire, et, tout en feignant de l'égrener, elle murmura ces mots, sans même tourner la tête du côté d'André :

« Ce soir, à l'heure de l'oraison, trouvez-vous à la porte de Tierra et suivez la personne qui vous abor-

dera en vous présentant un bouquet. Adieu, et sortez de l'église sans témoigner la moindre curiosité de me voir. »

André répondit :

« C'est bien ! »

Puis il s'éloigna.

Rentré chez lui, et pendant qu'il se livrait à tous les rêves que doit suggérer un bonheur entouré de tant de mystères, José lui remit un pli. Il l'ouvrit et lut ces seuls mots :

« Tenez-vous sur vos gardes ; il y va de vos jours. »

André tourna et retourna le papier sans pouvoir se rendre compte ni de son origine ni de son but. Ce charitable avis s'appliquait-il au rendez-vous qu'André venait de recevoir ? Qui, excepté Antonia et probablement la femme de la veille, le savait ? L'esprit d'André flottait indécis.

« J'irai, s'écria-t-il tout à coup, et à la grâce de Dieu ! Qui t'a remis ce billet ? demanda-t-il à José.

— On ne me l'a pas remis, maître, je l'ai trouvé.

— Trouvé ?... Et où ?

— Sous le pas de la porte.

— Sous le pas de la porte, dis-tu ?

— Oui, Excellence.

— Tu n'as vu personne de suspect rôder aux alentours de la maison ?

— Personne. »

André se promena avec agitation dans le salon ; puis s'adressant au mayoral :

« Je vais sortir à pied, tu m'accompagneras. »

Dix minutes après, André traversait la ville par les rues les plus désertes, et gagnait, en longeant les remparts, la Puerta de Tierra. Il s'en fallait cependant de deux grandes heures au moins que celle du rendez-vous fût sonnée.

Au moment où Laverdant et José franchissaient le seuil de la maison, une jeune mulâtresse d'une éclatante beauté s'était vivement abritée dans l'enfoncement d'une porte voisine, et avait assisté avec inquiétude au départ d'André.

« Le malheureux! le malheureux! avait-elle murmuré en se cachant le visage dans ses deux mains, il va à la mort! »

La pauvre fille fut sur le point de s'élancer pour arrêter André, mais le courage lui manqua.

Laverdant ni José n'avaient entendu ce cri de désespoir et n'avaient même vu la mulâtresse, qui, après le départ du jeune créole, s'était agenouillée en sanglotant, et avait retiré de la pochette de sa jupe une sorte d'amulette qu'elle baisa à plusieurs reprises, en se signant chaque fois.

« Au moins, dit-elle, si j'avais pu lui donner cette amulette!... »

Elle se leva alors et se prit à courir dans la direction qu'avait prise André.

Arrivé à la porte de Tierra, qui ouvre sur un des points du *paseo*, lequel se trouve hors de la ville, La-

verdant examina les lieux avec la plus scrupuleuse attention.

A cette époque, le *paseo* n'était point encore tout à fait la promenade ravissante d'aujourd'hui, telle que je l'ai vue, plantée d'arbres et encadrée de jardins embaumés.

Un peu sur la droite de la porte de Tierra s'ouvrait, en ce temps-là, un petit chemin étroit, nu et desséché par le soleil, sur un espace de deux cents pas environ. Alors commençait une belle allée d'une double rangée d'arbres projetant des ombres épaisses. A l'entrée de cette allée s'élevait un petit monticule, vrai dôme de verdure un peu renflé vers le milieu. Sur cette excroissance de terre se trouvait une sorte de fourré de jeunes arbres aux branches très-basses et bien garnies de feuilles. A l'extrémité s'étendait une vaste plaine semée de ci de là de quelques maisons.

Quand André eut fini de relever le terrain, il fit signe à José de s'approcher.

« Ce soir, lui dit-il, j'ai un rendez-vous ici.

— Bien, maître.

— Un rendez-vous sur lequel j'ai des doutes.

— Vous avez peur qu'on n'y manque ?

— Non ; mais en même temps que ce rendez-vous m'était donné, je recevais la lettre que tu m'as remise et dans laquelle on me conseille de me tenir sur mes gardes. J'ai donc voulu explorer les lieux à l'avance. Tu vas rester ici jusqu'à l'heure où j'y reviendrai ; tu examineras attentivement tous ceux qui passeront,

guetteront ou se cacheront; et pour le faire avec plus de succès, tu vas toi-même te tenir dans ce fourré de jeunes arbres. Quand je me présenterai, si c'est une femme qui vient au-devant de moi, tu ne bougeras pas; si c'est un homme, tu armeras ton pistolet; s'il y a plus de deux hommes, tu accourras à mon aide. En tout cas, quelle que soit la route que tu me voies prendre, à pied ou en voiture, tu me suivras de loin, le plus adroitement possible, et tu feras sentinelle près de la maison où j'entrerai. A bientôt. »

José, qui venait d'allumer une cigarette, s'inclina en lâchant une bouffée de fumée; et avant qu'André eût fait dix pas vers le *paseo*, où circulaient encore de nombreux promeneurs, il commença d'examiner les alentours.

« Il y a quelque diablerie là-dessous, » dit-il en furetant le petit fourré qui devait lui servir d'observatoire.

L'ayant trouvé complétement inhabité, il poussa une pointe dans l'allée recouverte. Le plus grand silence régnait sous les épais acacias entremêlés de ces lauriers si odorants aux Antilles, et d'orangers en plein parfum. On n'entendait sous cette voûte de verdure que le cri strident des *coucaruchas*, dont les ailes sèches produisent pendant leur vol un bruit semblable à celui de deux morceaux de bois frappés l'un contre l'autre. C'est à peine si l'odeur infecte des *coucarachas* qui se croisaient en tous sens faisait tache au milieu des senteurs exquises répandues sous cette voûte par les arbrisseaux en fleurs.

José, après avoir poussé ses investigations aussi loin que possible, revint au fourré, qu'il trouva, comme auparavant, dégarni d'occupant. Il s'y installa de son mieux, en ne perdant pas du regard une seule des issues aboutissant à la porte. Il vit bien passer plusieurs *volantes*, puis des cavaliers, puis des piétons ; mais piétons, cavaliers et *volantes* s'éloignèrent. Bientôt il ne vit plus rien.

La nuit, qui vient si vite sous ces climats bénis, qu'on passe du soleil aux ténèbres presque sans transition, apporta son cortége d'étoiles, dont chacune, selon l'expression des Cubiens, brille comme une lune. Ils ajoutent, il est vrai, que leur lune resplendit comme le soleil, et que le soleil luit comme un firmament embrasé.

Depuis un moment il ne se montrait plus ni un passant ni un promeneur, lorsqu'au carillon de neuf heures, que les deux ou trois cents horloges de la ville se renvoyèrent comme l'écho le plus irritant qu'on puisse entendre, une *volante* s'arrêta à l'entrée de l'allée, puis s'en retourna au galop, après qu'une femme en fut descendue. En même temps, André se montrait à la porte de Tierra. Il était à pied et couvert d'un *puncho*, sorte de manteau carré qui, plus l'ampleur, est exactement confectionné comme une chasuble de prêtre. André avait relevé un des coins de ce *puncho*, qui lui cachait le visage. Il s'avança vers le fourré où il savait devoir trouver José, puis s'arrêta à quelques pas; sa main droite caressait la

crosse damasquinée d'un pistolet. La femme qui était descendue tout à l'heure de la *volante* se dirigea lentement vers le point où se tenait André. Elle était complétement habillée de noir et encapuchonnée de façon à ne laisser voir aucun de ses traits. Elle examina tout autour d'elle avec précaution, puis fit mine de passer tranquillement son chemin ; mais arrivée à deux pas d'André, elle murmura le nom du jeune créole.

« C'est moi, répondit celui-ci en laissant tomber le pan relevé de son *puncho.* »

La femme s'approcha vivement alors de lui, et retirant de dessous sa mante un bouquet :

« Vous comprenez, n'est-ce pas, seigneur ? »

André prit le bouquet, offrit son bras à la messagère voilée, et entra avec elle sous la voûte de la longue allée. Quand José eut vu son maître à quelque distance, il sortit de sa cachette, se coucha pour ainsi dire à plat-ventre, et le surveilla de loin. Deux ou trois fois, la compagne d'André avait retourné la tête, croyant entendre du bruit.

« Que craignez-vous donc ? lui demanda celui-ci.

— Je crains qu'on ne nous suive.

— Soyez sans inquiétude. Si quelque téméraire se jetait à travers nos pas, j'ai, pour le recevoir, un bon poignard et deux excellents pistolets.

— Vous vous armez ainsi pour aller au bonheur ? murmura la femme d'un air étonné.

— Pourquoi pas? répliqua André. Sait-on jamais où nous mène le bonheur ? Mais dites-moi, reprit-il,

vous voilà encapuchonnée au point que je puis dire que je marche à côté d'un mystère...

— Oh! n'allez pas vous méprendre! et il est inutile, seigneur, de me presser ainsi le bras et la main; vous semez en terre stérile. Je ne suis pas le bonheur, je ne suis que le chemin qui y conduit. »

André reconnut parfaitement le timbre de voix de la femme qui l'avait arrêté la veille au soir dans la rue.

José les suivait toujours à distance, en rampant dans les herbes comme un véritable serpent. André et sa compagne n'avaient pas échangé une parole depuis environ un quart d'heure, lorsque le jeune homme s'écria tout à coup, impatienté de la durée du chemin :

« Ah çà! mais où me conduisez-vous donc?

— Chez moi.

— Chez vous? Est-ce loin encore?

— Vous ennuyez-vous en ma compagnie?

— Non pas, mais il est permis de trouver la route longue... quand on va au bonheur. Au fait, qui êtes-vous?

— La nourrice de la señora Antonia.

— Antonia! fit André.

> La plus charmante créole,
> Par tous les saints du paradis!...

— Ah! vous savez la sérénade...

— Elle court les rues de la Havane. »

Ils tournèrent tout à coup un coude de chemin, et André aperçut à quelques pas devant lui une maison

badigeonnée de bleu, comme le sont la plupart des maisons de la Havane. Une allée d'orangers y conduisait, et des lauriers en fleurs dessinaient un demi-cercle dans une cour sombre.

« C'est ici ! » dit la nourrice en ouvrant une petite porte.

Le cœur d'André battait avec violence. Il était tout autant intrigué du mystère que du côté galant de l'aventure. Il suivit la nourrice après s'être assuré que son poignard était bien à sa place et les pistolets faciles à jouer.

José, toujours en se traînant avec précaution, était arrivé jusqu'à quelques pas de la maison dont il vit André et sa compagne franchir la porte.

Il s'assura le moyen d'escalader les fenêtres pour s'introduire dans l'intérieur, au cas où le bruit de quelque lutte lui indiquerait qu'on avait besoin de son secours. Quand il se fut bien édifié sur ce point, il examina l'extérieur de la maison. Il fut frappé, comme l'avait été André, du morne aspect des murs et de l'obscurité des croisées, toutes hermétiquement closes, et ne laissant pas soupçonner qu'il pût exister le moindre foyer de lumière derrière les jalousies.

José secoua la tête en signe de défiance, se colla comme une cariatide contre un des piliers de la porte de la cour, et se donna tout oreilles aux bruits qui pouvaient arriver jusqu'à lui.

Le silence et le calme le plus absolus régnaient autour de la maison.

André, la main appuyée sur celle de sa mystérieuse introductrice, traversa une sorte de vestibule sonore, et sombre comme l'extérieur de la maison. Puis une porte s'ouvrit sur une seconde pièce où la lumière de deux bougies brillait doucement.

Les premiers regards d'André se dirigèrent vers une glace qui se trouvait en face de lui. Il s'aperçut que ses traits étaient pâles et sérieux. Chez lui, hâtons-nous de le dire, ce n'était pas de la peur, mais l'effet d'une émotion bien naturelle. De crainte que la nourrice ne se méprît sur cette pâleur, André s'empressa de sourire et lui dit de sa voix la plus rassurée :

« Le chemin du bonheur est comme celui du ciel, paraît-il, étroit, escarpé et difficile.

— Quelquefois, répondit la nourrice, en ce pays surtout. »

Joséfa (ainsi se nommait-elle) avait raison. Il y avait dans cette observation qu'elle venait de faire, tout un tableau des mœurs de la vie havanaise. Soit dit sans vouloir porter préjudice à la vertu des femmes du Nouveau-Monde, il faut constater que tout, dans les habitudes de l'existence intérieure et dans les dispositions mêmes des habitations, concourt à raffermir cette vertu, ou du moins à entourer de difficultés presque insurmontables les occasions de défaillance.

D'abord, les appartements sont ouverts de tous les côtés, à tous les vents, à tous les regards. Voulût-on les clore, il resterait encore à l'indiscrétion et à la

jalousie assez de moyens d'exercer la surveillance. Les murailles et les cloisons des maisons d'Europe sont remplacées aux colonies par des lames de persiennes à jour; les portes ne sont jamais fermées, en sorte que les nombreux domestiques de chaque maison circulent d'une pièce à l'autre à toute heure; il suffirait que l'entrée fût une seule fois refusée, contre l'habitude, à un d'eux, pour donner l'éveil aux soupçons.

Puis, au nombre de ces domestiques, il faut toujours compter deux ou trois de ces esclaves privilégiés, enfants et adultes de l'un et de l'autre sexe, ne quittant jamais les talons ou la jupe de leur maîtresse, toujours dans sa chambre, dont l'entrée leur est familière, dans son salon même, où, assis dans un coin, ils assistent à toutes les visites, à toutes les conversations.

On peut dire qu'aux colonies les maisons sont de verre; du haut en bas, on voit ce qui s'y passe, on entend ce qui s'y dit. Changer quelque chose à ce despotisme intérieur, ce serait déclarer qu'on veut mal faire; si une servante ou le moindre négrillon trouvait la résistance d'un verrou derrière une porte dont il aurait essayé de tourner la serrure, aussitôt la domesticité entière serait assemblée, l'œil collé aux fentes des persiennes et l'oreille aux écoutes.

Dans ces conditions de vie publique même au fond de leur alcove, les femmes créoles, non-seulement ne peuvent rencontrer sous leur toit des occasions de

faiblesse, mais encore elles sont garanties contre toute conversation compromettante pour leur honneur, part faite, bien entendu, à la liberté des propos, qui, dans les colonies espagnoles surtout, est dans les mœurs du meilleur monde.

Pour qu'une femme puisse enfreindre ces lois de la surveillance domestique, qui laissent aux maris le loisir de dormir sur leurs deux oreilles, comme on dit, il faut qu'elle en arrive à jeter complétement son bonnet par-dessus les balcons, et accepte d'être mise au ban de la société coloniale, société très-guindée en général, au milieu même de l'extrême licence qu'elle affiche quelquefois. Elle aime peu qu'on la fronde, et montre la plus grande antipathie à tous ceux qui paraissent faire fi du qu'en-dira-t-on.

Il n'y a pas de pays où l'on soit plus indulgent pour les faiblesses, et même pour les vices, mais sous la condition qu'on n'en fera point parade.

Il reste aux femmes une ressource suprême, dangereuse, mais qui leur fait rarement défaut, pour échapper, quand elles en ont la pensée, aux scrupules de l'intérieur domestique. Cette ressource, c'est la protection coupable de leur nourrice, ou de l'esclave favorite élevée avec elles, dans leur intimité, comblée de leurs bienfaits, et plus esclave encore par le dévouement et par l'affection que par la loi. Toute défaillance de vertu, aux colonies, s'est toujours accomplie derrière l'un de ces deux manteaux.

Il faut avoir vécu dans la société coloniale pour bien

comprendre que ces deux êtres, nourrice et esclave, n'agissent ainsi ni par corruption ni par intérêt, mais par dévouement. En aidant une femme à se perdre, elles croient sérieusement la sauver du scandale que provoquerait toute autre ligne de conduite.

C'est ainsi que Joséfa avait été amenée à se faire la messagère complaisante de la marquise Antonia Daguilla auprès d'André de Laverdan, et à prêter son *estancia* (petite habitation), qu'elle tenait de la munificence de sa maîtresse, pour leur première entrevue. Le lecteur voudra bien comprendre que nous dépeignons ici des mœurs exceptionnelles, et que nous devons étudier la société coloniale sous toutes ses faces. Et d'ailleurs, je me hâte de le dire, la marquise Daguilla n'avait d'autre but et d'autre arrière-pensée, du moins ne se l'avouait-elle pas, que d'accueillir en secret un homme à qui la jalousie excessive du marquis ne lui permettait pas d'ouvrir les salons du riche hôtel de la calle del Obispo. Elle ne péchait encore que par curiosité.

La marquise Daguilla, en effet, vivait en recluse à la Havane : promenades, bals à la *Filarmonica*, concerts, spectacles, tout lui était refusé; et, pour le monde si brillant de la Havane, Antonia était une perle perdue, enfouie dans le luxe splendide d'un hôtel dont les portes de marbre ne s'étaient jamais ouvertes devant un homme.

Les maris, à la Havane, sont également sujets à ces deux extrêmes : ils accordent à leurs femmes une

liberté excessive, ou les condamnent, au nom de la jalousie, aux rigueurs de la solitude.

Joséfa laissa André dans la pièce où nous les avons vus tout à l'heure, et entra dans un appartement voisin ; par la porte, une vive lumière s'échappa. C'était une sorte de salon proprement, mais modestement meublé. On s'apercevait cependant qu'il avait été décoré à la hâte et évidemment pour la circonstance. Une belle nate de jonc fin couvrait le plancher, et dans le milieu était suspendu un hamac en écorce d'arbre et orné de plumes aux plus splendides couleurs.

Dans ce hamac, légèrement balancé, était arrondie une jeune femme rêveuse, regardant s'envoler en spirales bleues la fumée d'une cigarette dont ses lèvres lançaient la fumée au ciel. En entendant entrer Joséfa, la jeune femme sauta vivement à bas du hamac, et jeta dans un petit *brasero* placé sur un meuble à côté d'elle la cigarette à moitié consumée.

« Nourrice, est-il venu? demanda-t-elle à Joséfa.

— Il est là, répondit celle-ci.

— Introduis-le. » Et, en disant cela, Antonia chercha un refuge pour sa nonchalance et pour sa grâce créoles dans une *butaca*.

Joséfa appela André et se tint debout devant la porte, qu'elle referma soigneusement.

Antonia, à l'arrivée d'André, se leva rouge de pudeur et d'émotion.

« Approchez, seigneur cavalier, » dit-elle ; puis elle se rassit, et ajouta en s'adressant à Joséfa :

« Reste avec nous, nourrice. »

André, plus respectueux et plus craintif qu'il ne s'était promis de l'être, s'avança jusque devant Antonia, dont il baisa respectueusement la main, et prit place dans la *butaca* que Joséfa lui présenta. Les plus hardis conquérants de cœurs eussent éprouvé, en présence de la marquise, les mêmes sentiments qui dominaient André.

Antonia avait, en effet, une beauté qui imposait, chose rare chez les Havanaises, douées plutôt de ce que nous appellerions ici le minois chiffonné, avec des airs provoquants. Son regard inspirait l'obéissance. Dans tout son aspect, il y avait quelque chose d'impérieux ; les grâces capiteuses de la femme ne se découvraient en elle qu'à la seconde épreuve.

Comme toutes les Espagnoles de ces pays, elle était de taille moyenne. Elle avait le teint mat, mais la vie circulait sous cette blanche épiderme avec un sang riche et généreux. Ses yeux étaient une double fournaise ; elle les avait aussi grands que sa bouche, qui était des plus mignonnes. Ses pieds étaient petits ; ses mains plus petites encore, je crois; le bras rond, mais musculeux, les épaules grasses et arrondies. Et puis, tout cela était animé par un je ne sais quoi qui n'a de nom dans aucune langue, pas même dans celle de l'amour, un je ne sais quoi qui fait que l'on reste hébété devant une pareille femme, et que l'on se jette à ses genoux.

C'est le moyen qu'André trouva le plus éloquent pour dire à Antonia :

« Je vous trouve belle comme un rêve. On m'avait promis un ange, je trouve une femme, ce qui vaut bien mieux. »

Le silence d'André menaçait de devenir embarrassant pour Antonia. Il le sentit, et au bout de quelques instants, quand il fut revenu à lui :

« Madame, lui dit-il, que puis-je faire pour mériter toutes les bontés dont vous m'honorez? »

Antonia parut faire un effort, et, d'une voix évidemment troublée par l'émotion :

« J'ai su, seigneur cavalier, répondit-elle, que vous aviez manifesté le désir de me remercier de l'hospitalité que je vous avais offerte dans mon hôtel le jour où vous fûtes blessé.

— C'était vous! s'écria André en l'enveloppant du regard.

— Moi-même! Et comme il ne m'était point possible de vous voir à la Havane, j'ai obtenu de ma bonne nourrice qu'elle me prêtât sa maison pour accepter vos remerciements d'une action si simple. »

André prit avec passion l'une des mains d'Antonia et la porta à ses lèvres.

« Tenez, seigneur cavalier, dit la marquise en détachant l'unique rose qui s'épanouissait resplendissante au milieu de son épaisse chevelure noire, gardez ceci en souvenir de moi et de ce jour... »

Les Havanaises, comme toutes les Espagnoles de

l'Amérique d'ailleurs, attachent un prix extrême au don de cette fleur qu'elles portent dans leurs cheveux.

La conversation entre André et Antonia, quoique se ressentant bien un peu de l'excentricité de leur rencontre, se maintint cependant dans les limites de la plus irréprochable convenance; elle fut ce qu'elle eût été dans le salon même de l'hôtel de la calle del Obispo.

« Et quand vous reverrai-je, Madame? demanda André prêt à quitter Antonia sur l'ordre donné par la nourrice.

— Joséfa vous le dira demain à l'église, où vous vous rendrez à neuf heures. »

Ils se séparèrent.

André suivit Joséfa, qui ferma les portes avec précaution. Arrivée à celle qui donnait sur la cour, elle l'entr'ouvrit avec un soin extrême, et, après avoir passé la tête au dehors pour regarder et écouter, elle dit à voix basse :

« Venez, Excellence. »

Elle conduisit le jeune homme pendant quelques pas, et lui indiqua la route qu'il fallait prendre pour gagner l'allée sombre de la puerta de Tierra. En tournant l'angle du mur qui encadrait la cour de la maison, André aperçut dans les ténèbres un homme qui se dissimulait au point qu'on eût dit qu'il voulait disparaître dans l'épaisseur des pierres.

C'était José. André le reconnut parfaitement. La

vieille nourrice laissa Laverdant pour rentrer dans sa case.

L'Indien rejoignit son maître.

En arrivant devant la porte, Joséfa poussa un cri de surprise et recula de cinq pas. Elle venait d'apercevoir, assise sur l'une des marches, une femme la tête penchée dans ses deux mains, dans l'attitude de la prière, de la méditation ou de la douleur. Au cri de Joséfa, cette femme se leva, et balbutia d'une voix douce, mais toute tremblante :

« Tu ne me reconnais pas, nourrice?

— Qui êtes-vous? murmura Joséfa à qui le trouble et l'émotion retiraient tout sentiment de perception.

— Mais je suis Tobine. »

A ce nom, Joséfa se calma ; puis se rapprochant de la jeune esclave :

« Et que fais-tu ici, chère enfant?

— Je viens te demander l'hospitalité pour cette nuit.

— L'hospitalité? fit Joséfa.

— Oui. Après avoir frappé trois fois à ta porte, je m'étais assise, désespérée. Tu étais donc dehors?

— Oui... J'étais allée jusqu'à la Croix du Pêcheur dire ma prière en pèlerinage, balbutia Joséfa. Mais y a-t-il longtemps que tu es ici?

— A peine cinq minutes. »

Joséfa respira. Elle craignait que Tobine ne fût ar-

rivée avant le départ d'André, et qu'elle ne l'eût vu peut-être sortir.

« Pauvre enfant! reprit la nourrice. Mais comment se fait-il que tu viennes me demander l'hospitalité? T'es-tu donc sauvée de la maison du marquis? T'a-t-on battue? Que t'est il arrivé, enfin?

— Rien de tout cela, nourrice; seulement j'ai à causer avec toi. Ne veux-tu pas que nous entrions?

— Certainement si, » répondit Joséfa en affectant de cette rencontre une joie qu'elle ne ressentait pas.

Elle ouvrit la porte, les deux femmes entrèrent. Joséfa s'arrêta dans la première chambre où il y avait de la lumière, et regardant aussitôt Tobine :

« Bon Dieu du ciel! qu'as-tu donc? s'écria-t-elle. Tu es froide comme la pierre du tombeau; tes yeux sont noyés de larmes; es-tu malade?

— Oui, répondit Tobine, et bien malade.

— Où souffres-tu? demanda Joséfa, devenue tendre et tout à fait sérieusement prévenante.

— Là! fit la jeune mulâtresse en portant la main à son cœur. J'aime, ma bonne Joséfa, j'aime! »

Et en disant ces mots, elle se laissa tomber sur une chaise, tout émue et palpitante.

« Tu aimes donc sans espoir d'être aimée, que tu souffres ainsi?...

— Sans espoir! répondit Tobine en cachant sa tête dans le sein de sa nourrice.

— Pauvre enfant! murmura Joséfa. Voyons, chère petite, continua-t-elle, tu es belle comme pas une

fille de couleur ne l'est, à coup sûr, dans toute la Havane, et tu ne peux pas aimer sans espoir qu'on t'aime... Qui donc est celui pour qui ton cœur *a chanté*.

— Je ne puis pas le nommer, répondit Tobine en frissonnant.

— C'est une Excellence? »

Tobine se contenta de faire un signe de tête.

Certes, il n'est pas rare aux colonies de voir des filles de couleur amoureuses de jeunes blancs, et il n'est pas extraordinaire qu'il ne découle de là un drame ou une émotion. Les femmes de la caste de Tobine sont la proie habituelle des riches et des élégants de la race blanche. Libres, elles se donnent à qui veut les prendre; esclaves, elles deviennent l'objet d'un marché traité de gré à gré, souvent entre le propriétaire et l'amant lui-même, sans que la morale coloniale y trouve à redire.

Mais il s'est présenté des cas où, selon les habitudes de l'enfance et l'espèce d'éducation qu'elles ont recueillie au contact de leurs maîtresses, certaines jeunes filles esclaves, surtout dans la position de favorite qu'avait occupée Tobine, puisent des idées élevées et honnêtes. Celles-là ont trouvé un frein à leurs passions; la prostitution luxueuse de leurs compagnes les a épouvantées, elles ont fait quelquefois des rêves chastes ou ambitieux. Elles n'ont ressenti de l'amour que les atteintes honnêtes; et de l'homme qui a fait *chanter* leur cœur, selon l'expression havanaise de Joséfa,

elles font un dieu pour leur âme, un mari pour leur cœur. Si cet homme est un blanc, une *Excellence*, le rêve, pour des filles comme Tobine, devient un cauchemar affreux, peuplé de haine, de vengeance et de malédiction. Qui haïssent-elles le plus alors, de l'amant impossible ou de leur rivale? Elles l'ignorent elles-mêmes; mais elles haïssent, et elles sont disposées à se venger en aveugles; il leur faut une proie au moins; c'est le comble du bonheur et de l'ivresse quand leurs griffes et leurs dents peuvent déchirer à la fois deux victimes.

C'est la règle générale que nous venons de poser; elle a eu ses exceptions. De nobles élans, des résignations admirables, des dévouements profonds sont sortis de ces passions tumultueuses.

Tobine avait été la compagne d'enfance d'Antonia; elle avait été donnée à la jeune fille blanche comme un jouet. De plus, elles étaient sœurs de lait, et la vieille Joséfa était la source où elles avaient puisé un mutuel attachement qui les avait liées l'une à l'autre comme deux sœurs du même sang, part faite à l'abjection de l'esclave, aux droits du maître et à la différence de couleur.

En écoutant le commencement de la confidence de Tobine, Joséfa avait senti un grand trouble lui passer dans l'esprit, et un froid mortel lui saisir le cœur. Elle se raffermit un peu cependant, et s'adressant à Tobine :

« Eh bien, lui dit-elle, tu voulais me consulter, parle ; quel conseil te puis-je donner ?

— Écoute, nourrice, cet homme que je ne puis nommer : noble, beau, jeune, brave, je l'aimai... en le voyant. Je ne savais et je ne voulais pas savoir s'il aimait personne, et s'il était aimé d'aucune femme ; j'avais donc le mystère et l'incertitude qui me laissaient heureuse. Mais un jour, j'étais aux côtés d'une femme, belle comme il est beau, lui, noble comme il est noble, jeune comme il est jeune, et je sentis aux regards, à la pâleur, au tremblement de cette femme, qu'elle aimait comme moi le même homme. Je pouvais l'espionner, je l'espionnai, et je sus...

— Malheureuse ! s'écria Joséfa, l'homme que tu aimes, c'est...

— Tais-toi, nourrice ! fit Tobine en appliquant sa main sur la bouche de Joséfa ; tais-toi, maîtresse pourrait t'entendre...

— Antonia ? murmura Joséfa stupéfaite.

— Oui, maîtresse, reprit l'esclave à voix basse, car elle est ici, je le sais ; car ce soir elle a reçu M. de Laverdant, pendant que moi je pleurais à la porte, de rage et de jalousie.

— Bon Dieu du ciel ! s'écria la nourrice en se laissant tomber sur un siége, nous sommes perdues !

— Et pourquoi ? répliqua Tobine. Parce que je sais que Madame a, ce soir, donné un rendez-vous à M. André, parce que je sais qu'il est venu ici, parce que je l'ai vu sortir tout à l'heure accompagné par toi !

Perdues! oui, vous le seriez toutes les deux, si c'était une autre que moi qui fût en possession de ce terrible secret; oui, si Madame n'était ma sœur de lait, si je ne la chérissais pas comme si la même mère nous eût donné le jour à toutes les deux. Et pourquoi veux-tu donc que ce soit Tobine qui vous perde? Je vous sauverai plutôt s'il le faut. »

A ces mots, la porte de la pièce voisine s'ouvrit, et Antonia parut, pâle et émue. Tobine, involontairement, fit un bond en arrière. Ce n'est jamais impunément qu'une femme se trouve en face d'une rivale heureuse. Antonia s'avança vers la jeune mulâtresse, et, lui prenant les deux mains, elle oublia sa dignité de femme blanche et de maîtresse jusqu'à l'embrasser. Puis, après un moment de silence, elle lui dit :

« J'ai tout entendu, Tobine. Tu m'aimes, tu m'es dévouée, n'est-ce pas? Oh! tu garderas bien au fond de ton cœur ce fatal secret!

— Il mourra avec moi, maîtresse, répondit la mulâtresse ; mais, au nom du ciel! s'écria-t-elle en tombant aux genoux d'Antonia, dites-moi si vous l'aimez réellement. »

Le silence d'Antonia, commandé par la pudeur et par la dignité, répondit pour elle.

« Eh bien! si vous l'aimez, continua Tobine, ne le revoyez plus jamais, M. Daguilla sait tout.

— Ciel! s'écrièrent en même temps Josépha et la marquise.

— Et vous n'ignorez pas, reprit Tobine, que le

marquis tuerait M. André. Et s'il ne vous a pas surpris ici ce soir, c'est à moi que vous le devez.

— A toi ?

— Oui, à moi. Vous souvient-il, Madame, d'un jour où, quelque temps après la chute que fit M. de Laverdant en face de l'hôtel, vous le regardiez passer à cheval dans la rue ? Vous avez laissé échapper, en l'apercevant, un cri qui vous a trahie à mon cœur. Le marquis était près de vous ; il vous a entendue aussi, il a surpris également votre émotion, et son front s'est assombri de colère et de soupçons. Depuis ce moment il a épié tous vos pas et tous ceux de nourrice, toutes vos émotions, toutes vos distractions, tous vos soupirs. Je faisais comme lui.... Mais le marquis avait à son service deux Catalans nommés Isturitz et Algedro. Ils appartiennent à la bande des brigands qui campent dans les bois de San-Marcos. Oh ! je les connais bien, car l'un d'eux m'a offert une fois vingt onces d'or pour l'accompagner. Hier, ils ont surpris nourrice arrêtant le seigneur André dans la rue ; et ce matin, pendant que vous étiez à l'église San-Francisco, j'ai vu ces deux hommes entrer dans l'hôtel par le jardin. Je me suis glissée jusqu'à la porte de l'appartement du marquis, et j'ai bien entendu qu'il était question de la rencontre d'hier au soir. Je m'éloignai rapidement pour faire parvenir un avis secret à M. André, qui n'en a pas tenu compte. Le marquis me fit ensuite appeler, et menaça de me faire donner cinquante coups de fouet par le commandeur

d'une de ses habitations, si je ne lui dévoilais pas ce que je savais de la rencontre d'hier entre Joséfa et M. de Laverdant. Je lui jurai que j'ignorais tout. Quelques instants après, il me chargea, sous menace d'être fouettée en pleine rue par le bourreau, de m'assurer si vous sortiriez ce soir, et de lui dire où vous iriez. Je feignis d'accepter cette odieuse mission ; je lui ai menti en lui persuadant que vous étiez allée à votre *estancia* de Santa-Bonaventura pour y faire provision de fleurs et de fruits. »

Antonia, blanche comme un lis, les lèvres violettes, les yeux noyés dans les larmes, avait écouté avec terreur ce récit de Tobine.

« Tu savais donc, s'écria-t elle, que je venais ici ?

— Oui, répondit la mulâtresse. En voyant M. André sortir, je l'ai suivi de loin, je l'ai vu se diriger vers la porte de Tierra ; je n'ai pas douté alors que vous ne vinssiez chez nourrice. O Madame, continua Tobine en se jètant aux genoux de sa maîtresse, si vous l'aimez, ne le revoyez plus jamais ; je vous dis que vous le ferez assassiner ! »

Tobine était belle en suppliant ainsi Antonia, qui hésitait à promettre ce que lui demandait la jeune esclave. Joséfa fut obligée d'intervenir, et obtint qu'au moins on laisserait écouler quelques jours avant de revoir André, de manière à dérouter les soupçons du marquis.

« Écrivez-lui cela ! » s'écria Tobine à moitié triomphante, car elle s'était arrêtée à cet espoir que huit

jours pourraient amener l'oubli de la part de l'un ou de l'autre.

« Lui écrire cela! répéta Antonia, mais...

— Voulez-vous donc le faire mourir? s'écria la mulâtresse avec une éloquence persuasive devant laquelle Antonia parut ébranlée.

— Et qui lui remettra ce billet? demanda-t-elle.

— Moi!» répondit la jeune esclave.

Antonia jeta un regard ardent sur Tobine. Elle la trouva si éclatante de beauté que la jalousie lui mordit le cœur.

« Non, se dit-elle, je ne lui écrirai pas; non, Tobine ne lui apportera pas cet adieu de huit jours qui serait peut-être éternel... car elle l'aime, car elle est belle, car elle pourra l'approcher... Enfin, c'est ma rivale... »

Et en même temps il lui vint à l'esprit que tout ce récit de la mulâtresse pouvait bien être une machination de jalousie, et que le marquis ne savait rien. Elle fut sur le point de déchirer le billet et de s'en remettre aux hasards de l'aventure.

« Comédie pour comédie, pensa-t-elle, je vais lui donner ce billet, car en le lui refusant elle pourrait me trahir. Mais Joséfa se chargera d'en détruire l'effet. »

Elle tendit la lettre à Tobine, qui la cacha soigneusement dans le corsage de sa robe; elle l'eût enfermée volontiers dans son cœur pour la conserver intacte. Ce billet, c'était plus que la vie, c'était l'espérance,

c'était l'amour d'André qu'on venait de lui rendre. Elle le croyait du moins, la pauvre enfant.

« Mais, dit-elle tout à coup, les serenos peuvent m'arrêter et me conduire à la geôle. Il faut que Madame me donne un permis de circulation.

— Voici ce qui vaut mieux qu'un permis, répliqua la marquise en tendant sa bourse à Tobine. Les serenos pourraient prétendre ne savoir pas lire ; mais ils savent toujours distinguer un doublon d'une piastre.

— Merci ! » s'écria Tobine en s'élançant à travers les ténèbres.

Quand la jeune mulâtresse fut sortie, Antonia commença à craindre de lui avoir marqué une trop grande confiance. Elle communiqua ses doutes à Joséfa, qui peu à peu se laissa persuader aussi. Comme la nourrice n'avait rien tant à cœur que d'obéir aux volontés et aux caprices de la marquise, elle finit par lui promettre d'aller le lendemain à l'église, et, au cas où André ne s'y serait pas rendu, de pénétrer jusque chez lui pour l'engager à venir le soir, ainsi que cela avait été convenu, à un rendez-vous qu'on lui désignerait.

Antonia était rentrée à son hôtel en compagnie de la nourrice, chargées toutes deux de fleurs et de provisions de fruits. Au bruit qu'elles avaient fait, le marquis s'était rendu dans l'appartement de sa femme, et de crainte qu'elle ne prît soupçon de son visage soucieux, il s'était arrangé, pour l'interroger sur sa sortie du soir, le front le plus paternel et le regard le plus caressant du monde. A ses questions, Antonia

répondit simplement qu'elle était allée d'abord à l'église, de là en pèlerinage à la Croix du Pêcheur, et enfin qu'elle s'était reposée chez sa nourrice, dont elle avait dévalisé le jardin et le potager, ajoutait-elle en souriant. Le marquis Daguilla ne fit pas la moindre objection. Quand il fut sorti :

« Tu vois bien, nourrice, dit Antonia à Joséfa, qu'il ne se doute de rien... Lui, le plus jaloux des maris, aurait-il gardé ce calme et ce sourire?.. Tu iras demain à l'église, et diras à André que je l'attends le soir.

— Chez moi? demanda la nourrice.

— Non, à la *Magnificencia.* »

La Magnificencia était un magnifique jardin, un parc de fleurs, pour mieux dire, que la marquise possédait à quelque distance de la Havane, et où son mari lui permettait d'aller respirer l'air plutôt que sur le *paseo.*

A peine M. Daguilla eut-il quitté sa femme que Isturitz pénétrait secrètement jusqu'à lui. Après un échange de quelques mots grassement payés, le marquis congédia le bandit en lui recommandant bonne surveillance. Le lendemain, Daguilla entra de grand matin chez Antonia.

« Je viens de recevoir, lui dit-il, un message de ma sucrerie de la *Felicitade;* mon mayoral m'annonce que le feu a dévoré trois pièces de cannes; il importe donc que je me rende immédiatement à la *Felicitade.* Vous serez raisonnable pendant mon absence, Anto-

nia, et vous penserez à moi, n'est-ce pas? Nourrice, continua-t-il en s'adressant à Joséfa, je te la recommande bien. »

« Tu vois, s'écria la marquise quand son mari fut parti, tu vois qu'il ne sait rien. Tobine était sotte ou folle... Mais, reprit-elle tout à coup, où est Tobine? Je ne l'ai point vue depuis hier au soir...

— Les serenos l'auront arrêtée, je le crains, répondit Joséfa; en sortant de l'église, je passerai à la geôle pour la faire mettre en liberté. »

Ces arrestations d'esclaves après la tombée du jour sont si fréquentes aux colonies, que les maîtres ne s'en inquiètent pas beaucoup. Dans la situation où se trouvait Antonia, l'absence de Tobine aurait pu lui donner des terreurs que le calme et la tranquillité du marquis ne lui permirent pas d'avoir même un moment.

André se rendit à l'église, l'âme toute préoccupée du bonheur nouveau qui l'attendait. Nous dirons tout à l'heure comment le billet d'Antonia ne lui était point parvenu, et comment il allait plein de confiance et de joie à ce rendez-vous. Joséfa entra dans l'église peu de temps après André, et ne fut pas médiocrement surprise de l'y trouver. Elle n'y comptait que peu. Elle attribua sa présence à cette foi qui pousse les amants à douter d'un malheur ou d'un contretemps jusqu'au moment où il n'y a plus d'espoir à conserver.

Arrivée au milieu de la nef, elle s'agenouilla et fei-

gnit de prier; mais, en se retournant, elle laissa tomber distinctement ces mots qu'André recueillit :

« Ce soir, à sept heures, promenez-vous sur le chemin qui mène au *Moro* (1). Vous verrez passer un nègre sur un cheval blanc, vous le suivrez de loin. »

André se retira sans avoir pris garde, non plus que Joséfa, à deux femmes qui, pieusement agenouillées à ses côtés, avaient affecté de ne point se déranger de leurs prières, mais n'avaient pas perdu une syllabe de ce qui venait d'être dit. Elles se regardèrent en échangeant un coup d'œil d'intelligence, continuèrent un moment encore à défiler leur chapelet, puis sortirent l'une après l'autre pour écarter tout soupçon.

Le soir, André, qui n'avait plus ni doutes ni craintes sur les rendez-vous qu'il avait tout d'abord suspectés, arriva à l'heure exacte, et seul cette fois. Il ne tarda pas à voir un nègre monté sur un cheval blanc traverser le chemin, puis tourner le *Moro* et s'enfoncer dans une allée à droite. André le suivit en réglant l'allure de son cheval sur celui de son guide anonyme.

Pendant qu'André court les champs par des sentiers détournés, revenons sur nos pas.

Tout d'abord, expliquons au lecteur comment le marquis Daguilla, un des plus riches propriétaires de Cuba, et qui tenait la tête de la société de la colonie,

(1) Forteresse qui garde l'entrée du port de la Havane.

se trouvait en relations aussi intimes avec les deux bandits que nous avons vus agir sous ses ordres.

A cette époque de confusion où était plongée l'île, rien n'était plus commun que ces étranges alliances, qui mettaient le comble à la désorganisation du pays. Le sentiment de la conservation personnelle les engendrait; l'impuissance et la faiblesse de l'autorité et de l'administration les encourageaient.

Les bandes de voleurs vivant au milieu des bois autour des plus riches plantations de cannes à sucre, de café et de tabac, étaient intéressées à n'être point inquiétées; elles y parvenaient en menaçant d'incendie et d'assassinat les propriétaires, incapables de se défendre eux-mêmes et impuissants à obtenir aucun secours efficace de la police et du gouvernement de la colonie. Leur sauvegarde était donc dans l'impunité qu'ils garantissaient à ces voleurs bien connus, et même dans des subventions qu'ils leur payaient annuellement soit en argent, soit en vivres. A ces conditions, leurs propriétés étaient respectées. Un habitant se serait-il avisé de dénoncer un crime ou un délit dont il était victime? D'abord il n'eût obtenu justice qu'à moitié, et le plus souvent pas du tout. Il devenait, de ce moment, le point de mire de tous les bandits; le feu dévorait ses plantations, et sa poitrine était exposée au poignard des assassins. Le plus court et le plus simple était donc de subir ces traités dont j'ai parlé. Dans ce cas, les voleurs se mettaient corps et âme à supposer qu'ils en eussent une, au service

de ces soudoyeurs obligés d'attentats à la loi sociale.

Le marquis Daguilla, comme tous les autres riches planteurs, avait été obligé d'en passer par ces dures et honteuses nécessités. Algedro et Isturitz étaient à la fois les gardiens criminels de ses biens, et des serviteurs tout prêts à l'aider, moyennant un prix stipulé à l'avance, dans tous ses projets, quels qu'ils fussent. Ils avaient assez d'audace et assez d'alliés, même parmi les gens de la police havanaise, pour parcourir sans crainte les rues de la ville à toute heure du jour ou de la nuit, et pour réussir dans toute entreprise où l'administration elle-même n'aurait pas osé s'engager sous promesse d'un succès.

Voilà à quelles extrémités l'insuffisance des gouvernements de Cuba, à cette époque, avait réduit la société de cette île !

Revenons à Tobine.

En sortant de chez Joséfa, elle s'était prise à courir de toute la vitesse de ses jambes. Elle avait eu le bonheur d'échapper aux serenos. Préoccupés sans doute de tout autre chose que de leur service, ils n'avaient pas vu ou avaient négligé de rencontrer la jeune mulâtresse, qui se dirigea vers la maison d'André. Cette pensée que lui avait inspirée son amour lui fut fatale.

Au détour d'une rue, à cent pas à peine de son but, Tobine aperçut deux grandes ombres qui marchaient lentement vers elle. Ces deux ombres se cachèrent

dans le renfoncement d'une porte. Tobine hésita d'abord, puis se décida à avancer. Il lui semblait que, si près d'André, elle ne devait craindre aucun danger. Elle s'élança comme pour prendre sa course; mais au même instant deux hommes la saisirent, chacun par un bras.

« Isturitz! Algedro! s'écria-t-elle.

— Oui, nous-mêmes, coquine, suppôt de Satan!

— Eh bien! que me voulez-vous? demanda l'esclave qui, en face du péril, avait fait un effort pour reprendre son sang-froid.

— Tu as indignement trompé le marquis Daguilla, dit l'un des deux. Tu vas nous suivre, pour que justice soit faite de ton infâme mensonge.

— D'où viens-tu? demanda Isturitz.

— Où cours-tu? riposta Algedro.

— Où est allée la marquise ce soir?

— Ce n'est pas à Santa-Bonaventura, comme tu l'avais dit au marquis.

— Parle; voyons, veux-tu répondre? »

A chacune de ces questions et de ces exclamations, qui se succédaient avec la rapidité de l'éclair, Tobine ne répondait pas un mot, tout en faisant des efforts inutiles pour échapper à la double étreinte de ses ennemis. Mais leurs doigts robustes avaient marqué un bracelet de sang autour de chacun des bras nus de la jeune fille.

Tout entière à la lutte qu'elle soutenait, la mulâ-

tresse ne s'était pas aperçue que le billet était près de s'échapper de son sein.

Algedro, voyant le bout de papier, allongea une de ses mains et saisit la lettre.

« Infâme! s'écria Tobine.

— Voilà le mot de l'énigme, » murmura Isturitz.

Tobine, sentant que tout était perdu, commença d'appeler au secours. Les deux bandits lui serrèrent alors la bouche avec un mouchoir, puis lui lièrent les mains et les jambes avec des cordes. Les cris de la jeune mulâtresse, si vite étouffés qu'ils furent, avaient été entendus néanmoins par deux serenos qui passaient au bout de la rue. Ils accoururent comme deux corbeaux qu'attire l'odeur de la proie. Isturitz ne fut pas effrayé de la présence de ces deux défenseurs de l'ordre nocturne.

« N'aie pas peur, dit-il à Algedro, le marquis n'a pas limité nos dépenses. »

En arrivant, les deux serenos firent mine tout d'abord de mettre la main sur les bandits; puis après avoir regardé avec précaution autour d'eux et aux croisées des maisons, dont aucune ne s'ouvrit, l'un d'eux se pencha vers Isturitz et lui dit tout bas :

« Eh bien, compère, que fais-tu donc là?

— Une bonne prise, compère.

— Aurons-nous notre part?

— La voici, répondit Isturitz en remettant aux serenos une poignée de doublons.

— Merci, répliquèrent ceux-ci ; mais dépêchez, et allez-vous-en séparément.

— Un mot de passe jusqu'aux portes, demanda Algedro, pour celui de nous qui va être obligé de transporter cette mauricaude blanchie jusqu'à la case de la Pedrina, ta bien-aimée femme. »

Un des serenos lui parla bas à l'oreille.

« Très-bien ! » riposta Algedro en chargeant sur ses épaules Tobine, garrottée et déjà évanouie de peur.

Isturitz, nanti du billet trouvé sur l'esclave, s'était rendu le soir même chez le marquis, où nous l'avons vu entrer. C'est ainsi que M. Daguilla se trouva averti du rendez-vous donné à l'église et du contre-ordre consigné dans la lettre. La lettre interceptée, le rendez-vous aurait donc lieu. Il feignit alors ce départ subit et obligé pour son habitation de la *Felicitade*.

De leur côté, Isturitz et Algedro eurent pour mission de s'assurer de la conversation qui aurait lieu à l'église entre André et la nourrice. Ils avaient, à cet effet, gagné deux femmes fort habiles et souvent employées par les maris de la Havane à cette sorte de police. Ces deux femmes étaient celles que nous avons signalées comme se trouvant agenouillées près de Joséfa au moment où celle-ci indiqua le chemin du *Moro* comme lieu de rendez-vous ; leur oreille, exercée à ce métier, n'avait pas perdu une syllabe des paroles échangées.

Nous avons laissé André suivant le nègre, qui n'avait pas détourné la tête une seule fois. Au bout

d'une heure environ de marche, il se trouva devant une grille fermant un délicieux jardin. Le nègre n'y prit pas garde, et continua toujours sa route. Laverdant, après un rapide coup d'œil jeté à travers la grille, allait rendre la main à son cheval, lorsque par-dessus un petit mur, une voix de femme déjà familière à l'oreille d'André lui jeta ces mots :

« Halte! seigneur; c'est ici. »

En même temps, la porte de fer glissa doucement sur ses gonds, André entra et se trouva en face de Joséfa.

« Attachez votre cheval à cet arbre, au fond de ce fourré, seigneur, et venez, » murmura la nourrice.

Le jeune créole la suivit, et entra dans un éclatant salon qu'on eût pu prendre pour un jardin, tant il était richement paré de fleurs. Antonia était mollement arrondie dans un hamac, dont le balancement mettait en mouvement un large éventail attaché au-dessus et destiné à chasser les moustiques et les *maringouins* que la brise du soir et l'éclat des lumières amenaient par flots dans la pièce. Ordinairement, cette charge de chasser les *maringouins* et les mouches, soit quand leur maîtresse est couchée, soit même pendant les repas, revient d'habitude à un, deux ou trois jeunes esclaves armés soit d'éventails, soit de longues branches d'arbres odorants qu'ils agitent au-dessus de la tête de la dormeuse ou des convives. Par un raffinement de luxe et d'indolence, on est arrivé dans ce pays à adapter aux hamacs et aux *butacas* des

éventails qui se meuvent comme je l'ai dit, par le simple balancement imprimé au meuble ou au lit suspendu.

En voyant entrer André, Antonia descendit de son hamac et tendit la main au jeune homme. A peine Laverdant avait-il murmuré à l'oreille de la marquise un de ces compliments qui sont d'autant plus charmants pour les Espagnoles, qu'ils paraissent plus emphatiques, qu'un bruit de pas se fit entendre sur le sable des allées du jardin. Antonia se dressa pâle et frissonnante. Joséfa n'eut pas le temps d'entr'ouvrir la jalousie d'une croisée pour regarder au dehors, que la porte du salon volait en éclats et donnait passage à deux hommes qui entrèrent avec la violence d'un ouragan. L'un d'eux se précipita sur André ; avant que celui-ci eût pu reconnaître son agresseur ni faire un mouvement pour se défendre, il recevait en pleine poitrine un coup de poignard. Saisissant entre ses bras Antonia évanouie, l'assassin l'emporta, comme il eût fait d'un enfant, jusqu'à cent pas de la maison, et la déposa sur les coussins d'une *volante*.

« Évanouie, Excellence, voilà tout ! murmura le bandit en s'adressant au faux *calesero*.

— Et l'autre ?

— Il est en train de rendre l'âme, vraisemblablement.

— C'est bien ! »

Le bandit s'éloigna en courant vers la maison ; et

le postillon, contemplant un instant la jeune femme évanouie :

« Misérable ! » murmura-t-il avec rage.

Puis abaissant le rideau de soie qui ferme toujours le devant de la *volante*, il se mit en selle et prit au galop la route de la Havane.

Rentré dans le pavillon de la Magnificencia, le bandit qui avait emporté Antonia, et qui n'était autre qu'Isturitz, dit à son camarade :

« En route, Algedro, et vivement !

— Attends un peu, répondit le camarade, qui en ce moment vidait les poches d'André. Je suis à toi maintenant, ajouta-t-il en se relevant.

— Et la vieille ? murmura Isturitz en montrant Joséfa qui s'était cachée dans un coin de l'appartement, plus morte que vive.

— Pitié ! cria la nourrice. Pitié ! je ne dirai rien !.. je vous le jure par le corps du Christ !

— Tiens ! dit Algedro, depuis la mort de Christine, nous n'avons plus de camerera. Joséfa fera notre affaire.

— C'est une idée ! » exclama Isturitz.

Les deux bandits garrottèrent la nourrice, lui mirent un bâillon, et Algedro la prit à côté de lui à cheval.

« Et moi, dit Isturitz, je me chargerai de la Tobine, que nous ramasserons en passant. Allons, la campagne a été bonne. Deux mille piastres reçues de la main du marquis...

— Plus une vieille pour garder la maison, ajouta Algedro.

— Plus une jeune pour l'égayer, reprit Isturitz.

— Sans compter les petits profits intermédiaires.

— C'est bien payer la vie d'un homme! Il n'y a que les maris jaloux pour avoir la bourse à ce point généreuse... »

Les deux bandits enfoncèrent l'éperon dans les flancs de leurs montures, et partirent au galop, se dirigeant du côté des bois de los Marcos et de los Guinos.

Le marquis Daguilla avait pris, pour rentrer à la Havane et gagner son hôtel, les rues les plus désertes. Bien que le guide d'André lui eût fait faire de longs détours pour le conduire à la *Magnificencia*, ce pavillon de plaisance n'était guère à plus d'un mille de la ville. Il ne fallait donc pas beaucoup de temps à la *volante* conduite par le marquis pour arriver au terme de sa course. Antonia venait à peine de reprendre ses sens, et elle commençait d'entr'ouvrir le rideau de soie qui fermait la voiture au moment où le cheval s'arrêta devant la petite porte du jardin par laquelle Joséfa avait fait sortir André le soir de sa chute.

En se posant sur le marche-pied pour descendre de la *volante*, Antonia vit devant elle son mari. Le souvenir de la scène horrible à laquelle elle venait d'assister se représenta devant elle. Elle s'accrocha aux brancards de la voiture pour ne pas tomber, et d'une voix défaillante :

« Où suis je ? demanda-t-elle.

— Chez-vous, Madame.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! » murmura la pauvre femme en se cachant le visage dans les deux mains.

Daguilla saisit Antonia dans ses bras au moment où les forces allaient lui manquer, traversa le jardin et déposa ce fardeau presque inanimé sur un lit ; puis il se retira froidement, sans prononcer un mot ni de colère, ni de reproche, ni de pitié.

Au moment où le marquis sortit de la chambre, une femme se dressa dans un des coins les plus obscurs de la pièce, et se traîna jusqu'au bord du lit. Antonia sentit alors un baiser et des larmes brûler sa main. Elle releva péniblement la tête :

« Tobine !

— Oui, moi, maîtresse... Mais qu'arrive-t-il ? que se passe-t-il ?

— Tobine ! répéta Antonia avec une énergie fébrile. Mais qu'es-tu donc devenue depuis hier au soir ? Est-ce toi qui m'as trahie ?..

— Vous trahir, maîtresse ! s'écria la jeune mulâtresse en tombant à genoux. Mais il est donc survenu un malheur ?

— En doutes-tu ? Eh bien, va à la Magnificencia, tu verras... et, s'il n'est pas mort...

— Jésus Maria ! fit la mulâtresse en se relevant vivement, c'est donc ainsi que vous l'aimiez ! »

Et, sans écouter Antonia qui balbutiait encore

quelques paroles, elle partit comme une flèche, insouciante des nouveaux dangers d'une course nocturne à travers les rues de la ville. En passant devant l'appartement du marquis, elle aperçut un filet de lumière sous la porte, et entendit que son maître marchait à grands pas dans la pièce. Elle se glissa furtivement le long de la cloison, et gagna le jardin, par où la fuite lui paraissait plus facile à exécuter.

Tobine trouva entr'ouverte la petite porte, que le marquis, dans sa précipitation, avait négligé de fermer en arrivant. Une fois dehors, la jeune mulâtresse se prit à courir : soit bonheur, soit adresse, elle parvint à déjouer la surveillance des serenos. Ceux qui paraissaient à leur poste, ou dormaient réellement, ou faisaient semblant de dormir sur le pas d'une porte. Ces sommeils complaisants, et grassement payés souvent, autorisaient tous les scandales, tous les crimes, tous les désordres dont la Havane était le théâtre chaque nuit.

Tobine avait donc traversé sans difficulté la ville, et avait gagné la route de la Magnificencia, où elle arriva tout d'une haleine. A une certaine distance, elle aperçut à travers les feuilles des arbres du parc la lueur tremblotante de la lumière discrète qui avait été allumée dans le salon du pavillon pour illuminer une soirée de bonheur, et qui n'avait éclairé qu'un crime. Puis Tobine entendit le hennissement d'un cheval qui, de temps en temps, troublait le silence de la nuit.

La grille du parc était ouverte ; Tobine entra, et courut droit au salon. En y arrivant, elle se sentit prête à défaillir à la vue du sang qui couvrait la natte, et dans lequel trempaient ses pieds nus, comme le sont presque toujours ceux des esclaves, et déchirés par la course qu'elle venait de faire. Son énergie la soutint, et elle chercha du regard le cadavre d'André. Le salon était vide ; elle saisit le flambeau qui brûlait sur un meuble, et le promena autour de la pièce ; rien. Elle éprouva un éblouissement et une défaillance de cœur résultant du reflet que renvoyait ce miroir de sang étendu par terre, et de l'odeur nauséabonde qui lui montait au cerveau. Tobine fut obligée de s'asseoir un moment sur un siége bas, à deux pas du lieu où le jeune créole avait été frappé. Elle crut que sa raison allait lui échapper.

« L'ont-ils emporté? murmura-t-elle, ou bien n'était-il pas mort et aura-t-il pu s'enfuir? »

Tobine, les mains, le visage, les vêtements inondés de sang, se leva comme mue par un ressort invisible. Elle prit le flambeau et recommença ses investigations. Elle s'aperçut alors que les meubles tout autour d'elle étaient couverts de taches, et remarqua que les murailles portaient les empreintes de doigts qui y avaient cherché, dans un suprême effort, un appui désespéré. Elle vit ensuite une longue traînée de sang du point où elle était jusqu'à la porte ouvrant sur le jardin ; tout près de cette porte, un siége sur lequel elle s'était assise en entrant.

« Il a fui, murmura-t-elle, et il s'est reposé là. »

La mulâtresse bondit jusqu'au jardin, dont le sable était humide. En même temps, elle entendit au fond d'une allée à gauche le hennissement du cheval. Elle courut à cet appel intelligent, et vit André étendu à terre à la renverse, évanoui, un pied engagé dans un des étriers, et tenant entre ses doigts crispés les brides passées par-dessus les oreilles du cheval. Au moment où elle arriva, la pauvre bête poussa de nouveau un formidable hennissement, et flaira de ses naseaux déjà rouges de sang le pâle visage de son maître.

Tobine laissa échapper un cri affreux, en même temps que le flambeau tomba de ses mains. Elle se précipita sur André, dégagea son pied de l'étrier, et, agenouillée devant ce corps inerte, elle le couvrit de baisers en lui palpant le cœur pour s'assurer s'il restait encore un souffle à ce cadavre.

Cette scène se passa dans un désespoir muet; plus une larme dans les yeux de la jeune esclave, plus un cri sur ses lèvres. Elle se contenta plusieurs fois de murmurer le nom d'André, en collant son oreille contre sa bouche pour surprendre une réponse. A quelques pas de là gazouillaient les cascades d'une fontaine. Tobine y courut, emplit ses deux mains d'eau fraîche qu'elle vint jeter sur le visage du jeune-homme ; mais après cinq ou six courses pareilles, elle pensa qu'il était plus simple de porter à la source le corps de ce malheureux. Elle le saisit par les épaules, et le traîna avec peine jusqu'aux bords de la fontaine,

où elle lui lava le visage. Au bout de quelques instants, il lui sembla que ses membres raidis s'assouplissaient un peu, puis la respiration revint, et sur les lèvres blêmes d'André, un « merci » à peine articulé tremblota pour ainsi dire.

« Il vit encore ! » s'écria Tobine avec une joie et une expression dont Dieu seul, en ce moment, put voir et comprendre l'énergie passionnée.

Soulevant dans ses bras la tête d'André, elle lui dit :

« Maître, avez-vous la force de parler ? »

André tourna ses yeux mourants vers la jeune mulâtresse, mais sans reconnaître, dans la profonde obscurité qui enveloppait cette scène, la personne à qui il s'adressait :

« Est-ce vous, Antonia ?... murmura-t-il. Qu'est-il donc arrivé ? Votre honneur est perdu... Dieu, que je vais rejoindre, m'est témoin que j'aurais voulu le racheter au prix de ma vie. Fuyez... »

Il fit un mouvement comme pour se dresser sur son séant, puis tout à coup :

« J'étouffe, dit-il, j'étouffe... »

Tobine entendit un dernier râle inarticulé expirer dans la poitrine d'André, qui retomba mort.

La mulâtresse resta insensible, la tête appuyée contre celle du jeune homme. Superstitieuse et craintive comme le sont tous les gens de sa race, Tobine, une fois réveillée de son stupide abattement, eut peur de

se trouver seule au milieu de la nuit en face de ce cadavre.

Elle se leva tout à coup et alla à l'autre extrémité du jardin s'agenouiller sous une tonnelle de jasmins, et se prit à prier Dieu. Peu à peu le sentiment du danger lui vint. Sa pensée ne s'était pas encore arrêtée sur la gravité de sa position. Si on venait à la surprendre en tête à-tête avec ce cadavre, couverte de sang comme elle l'était en ce moment, dans ce désordre de vêtements et de visage, que répondrait-elle? Elle ne connaissait aucun détail du crime; elle ne savait pas quelle main avait frappé André, bien qu'elle soupçonnât la cause et l'auteur, ou tout au moins l'instigateur du meurtre. Elle serait donc obligée de dire ce qu'elle savait du rendez-vous donné à M. de Laverdant par Antonia, de dénoncer M. le marquis Daguilla? Mais qui le prouverait, bien que le pavillon de la marquise fût le théâtre du crime?

Tobine se voyait donc perdue. Il ne lui restait qu'un moyen, c'était de fuir, de *s'en aller marron* dans les bois.

Le cheval d'André était là; elle pouvait s'en servir et avant le lever du jour se trouver hors d'atteinte. Elle prit énergiquement cette résolution, et se dirigea vers le point où était attaché le pauvre cheval, qui hennissait toujours de temps en temps. Mais le noble animal, libre, s'était rapproché du cadavre de son maître, le flairant toujours de ses naseaux et frappant la terre du sabot.

Tobine marcha du côté où l'appelaient ces deux bruits, sans trop avoir la conscience de la direction qu'elle prenait. Son pied heurta le cadavre d'André; elle poussa un cri et s'accrocha des doigts à la crinière du cheval, qui, effrayé, bondit dans l'allée et galopa vers la grille, qu'il franchit.

Une fois dans la campagne, il aspira l'air à pleins naseaux et prit le mors aux dents vers la ville, attiré par l'instinct et par le flair de son écurie.

Tobine voyait ainsi s'échapper le moyen sur lequel elle avait compté pour fuir. Dans le premier moment elle ne s'était pas bien expliqué la présence du corps d'André à côté du cheval, et s'était imaginé qu'il avait pu marcher ou se traîner jusque-là; mais le bruit de la petite cascade lui fit bientôt comprendre que c'était le cheval qui était venu retrouver son maître.

Ce fait bien simple en soi changea toute la direction des pensées de l'esclave. Elle y vit comme une sorte de leçon et d'avertissement.

« J'allais l'abandonner, murmura-t-elle, quand ce pauvre animal restait là! l'aimait-il donc plus que je ne l'aimais, moi! »

Elle s'assit par terre, à côté d'André, et, à travers la nuit, elle cherchait à lire sur ses traits. Les mêmes réflexions qui avaient traversé l'imagination de Tobine sous la tonnelle lui revinrent; cette fois elles envahirent autant son cœur que son esprit. L'imminence du danger ne lui échappa point; mais aussi elle

se rappela une des paroles qu'avec le dernier souffle M. de Laverdant avait prononcées.

« Il a dit qu'il aurait donné sa vie pour sauver l'honneur perdu de ma maîtresse, se répéta Tobine. Puis-je faire moins que lui ? A présent que le voilà mort, je veux bien mourir aussi ! Et que ma mort serve à quelque chose, à sauver ma bonne maîtresse. »

Tobine, après avoir pour ainsi dire assuré cette généreuse pensée dans sa conscience, se leva avec résolution, traîna le corps d'André jusque dans le salon du pavillon, où elle s'agenouilla dans un coin pour pleurer et prier.

On n'a pas oublié que Tobine avait été arrêtée pendant la nuit précédente, puis transportée par Algedro dans la maison d'un des serenos, complice aveugle et complaisant des coups nocturnes des deux bandits. Il est donc utile que nous expliquions comment Tobine s'était trouvée dans la chambre de madame Daguilla au moment où le marquis déposa sur le lit sa femme à moitié évanouie.

La jeune mulâtresse avait été confiée avec force recommandations à la femme du sereno, recéleuse ordinaire des objets volés, bien apte par conséquent à conserver une esclave que l'on pouvait, à la rigueur, considérer comme une proie d'une certaine valeur. Tobine, dans la grave situation où elle se trouvait, n'avait été préoccupée que d'une chose : la disparition du billet qu'elle s'était chargée de remettre à An-

dré. Peu lui importait le reste; ni son emprisonnement, qui ne pouvait être, dans sa pensée, que momentané, ni les conséquences de son absence de la maison du maître, ne l'inquiétaient.

Mais il était évident que M. de Laverdant, non instruit du danger, irait à l'église le lendemain matin, accepterait tout rendez-vous qui lui serait donné, et tomberait dans quelque piége abominable. Nous savons que Tobine avait prévu juste. Son idée fixe, une fois enfermée dans la maison du sereno, fut d'en sortir à temps pour prévenir André.

Les recommandations d'Algedro à la femme du sereno avaient été si précises et si sévères, que la mulâtresse avait été immédiatement emprisonnée sous clef.

De toute la nuit, et quelque tentative qu'elle fît pour cela, elle ne put entrevoir la possibilité d'une évasion. Mais il lui restait la journée du lendemain tout entière; et tant que l'heure favorable au rendez-vous ne serait point passée, Tobine conservait l'espoir de rendre à l'homme qu'elle aimait d'un amour si dévoué et si mystérieux ce service de lui sauver la vie. Elle patienta donc, parlementa dès le matin avec la femme du sereno, lui offrit de l'or, lui jura par la sainte Vierge qu'elle ne dévoilerait à qui que ce soit au monde ni le rapt dont elle avait été victime ni le lieu où on l'avait retenue prisonnière. La geôlière fut sourde aux prières, insensible aux tentations.

A mesure que le jour avançait, les inquiétudes de

la pauvre fille augmentaient, et lorsque le soleil commença de descendre sur l'horizon, Tobine se sentit prise de terreurs véritables. Il ne lui restait plus qu'à en appeler aux énergiques résolutions que donne le désespoir. Peu lui importaient les moyens, pourvu qu'elle réussît à s'évader et à arriver à temps pour empêcher de bien plus grands malheurs que ceux qu'elle méditait.

Le soir venu, Tobine contint sa joie, une joie immodérée pourtant, lorsque la femme du sereno lui apporta de la lumière avec son souper. Dès qu'elle se trouva seule, Tobine approcha sa lumière de la couchette de toile et de bois blanc qui meublait la chambre où elle était enfermée, et, ouvrant en même temps la croisée, dont elle avait mesuré la hauteur du sol, elle y noua le drap de son lit et poussa avec terreur le cri : « Au feu ! au feu ! »

En même temps, la lueur rougeâtre de l'incendie éclaira la petite maisonnette. Au premier cri, la femme du sereno était accourue et avait ouvert précipitamment la porte de la chambre. Elle y entra au moment où Tobine, accrochée au drap, se laissait glisser jusqu'à terre et prenait la fuite.

Tobine s'était rendue tout d'abord à l'hôtel de M. de Laverdant, où elle avait appris qu'André était parti, ainsi que José, qu'elle ne put pas prévenir. Elle courut alors à l'hôtel Daguilla : la marquise était sortie. Quant au marquis, il était à la sucrerie de la *Felicitade*, lui répondit le seul domestique qui fût resté. Il

était trop tard! le malheur allait donc s'accomplir! En quel lieu, c'est ce que Tobine ne pouvait pas deviner. Elle alla se cacher dans la chambre de sa maîtresse, comptant les heures et les minutes, écoutant tous les bruits du dehors et de l'intérieur. Enfin, lorsqu'elle entendit monter l'escalier, elle s'était blottie derrière un meuble. Nous avons assisté à la scène qui se passa entre elle et sa maîtresse, et on sait le reste.

Revenons aux événements qui suivirent.

José fut inquiet de voir la nuit s'avancer sans que son maître rentrât. Il n'y avait pas eu de réunion ce soir-là à la *Filarmonica*, ni à aucun des cercles de la ville ; il n'y avait point eu de bal ni de fête dans aucune des maisons principales de la Havane où André avait accoutumé d'aller. Et, d'ailleurs, il prévenait toujours son fidèle mayoral lorsqu'il devait passer la nuit en réunion, au jeu ou au cercle. José était donc aux aguets, tantôt le corps penché par une des croisées de la maison, étudiant la rue par ses deux bouts; tantôt se mettant de faction sur le seuil de la porte, l'oreille et les yeux tournés dans toutes les directions.

L'aube commençait à poindre; des milliers de petites charrettes traînées à bras ou par un mulet, et qui sont le premier signe du réveil de la ville, sillonnaient déjà les rues, allant porter aux marchés leurs provisions de fleurs et de fruits.

Des centaines de nègres, enveloppés dans des couvertures dont ils ont soin de s'affubler en toutes sai-

sons pour se garantir de la fraîcheur matinale, se dirigeaient vers les différents points du port où leurs travaux les appelaient. Les rouges lueurs du soleil incendiaient déjà tout le dôme du ciel, ce qui arrive sous ce beau climat bien avant même que l'astre soit monté du fond de la mer à l'horizon; la Havane *était en vie*, comme on dit dans ces pays.

José, de plus en plus agité, regardait passer charrettes de fruits, mulets et nègres, écoutait tous ces bruits, et s'étonnait toujours que son maître n'arrivât point! Enfin, il entendit dans la rue voisine des cris, et par-dessus ces cris les hennissements et le galop d'un cheval; et moins d'une minute après, il vit le cheval d'André, bondissant au milieu de cent ou cent cinquante personnes qui essayaient de l'arrêter, se diriger vers la maison, devant laquelle il se cabra en montrant ses naseaux couverts de sang caillé, les deux genoux de devant couronnés, ses sangles brisées et ses brides pendantes et en morceaux.

« Dieu du ciel! s'écria José en s'élançant à la tête de l'animal, il est arrivé un malheur ou un crime! »

Il questionna les nègres; les seuls renseignements que quelques-uns purent lui donner, c'est que depuis une demi-heure le cheval, sans cavalier et dans l'état où il était, galopait par les rues de la ville; mais personne ne sut dire d'où il venait.

En même temps les crieurs de la ville annonçaient l'évasion de l'esclave Tobine, mulâtresse de dix-sept ans, appartenant à Son Excellence le marquis Da-

guilla, et disparue de la maison de son maître depuis deux jours. On promettait une récompense de cinquante piastres à qui la ramènerait ou dénoncerait son refuge.

Les crieurs et les hennissements du cheval d'André passèrent au même instant sous les fenêtres de l'hôtel Daguilla ; et ce double écho du crime de la nuit y pénétra par la porte béante pour frapper en même temps l'oreille de la marquise et celle du marquis, debout en ce moment à côté du lit de sa femme.

M. Daguilla pâlit, et Antonia, se dressant, blanche comme une morte, sur son coude, dit à son mari :

« Mais Tobine était ici hier au soir, Monsieur, je l'ai vue, je lui ai parlé...

— Mais elle n'y était pas avant-hier, Madame, répondit le marquis; et si elle n'est point dans la maison à cette heure, c'est qu'elle sera allée porter de votre part un message tardif ou un baiser d'adieu au cadavre de cet homme. »

Antonia retomba sur son lit en versant des larmes.

Pendant que tout cela se passait en ville, les nègres des environs de la Magnificencia, voyant la grille ouverte de si grand matin, et le terrain labouré par les pieds des chevaux, s'étonnèrent un peu, mais n'y prirent pas trop garde d'abord. Puis quelques autres, plus curieux, franchirent timidement la grille pour cueillir quelques fleurs, s'enfuyant aussitôt. Une petite négresse de sept ou huit ans, hardie comme on l'est à son âge, pénétra plus avant et revint en cou-

rant, disant qu'elle avait vu du sang dans les allées du jardin.

Chacune de ces découvertes s'en allait à la ville, prenant des proportions de plus en plus exagérées, et qu'on ne savait pas si près de la vérité. Enfin, du jardin on entra dans le salon du pavillon, où l'on trouva le cadavre d'André, et Tobine dans ce désordre que nous avons décrit plus haut.

Les premiers qui firent cette découverte hideuse s'enfuirent à toutes jambes et tinrent bouche close; car telle était l'organisation bizarre de la justice de l'île de Cuba à cette époque, que les témoins appelés à déposer d'un crime étaient plus maltraités souvent que le criminel lui-même.

Il était arrivé même qu'un assassin, un voleur, un faussaire, fût acquitté, et que les témoins en fussent pour leurs frais, qu'ils payaient quelquefois de leur fortune d'abord, et plus tard de leur vie. La justice avait peur des complices mystérieux de l'accusé, et se mettait à l'abri par l'acquittement de crimes avérés, en laissant la responsabilité de l'accusation peser tout entière sur les témoins et sur les révélateurs.

C'était donc à qui se garderait de dénoncer un crime ou de l'attester, les preuves devenant nulles pour la justice devant des menaces anonymes.

On comprend pourquoi les premiers qui découvrirent l'horrible spectacle qu'offrait le salon de la Magnificencia se tinrent sur la réserve; mais tant de monde entra dans ce pavillon et en sortit, qu'à la fin la

nouvelle du crime arriva à la ville, sans qu'on pût dire de qui on la tenait.

Aux premiers mots qui en furent prononcés devant José, le malheureux Indien poussa un cri de douleur, et conduisant lui-même l'alguazil-mayor, qui ne s'en souciait guère à vrai dire, il se rendit à la Magnificencia.

Tobine n'avait pas prononcé une parole et n'avait pas essayé de fuir devant les premiers individus qui pénétrèrent dans le pavillon. Elle conserva la même attitude devant l'espèce de police et de justice qui venait constater le crime et accuser la seule personne trouvée dans l'état où était la jeune esclave, à côté du cadavre d'André de Laverdant.

Les cris de douleur et le désespoir de José, les embrassements passionnés qu'il prodigua à son jeune maître purent seuls émouvoir Tobine et lui arrachèrent des larmes.

L'alguazil-mayor posa trois questions à l'esclave, et auxquelles il tremblait de voir la mulâtresse répondre de façon à engager la justice dans le dédale d'un procès compliqué.

« Es-tu l'auteur de ce crime? Qui t'a poussée à le commettre? As-tu des complices? »

A la première, comme à la seconde, comme à la troisième question, Tobine ne répondit rien.

L'alguazil-mayor était ravi.

« Tu avoues donc? » demanda-t-il.

L'esclave resta muette ; mais, se penchant vers José, elle lui glissa ces mots :

« Je vais mourir; ainsi, quoi qu'il arrive, il est inutile que vous parliez à personne du rendez-vous de la Puerta de Tierra. »

Puis, cela dit, elle se prit à sangloter et suivit le cortége, qui l'emmena à la prison de la ville, au milieu des huées et des anathèmes de la populace.

Le marquis Daguilla ne fut appelé au procès que pour constater l'identité de son esclave. Il ne put se défendre d'une profonde émotion en voyant devant lui Tobine, calme et résignée, attendant la mort et décidée à la subir, sans qu'il comprît bien exactement quels étaient les motifs et le sentiment qui excitaient la jeune mulâtresse à affronter son sort avec tant de soumission.

Aussi, jusqu'au dernier moment, craignait-il que, par un retour soudain, Tobine ne se démentît et n'avouât qu'elle avait pu être la messagère et la complice du déshonneur de la marquise, mais non pas l'auteur de l'assassinat de M. de Laverdant.

Mais cette idée que l'honneur d'Antonia et de son nom à lui était attaché à une révélation de la pauvre esclave, allégeait le poids dont sa conscience souffrait, et il avait hâte d'apprendre le dénoûment de ce drame, que la justice elle-même était heureuse de voir finir, sans autre complication, par l'exécution d'une esclave.

Il faut, pour bien comprendre le sentiment qu'é-

prouvait le marquis Daguilla, et pour le laver du caractère qu'il aurait dans le monde européen ; il faut, dis-je, se transporter dans ce milieu de la société coloniale où l'esclave compte pour si peu de chose, que sa vie ne pèse pas dans le plateau de la balance, quand dans l'autre plateau se trouvent le nom, l'honneur, le blason d'une famille. Ce n'est point par cruauté, par oubli des devoirs religieux, par mépris des droits de l'humanité, que le blanc pense et agit ainsi. C'est la faute, c'est le résultat de l'esclavage.

Le meilleur et le plus doux des maîtres envers ses esclaves a été élevé à en faire ce peu de cas, que la vie d'un nègre innocent peut bien au besoin être sacrifiée pour sauver une famille blanche d'une souillure.

Je le répète, ce ne sont pas les propriétaires d'esclaves qu'il faut en accuser, comme on l'a fait à tort, c'est l'esclavage lui-même qui a forcément dégradé une portion de l'espèce humaine.

Il résulte de cette situation anormale deux sentiments qui se manifestent tout naturellement, et avec une égale énergie, chez l'esclave : ou le sentiment de la vengeance sans merci, ou le sentiment d'un devoir qui, inspiré par une soumission entée sur la conscience de l'infériorité, est poussé jusqu'à l'exaltation, jusqu'à l'abnégation la plus sublime. Tobine venait d'en fournir un exemple à l'appui duquel on pourrait citer des milliers de faits semblables et authentiques.

La jeune mulâtresse fut condamnée à être pendue et préalablement fouettée à tous les carrefours de la ville.

La veille de son exécution, Tobine demanda à voir la marquise Daguilla et à lui parler. Ce fut là pour le marquis un sujet d'émotion et de terreur. Antonia se rendit pendant la nuit à la prison. En la voyant entrer, Tobine se jeta à ses genoux, qu'elle baisa avec respect.

« Ah! maîtresse, s'écria-t-elle, je vous disais bien que votre amour le tuerait! Le mien, au contraire, me donne la force de mourir avec lui et de vous sauver. Ne me plaignez pas, maîtresse, je serais morte tout de même, du chagrin de sa mort à lui, et de votre honte à vous. Ainsi, je ne change rien à ma destinée; seulement, ce qui me fend le cœur à l'avance, c'est d'être fouettée dans la rue par le bourreau, moi qui n'ai jamais reçu une *tape* de mes maîtres. Demandez donc à Monsieur qu'il obtienne ma grâce des coups de fouet. »

C'est en effet là l'humiliation la plus grande pour un esclave soumis pour la première fois à un châtiment corporel, que de le recevoir de la main du bourreau.

Tobine raconta ensuite tous les détails de l'horrible nuit qu'elle avait passée à la Magnificencia; puis, au moment où Antonia allait se retirer :

« Maîtresse, dit la jeune mulâtresse que la marquise tenait alors pressée dans ses bras, faites dire

des messes pour le repos de mon âme ; moi je prierai pour vous là-haut. »

En rentrant à son hôtel, Antonia tomba évanouie aux pieds de son mari.

Le lendemain, Tobine, graciée de la flagellation, fut pendue dans l'enceinte de la prison.

Il demeura accrédité dans le public que la jeune mulâtresse avait, avec les piéges de sa beauté, attiré M. de Laverdant dans le pavillon de la Magnificencia, pour l'y assassiner et le voler des sommes considérables et des bijoux nombreux qu'il portait toujours sur lui.

L'absence de Tobine de la maison de son maître pendant deux jours consécutifs, absence constatée par la proclamation dont elle avait été l'objet, et certifiée par tous les domestiques de la maison, comme aussi tous les faits qui emplirent ces deux journées, ne laissèrent pas de doute sur l'exactitude de cette version.

CHAPITRE TROISIÈME.

LA VIE AU DÉSERT.

LE ROI DES ÉVERGLADES.

I

Avant de raconter les aventures du roi des Éverglades et la décadence de sa tribu, je suis obligé de demander au lecteur la permission de lui faire connaître mon opinion sur la race indienne et sur le sort que la civilisation et la politique ont réservé à cette race.

Pour m'expliquer mieux, j'en appellerai tout simplement à quelques passages de mon livre intitulé les *Peaux-Rouges*, où je m'exprime ainsi :

« Le but forcé de la politique des Américains envers
« les Indiens, c'est la destruction radicale de ces in-
« digènes. C'est par ce seul moyen qu'ils sont parve-
« nus à l'occupation de l'immense étendue du sol au-

« jourd'hui cultivé et prospère... Sous ce rapport, la « politique des États-Unis a été vivement critiquée, « même au delà de l'Atlantique. Ces critiques, je ne « crains pas de le dire, ont été inspirées par un accès « de sentimentalité bien plutôt que par la raison et la « réflexion. »

On voit par ces lignes que je ne suis pas un partisan de cette race qui ne représente que la barbarie en lutte contre la civilisation. Je ne déplore donc pas sa destruction progressive, puisque tous les efforts ont été inutiles pour l'assimiler à la race blanche, dont elle n'a pris que les vices. — Dans la *conclusion* de mon livre, je m'exprime ainsi :

« En retraçant les mœurs et le caractère des In- « diens, nous avons tâché de démontrer les causes qui « poussent à leur destruction, puisque leur assimila- « tion à la race blanche est impossible, par leur op- « position volontaire à toute alliance avec la civilisa- « tion... Le sort déjà si misérable des Indiens du « continent américain pouvait encore laisser quelque « doute sur l'issue de cette lutte engagée depuis plus « de quatre siècles. Le sort des Caraïbes, dont on ne « sait plus quelque chose qu'en fouillant les pages « poudreuses de chroniqueurs dont le nom est à « peine connu du public, ne doit plus permettre la « moindre illusion... Il ne faut accuser de ce dénoû- « ment ni le christianisme ni la civilisation, au nom « de qui a commencé, s'est accomplie en partie et doit « s'achever cette destruction de toute une race d'hom-

« mes. Le christianisme lui a ouvert ses bras pater-
« nels, la civilisation l'a convoquée au partage de ses
« glorieuses conquêtes. Elle s'est armée contre l'une
« et contre l'autre. Si le christianisme et la civilisa-
« tion avaient succombé, dans le Nouveau-Monde, à
« cette lutte contre l'ignorance et la barbarie, ç'en
« était fait des principes sur lesquels repose la société
« moderne. »

Cette guerre entre les Indiens et la race blanche dure encore et durera tant qu'il y aura un Indien en Amérique. Et dire qu'il y a encore aux États-Unis des écrivains pour défendre la cause des Peaux-Rouges!

Nous en puisons la preuve dans les renseignements suivants que nous trouvons dans un récent article d'une feuille américaine dont voici la traduction :

« Les nouvelles de la vallée de Carson annonçaient dernièrement que quinze mille Indiens étaient assemblés en armes et prêts à faire aux blancs une guerre sans merci. Comme toujours, il y avait une exagération évidente dans le chiffre donné; mais il paraît néanmoins certain qu'un nombre considérable d'Indiens (trois mille, suivant les meilleures informations) se sont concentrés dans le voisinage du lac Pyramide, et qu'à moins d'une intervention de la part des troupes fédérales, une guerre d'extermination va s'engager entre les guerriers peaux-rouges et les visages pâles. Ces derniers ont une force de cinq à six cents hommes bien armés et qui sont tout disposés à chasser les Indiens du territoire.

« La cause de l'homme rouge a été plaidée avec tout le talent possible par des écrivains gens de cœur et de sentiment, et elle a été gagnée au point de vue de la justice et de la morale, mais elle a été perdue à tout jamais au point de vue du fait brutal, et c'est une question désormais jugée sans retour dans l'histoire, —la race rouge disparaîtra du continent américain, de la surface de la terre.

« Les deux Amériques avaient été données à la race rouge comme l'Afrique à la race noire, l'Asie à la race jaune, et l'Europe à la race blanche. Or, l'homme a reçu la terre en domaine à la condition de perfectionner ce domaine par son travail et de se perfectionner lui-même. Il est appelé à jouer un rôle dans les conditions d'existence de l'astre sur lequel il vit, puisque la culture a pour résultat de modifier l'atmosphère qui enveloppe le globe. Deux des quatre races que nous venons de nommer ont manqué à leur rôle, et elles sont punies du non-accomplissement de leur tâche, l'une par la réduction à l'état servile, l'autre par l'anéantissement.

« Dans une même espèce, une variété peut être absorbée par une autre et disparaître sans être anéantie : c'est ainsi que sur le sol américain on voit les types divers des peuples européens se fusionner pour former une nouvelle nation; mais les blancs et les peaux-rouges semblent constituer deux familles distinctes qui ne peuvent s'assimiler : de là une guerre incessante faite par les envahisseurs aux anciens possesseurs du sol.

« Cet anéantissement, pour ainsi dire fatal, 'opère par des guerres injustes. Les Indiens, sans cesse refoulés à l'Ouest, se sont trouvés depuis la colonisation des États du Pacifique, pris entre deux marées toujours montantes. Acculés des deux côtés aux Montagnes-Rocheuses, privés de leurs terrains de chasse, réduits à vivre de la maigre pitance que leur donne le gouvernement, ils se voient en butte aux provocations et aux outrages des maraudeurs blancs, et, aux moindres représailles de leur part, menacés d'une destruction complète.

« C'est une triste et lamentable histoire que celle de cette fuite incessante de l'Indien devant la marche envahissante des colons. Nous trouvons dans ce qui vient de se passer à la vallée de Carson un exemple curieux des épisodes qui donnent lieu si fréquemment à ces guerres. Dans la plupart des cas, la provocation vient des blancs, et il est facile de comprendre que, parmi les aventuriers qui fréquentent ces parages, il est des hommes qui se font un jeu de tuer ou d'outrager les Indiens, et s'inquiètent peu des conséquences de leur action.

« L'*Union* du Sacramento envisage la bataille du lac Pyramide sous un jour bien différent de celui sous lequel elle a été présentée. Au dire du correspondant de ce journal, les Américains seraient responsables de cette lutte, et ils auraient eu le tort grave de tirer sur le porteur d'un drapeau parlementaire. Voici un passage de cette correspondance :

« Ils aperçurent tout d'abord les Indiens sur une « éminence et embusqués derrière d'épaisses brous- « sailles. Pendant que la colonne Ormsby, composée « d'une centaine d'hommes, se massait, un Indien à « cheval s'avança portant un drapeau blanc. Un des « hommes de la compagnie, M. Elliot, armé d'un ri- « fle à télescope, tira sur lui. A l'instant même les In- « diens ripostèrent, et le commandant Ormsby ordonna « de charger l'ennemi. Une trentaine d'hommes seule- « ment obéirent à cet ordre. Néanmoins les Indiens « battaient en retraite. Si toute la colonne eût donné, « il est très-probable qu'elle les eût mis en fuite ; « mais il paraît que les autres volontaires cédèrent à une « panique, et prirent la fuite assez peu glorieusement, « abandonnant ainsi leurs camarades à une lutte iné- « gale. Les chevaux harassés servirent mal ces der- « niers; les Indiens le remarquèrent et réussirent pres- « que à les entourer.

« Il y a différentes versions au sujet du drapeau « parlementaire que portait l'Indien. L'un des officiers « déclare que ce qu'on a pris pour un drapeau blanc « n'était autre chose que le côté poli d'une hache de « bataille reluisant au soleil ; il ajoute qu'il a donné « l'ordre de tirer sur cet Indien qui brandissait cette « hache en signe de provocation. Mais le plus grand « nombre affirme que ce n'était point une hache, mais « un drapeau parlementaire. Du reste les antécédents « des Indiens attestent assez qu'ils n'étaient point dis- « posés à entrer en guerre avec les blancs de Carson

« Valley. Depuis plus de deux mois, ils étaient en « hostilité avec la population de Honey Lake, particu- « lièrement avec les propriétaires de bestiaux, et s'é- « taient retirés dans les montagnes voisines du lac Py- « ramide, engageant les blancs à s'en tenir éloignés. « Maintenant il est trop tard pour entrer dans la « voie des négociations. »

Le même journal explique l'origine de la lutte entre les blancs et les Indiens.

Voici ce que dit à ce sujet le témoin Osmer Darst :

« Un vieil Indien était allé à William's Station avec « une femme indienne. Là se trouvaient quatre hom- « mes blancs qui garrottèrent le vieil Indien, assouvi- « rent successivement leur brutal sentiment sur la « squaw qui l'accompagnait, puis détachèrent le mal- « heureux et le congédièrent. Plus tard, ce dernier, « étant revenu avec d'autres Indiens, fit sortir de le « maison une femme blanche et trois hommes blancs « qui s'y trouvaient, mais n'avaient pas pris part à « l'atrocité précédente, après quoi ceux qui avaient « abusé de la squaw furent attachés à leur tour et le « feu fut mis à la maison.

« Le témoin a rapporté ces détails comme les tenant « directement de la femme blanche qui a été épargnée « par les Indiens, et qui est en ce moment à Silver « City. »

« Les amis des victimes de la vengeance des Indiens sont parvenus, en racontant les faits sous d'autres couleurs, à exciter l'exaspération de tous les colons

de la vallée, et ont ainsi amené des conflits entre les compagnies de volontaires et des bandes d'Indiens, conflits qui ont rendu la guerre générale.

« Une fois le premier sang versé, il est très-difficile d'opérer une conciliation, par suite des idées particulières qu'ont les tribus sur la vengeance. Les deux partis n'ont d'ailleurs aucune confiance l'un dans l'autre, et souvent, quand la paix a été signée par un général des États-Unis, un acte d'agression imprudente de la part d'une compagnie de colons ravive les hostilités. La guerre indienne de la vallée de Carson se prolongera donc, selon toute probabilité, et pourra fournir de nombreux incidents à ajouter à l'histoire du *far-west*. »

II

Cela dit, je reviens à l'histoire du roi des Éverglades.

J'étais à la Nouvelle-Orléans pendant l'été de 1858, lorsqu'y arrivèrent les débris de la célèbre tribu des Éverglades, réduite à une trentaine de guerriers, à peu près autant de femmes, quelques enfants, — et à leur tête le fameux Billy Bowlegs, un de ces chefs d'Indiens qui ont tenu en échec pendant si longtemps la politique et l'énergie militaire des Américains.

La nouvelle de l'arrivée de Billy Bowlegs produisit une certaine émotion dans la ville. Ce n'était pas seu-

lement un sentiment de curiosité banale qui se manifestait dans cet empressement du public autour de la personne de ce célèbre chef; mais quelque chose qui tenait de l'intérêt, comme une sorte d'hommage rendu à sa bravoure. Billy Bowlegs avait été l'Abd-el-Kader et le Schamyl de la Floride. Quelque sang que l'on ait versé et quelque patience que l'on ait mise à les vaincre, de tels ennemis inspirent toujours le respect et l'admiration à leurs vainqueurs.

Billy Bowlegs venait, faute de pouvoir continuer la guerre avec une poignée d'hommes, de se rendre à merci. En échange de sa royauté des Éverglades, il avait accepté pour les guerriers qui lui restaient des terres dans l'Arkansas, et pour lui une rente annuelle de 10,000 dollars.

Bien qu'ils ne fussent pas prisonniers de guerre, on s'était gardé de laisser à ces enfants de la nature le moindre couteau, pas même pour manger, ce dont ils se passaient très-bien. On avait en outre pris la précaution de les enfermer dans les vastes casernes qui se trouvent hors de la ville, dont la circulation leur était interdite. De pareils hommes ne peuvent être libres impunément qu'en pleine forêt.

Billy Bowlegs avait seul obtenu le royal privilége de se montrer partout où bon lui semblait, et je dois dire que les lieux où la foule l'attendait étaient les cabarets, qui avaient toute sa prédilection. Billy Bowlegs arrivait en ville le matin à peu près sain d'esprit, et on le rapportait dans l'après-midi ivre mort. Les cu-

rieux qui s'en allaient visiter la tribu aux casernes étaient donc admis à contempler le héros dans cet état.

L'histoire de Billy Bowlegs est intimement liée à celle de la guerre de Floride, qui a coûté aux Américains plus de cinq cents millions de francs; commencée en 1835, elle ne s'est terminée qu'en 1858, avec la soumission de ce dernier chef.

Billy Bowlegs paraissait âgé d'une soixantaine d'années; il était d'une taille colossale et d'une force herculéenne. La couleur de sa peau était d'un rouge plus foncé que celle des autres Indiens, plutôt brune et tirant un peu sur le noir. Au surplus, parmi les guerriers qui accompagnaient Billy Bowlegs se trouvait un nègre géant, vrai type de la race africaine. Son père était un esclave *marron* qui s'était réfugié chez les Indiens et s'y était marié. Ce fait laisserait croire volontiers que le sang africain s'est un peu mélangé dans beaucoup de tribus, et à toutes les époques, avec le sang pur des Indiens; nous en aurons la preuve tout à l'heure. Malgré sa grande taille, le roi des Everglades avait la tête petite, les traits fins quoique énergiques, l'œil ardent et vif, et les mains d'une délicatesse de femme, contraste singulier avec la vigueur de ses membres.

On avait eu le projet de recevoir et de fêter Billy Bowlegs à la Nouvelle-Orléans en vrai souverain; mais, comme je l'ai dit, il se montra si enclin à l'ivresse et cacha si peu des instincts cupides qui al-

laient jusqu'à la mendicité, que le prestige attaché à son nom disparut bientôt. On ne le regardait plus passer que comme une curiosité, et ceux qui le visitaient en son domicile l'y allaient voir comme on va voir un lion en cage.

Je me souviens qu'à une de ces visites aux casernes, je trouvai le roi des Éverglades étendu dans une immense pièce obscure, jambes et bras nus, ouverts en croix. Il était immobile, plongé dans le sommeil de l'abrutissement ; de sa large poitrine sortait un souffle puissant, et, par intervalle, s'échappaient de ses lèvres de ces paroles incohérentes comme on en prononce dans les rêves, moitié en anglais, que Bowlegs parlait dans la perfection, moitié en indien. Sur les parties visibles de son corps je pus compter les cicatrices de trente-deux blessures.

Par moment, Billy Bowlegs avait des mouvements qui faisaient trembler le sol. Les spectateurs reculaient avec une sorte d'épouvante, comme si ce colosse allait se dresser tout à coup et fondre sur eux. Il y eut un instant où, retrouvant un peu de ses forces, Billy Bowlegs se souleva, resta quelques minutes appuyé sur son coude vacillant en regardant autour de lui d'un air stupide, puis il se glissa à quatre pattes jusqu'à moitié de la chambre pour retomber dans son sommeil et dans son immobilité. La terreur avait été générale à ce mouvement de l'Indien ; chacun s'était retiré précipitamment. Il y avait, en effet, quelque chose de saisissant dans cette posture et dans cette

façon de se traîner de Billy ; on eût dit qu'il se sentait au milieu de ses forêts et qu'il allait surprendre par ruse quelque ennemi caché.

La femme du terrible chef s'approcha alors de lui, et, avec ce calme et cette insouciance qui caractérisent les Indiens, elle jeta sur le corps de son mari un long manteau qui le déroba aux regards des curieux. Quant à elle, elle supporta bravement et sans y paraître sensible l'examen dont elle devint l'objet. C'était une femme jeune encore, au visage niais, mais qui avait dû être très-belle. On verra plus tard comment elle devint la femme de Billy Bowlegs.

Quelque chose m'étonna et me confondit : c'était le respect profond que ses sujets montraient pour ce roi cruel et despote, même dans l'état misérable où ils le pouvaient contempler chaque jour. Le prestige de la force brutale. sans doute, et l'ascendant du courage imposaient à ces hommes l'espèce de vénération dont ils entouraient leur rôi.

Malgré la liberté qu'il avait été convenu de laisser, et qu'on ne pouvait plus guère retirer à Billy Bowlegs, de circuler dans la ville, il y était l'objet d'une surveillance de tous les instants. Ce roi avait une escorte plus ou moins dissimulée d'agents de police pendant ses promenades à travers les cabarets de la Nouvelle-Orléans, buvant le wiskey et le gin à pleins verres. C'était miracle que sa raison résistât si longtemps à ces pantagruéliques libations ; mais arrivait un degré où son cerveau naturellement prenait feu.

Billy Bowlegs devenait alors un danger public. Sa voix tonnait, ses lèvres frémissaient, ses yeux s'injectaient de sang; ses gestes étaient menaçants. Le sauvage se révélait tout à coup; il eût assommé ou tué ceux qui l'entouraient. A ce moment commençait la mission des agents de police, laquelle consistait à compléter l'ivresse de Billy Bowlegs, et à le faire tomber au plus vite dans l'abrutissement et le sommeil de l'impuissance. Après quoi on ramenait aux casernes ce héros de vingt combats dans l'état pitoyable où nous l'avons décrit.

La guerre contre la tribu des Éverglades ne commença qu'en 1835; mais elle a des antécédents curieux et terribles qui remontent au delà de l'annexion de la Floride aux États-Unis. Les faits antérieurs à 1835 sont si étroitement liés à ceux qui se sont accomplis depuis cette époque, qu'il est difficile de les laisser dans l'oubli.

Et d'ailleurs, la tribu des Séminoles, que nous retrouvons dans les Éverglades de la Floride, n'était qu'une famille émigrée de la grande nation des Creeks, que les Américains avaient chassée précédemment des territoires du Tennessee et de la Géorgie, après une lutte acharnée qui coûta bien du sang de part et d'autre.

Nous y verrons figurer un des hommes les plus illustres des États-Unis, et nous y constaterons des incidents d'un intérêt particulier qui ne pouvaient avoir d'autre théâtre que l'Amérique du Nord.

Cette destruction plus ou moins lente, mais radi-

cale, des populations indiennes a été une nécessité de la politique civilisatrice des États-Unis, en même temps qu'une mesure de défense. C'est par ce seul moyen qu'ils sont parvenus à occuper l'immense étendue de sol présentement cultivé et prospère. Et la logique leur commande de poursuivre cette œuvre de destruction pour compléter la conquête définitive des portions de territoires encore possédées par les Indiens. Au point même où en sont arrivées les choses, ce n'est plus une question de guerre. Les Indiens faisant aujourd'hui un métier de maraudeurs, de détrousseurs de grands chemins et d'assassins, c'est une question de surveillance et de droit légitime de défense contre des voleurs à main armée.

C'était en 1812. Un fameux chef nommé Tecumseh, dont j'ai retracé la vie ailleurs (1), avait formé le plan d'une coalition entre toutes les tribus indiennes de l'Amérique du Nord, et organisé un soulèvement général. Ce plan, plusieurs fois renouvelé, échoua. Cet insuccès fut dû à une cause qui a sauvé incontestablement la civilisation européenne sur le sol du Nouveau-Monde : la rivalité naturelle qui existait entre les diverses tribus, rivalité que contribuait à entretenir la diversité des dialectes. Il est certain que si ces millions d'Indiens qui occupaient le continent américain avaient pu s'entendre, leurs haines individuelles eussent disparu devant l'intérêt général dominant :

(1) Voir le volume les *Peaux-Rouges*.

la destruction de la race blanche. Ce fut là, n'hésitons pas à le dire, un fait providentiel au point de vue de la civilisation. Pour que les nombreuses tribus éparpillées sur le continent américain du nord vinssent à se comprendre, il eût fallu que des rapports d'amitié s'établissent entre elles ; or, elles ne se rencontraient jamais que pour se faire la guerre et exterminer mutuellement leurs prisonniers. Jusqu'au dernier moment, avec leur animosité réciproque, subsista l'ignorance des dialectes.

Ainsi s'explique l'insuccès des tentatives de coalitions de quelques chefs ambitieux et de celle où échoua Tecumseh. Néanmoins, ce chef, d'une intelligence remarquable, avait pénétré plus avant que ses prédécesseurs dans l'esprit des tribus, auprès desquelles il s'était présenté comme envoyé par le Grand-Esprit pour leur ordonner la destruction « des faces pâles ».

La nation des Creeks, qui habitaient les frontières de la Floride, sur le territoire espagnol, fut du nombre des tribus que l'éloquence de Tecumseh parvint à entraîner dans la ligue. S'il faut ajouter foi à des soupçons fort accrédités à cette époque, il ne paraîtrait pas impossible que les autorités espagnoles eussent prêté la main à l'exécution de ce complot.

Un peu pour ces causes, la guerre avec les Creeks fut d'une longue durée ; en outre, elle eut un caractère de férocité peu commune, qui nécessita de la part des vainqueurs de cruelles représailles. Ce fait

est attribué, non sans raison, à la présence parmi les Creeks de bandes considérables de nègres *marrons* de la Géorgie. Ceux-ci avaient apporté dans les rangs de la nation où ils trouvèrent l'hospitalité, leurs haines d'esclaves, leur soif de vengeance, leurs passions peut-être plus aveugles encore que celles des Indiens.

Au premier bruit des hostilités, la Géorgie s'était empressée de garder ses frontières, qui ne tardèrent pas à être attaquées. Quelques compagnies de volontaires, quoique inférieures de beaucoup en nombre et peu aguerries, supportèrent bravement ce choc terrible, refoulèrent les Indiens sur leur territoire, et les y poursuivirent jusqu'à une assez grande distance. Mais les Indiens, reprenant l'offensive, revinrent à la charge en masse plus compacte, attaquèrent de nouveau les Géorgiens, et, après un combat qui dura jusqu'à l'entrée de la nuit, obligèrent ceux-ci à se retirer dans leurs lignes de défense.

Ce n'était là qu'une escarmouche, prélude d'un drame sanglant qui devait s'accomplir à quelques jours de là, et ouvrir décidément cette longue lutte.

Une petite colonie de trois cents personnes environ, composée en majeure partie de femmes et d'enfants, s'était établie, sous la protection du fort Mimms, à peu de distance de la frontière. Cette petite colonie avait assez rapidement prospéré, grâce surtout aux bonnes relations qui avaient existé d'abord avec les Indiens. Peu de jours après l'échauffourée que nous venons de raconter, une bande de Creeks, abusant

de ces rapports d'amitié, pénétrèrent pendant la nuit dans l'intérieur du fort, mirent le feu aux bâtiments, et, sans pitié pour le sexe ni l'âge de leurs malheureuses victimes, massacrèrent les colons.

Des trois cents personnes qui composaient la petite colonie du fort Mimms, dix sept seulement parvinrent à s'échapper et se réfugièrent dans les villages voisins. Ce massacre avait été organisé et dirigé par un chef nommé Weatherford, que nous retrouverons plus tard.

La nouvelle de cet odieux attentat souleva un cri d'indignation et de terreur qui retentit au delà de la Géorgie, dont les frontières venaient d'être si lâchement violées. Un État voisin, le Tennessee, offrit ses services pour laver cette injure et venger la mort des premières victimes des Creeks. Le Tennessee était alors sous la conduite militaire du général Jackson, qui ne demandait que les occasions de guerroyer, après avoir donné déjà des preuves d'une rare intrépidité.

Jackson inspirait une égale confiance aux troupes et aux populations un peu tumultueuses de ces États nouveaux. Quoique souffrant encore d'une grave blessure reçue dans un duel récent où il avait eu le bras fracassé, il obtint de la législature du Tennessee l'autorisation de lever des volontaires qu'il mêla aux troupes régulières placées sous ses ordres, et il se mit en marche à la tête de 3,500 hommes.

Jackson n'était pas homme à entreprendre une campagne de cette sorte sans en vouloir tirer de très-

grands et de très-prompts résultats. Pour y arriver, il était résolu à ne rien ménager et à agir avec toute la rigueur dont il était capable. Il ne s'était pas fait d'illusion sur la gravité de cette guerre qui commençait sous de si sanglants auspices. Jackson connaissait les plans de Tecumseh ; il savait l'influence qu'un tel chef, qu'il avait déjà rencontré sur le champ de bataille, était susceptible d'exercer; enfin, il fut le premier à deviner ou à soupçonner la connivence des Espagnols dans ce soulèvement des Creeks.

Aucun officier, aux États-Unis, n'était, en résumé, plus capable que Jackson, sous le double rapport du courage et des talents militaires, de conduire une pareille guerre, où il y avait peut-être une responsabilité considérable à assumer, et peu de scrupules à montrer dans les moyens d'exécution. Jackson prévoyait ou pressentait enfin que cette campagne lui fournirait l'occasion de s'illustrer et de prendre, par quelque coup de tête ou de main hardi, une de ces positions qui font la fortune d'un soldat dans l'avenir. Il avait caressé, peut-être en secret, dès le premier jour, un plan que ses soupçons à l'endroit de la complicité des Espagnols dans les événements présents, avaient fait luire à ses yeux, et son ambition, déjà vive à cette époque, s'y était attachée avec ardeur.

Pendant que Jackson laissait le soin à ses lieutenants d'ouvrir la campagne par des combats préparatoires qui montrassent déjà aux Indiens avec quel ennemi ils avaient affaire, pendant que ceux-ci rem-

portaient des avantages marqués, notamment le brave colonel Coffee, qui, à la tête d'une poignée d'hommes, battit les Creeks, après une résistance opiniâtre, à Tallushatchee, où ils laissèrent cent quatre-vingt-six guerriers sur le terrain, le général se porta en avant, avec le gros de son corps expéditionnaire, à Talladega, où il savait qu'étaient réunies des masses considérables d'Indiens.

Le plan de Jackson était d'envelopper la place et de cerner l'ennemi de façon à le prendre dans un cercle de feu. Le matin du 7 décembre 1813, il avait, après des étapes faites au galop, atteint le terme de sa course. Il campa à quelques milles de l'ennemi pour prendre ses dispositions, et le lendemain lança à l'attaque, sous les ordres du général Carroll, un corps d'avant-garde dont les premiers coups de fusil firent sortir l'ennemi du fond de ses bois. Le plan de Jackson eût complétement réussi sans la timidité d'une compagnie de volontaires qui, épouvantés par le nombre, par l'aspect et par les cris effroyables des Indiens, ouvrit ses rangs et lâcha pied dès le commencement de l'action.

Les Creeks, vigoureusement attaqués et battus de toutes parts, eussent été hachés en pièces s'ils n'avaient trouvé cette solution dans le cercle qui les enveloppait.

Jackson eût voulu profiter du grand coup qu'il venait de frapper pour continuer sans relâche une guerre si heureusement commencée; mais, arrivé au fort

Strother, situé au lieu appelé le Ten-Islands, sur la rivière du Tennessee, où il venait pour se ravitailler et donner un peu de repos à ses troupes, il n'y trouva aucun des approvisionnements que la législature de son État s'était engagée à lui envoyer : ni vivres, ni munitions, ni renforts d'hommes.

Force fut donc à Jackson de s'arrêter dans sa marche, et d'attendre, aux prises avec des embarras considérables ; sans compter que les volontaires, naturellement indisciplinés, se voyant presque à la veille d'une disette, demandèrent à se retirer. Jackson les renvoya. Avec le peu de troupes qui lui restaient, le vainqueur de Talladega ne pouvait pas entrer en campagne; il fut condamné à un repos dont le moindre inconvénient était de laisser aux Indiens le loisir de reconstituer leurs forces. Heureusement ils étaient tenus en haleine par les corps détachés des généraux Cocke, White et Floyd, qui, à la tête des milices du Tennessee et de la Géorgie, harcelaient l'ennemi et gagnèrent sur lui deux victoires assez importantes.

Billy Bowlegs, le futur roi des Éverglades, encore enfant, avait assisté à quelques-uns de ces combats. Sa jeunesse s'était aguerrie à ces luttes où le sang coulait à flots. Les défaites successives de sa nation avaient éveillé dans son cœur, contre la race blanche, des haines qui ne devaient s'éteindre que devant l'impossibilité où il serait, quarante ans plus tard, de résister à l'ascendant moral et matériel de cette race qu'il devait combattre jusqu'à la dernière extrémité.

Dès que le général Jackson eut reçu les approvisionnements qu'il demandait, et un renfort d'un millier d'hommes, il ne perdit pas un jour et se mit en route, en plein hiver, le 21 janvier 1814, pour attaquer les Indiens, accumulés sur les rives de la Tallapoosa. Il n'eut pas la peine de chercher l'ennemi; l'agression vint des Creeks. La mêlée fut épouvantable; un combat acharné tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, et au milieu même de la rivière, dura toute la journée. Les Indiens déployèrent un courage opiniâtre; mais enfin leur déroute fut complète. On ne put compter le nombre des morts, car une partie des cadavres s'en alla au courant des eaux.

Une pareille victoire coûtait nécessairement cher au vainqueur. Jackson, embarrassé du grand nombre de ses blessés, et à qui manquaient les moyens de secours, se replia sur Ten-Islands. Sa marche était lente à cause des nombreux convois de blessés et de la fatigue de ses troupes. Il arriva sans encombre, vers le milieu de la journée, à une petite rivière nommée Enotichopco. A peine la moitié du corps américain en avait-il effectué le passage, qu'il fut vigoureusement assailli par un détachement considérable d'Indiens.

L'avant-garde avait reçu le choc, qu'elle supporta avec bravoure, mais en souffrant des pertes énormes; elle fut obligée de se replier un peu en désordre vers la rivière. Jackson, laissant alors les blessés sous la garde du gros de son armée, s'élança de l'avant à la

tête de quelques centaines d'hommes, et attaqua les Indiens avec un tel élan que ceux-ci lâchèrent pied promptement; les troupes américaines, malgré leurs fatigues, les poursuivirent à une très-grande distance, et, selon l'expression un peu crue d'un narrateur de l'époque, « en firent bonne chasse ».

Rentré au fort Strother avec des blessés nombreux, des troupes harassées, des volontaires dont le temps de service était expiré, Jackson ne trouva pas rendus les approvisionnements qu'il attendait, non plus que les nouveaux régiments qu'on lui avait promis. Cette fois encore il eut à combattre le mécontentement de ses soldats et à calmer leurs plaintes, dont au fond il reconnaissait la légitimité sans en excuser la forme, qui compromettait la discipline de l'armée. Jackson a souvent dit depuis que, s'il avait été secondé efficacement par la législature du Tennessee, la guerre eût coûté moins de sacrifices, en argent d'abord, et surtout en hommes; car chaque halte qu'il était obligé de faire dans la poursuite de ses plans annulait de moitié les résultats acquis.

Son plus grand souci était de voir ses soldats, éprouvés par de si rudes fatigues, exposés encore aux privations. Les troupes se plaignaient que le peu de provisions qui restait au camp fût réservé aux malades, et elles accusaient les officiers, leur général en tête, d'en détourner une partie au profit de leur table.

Un matin que Jackson était appuyé contre un arbre, un soldat s'approcha de lui d'un ton de mauvaise hu-

meur, le visage hâlé par la faim, et se plaignit en termes amers de n'avoir rien à manger. L'irritation de ce malheureux pouvait se justifier, au moins en apparence, par la vue de son général occupé à faire ce qu'il pensait être un bon repas. Jackson, avec un accent de bonté extrême, lui répondit :

« Mon habitude étant de ne jamais rencontrer un pauvre ayant faim sans partager avec lui ce que j'ai, je t'offre volontiers la moitié de mon déjeuner. »

Et, disant cela, Jackson mit la main dans sa poche et en tira une poignée de glands bouillis qu'il donna au soldat en ajoutant :

« C'est avec cela que je déjeune, dîne et soupe tous les jours. »

Le soldat se retira tout confus, et s'en alla raconter à ses camarades ce qui venait de lui arriver, concluant que, « puisque leur général se nourrissait de « glands bouillis, ils n'avaient pas, eux, le droit de se « plaindre. »

Cet incident calma pendant quelques jours le mécontentement des troupes ; mais ce ne fut qu'un éclair. Les murmures recommencèrent bientôt, et, en grossissant, ils prirent le caractère décidé d'une révolte. Les milices, officiers et soldats, prirent la résolution d'abandonner le camp. Elles avaient été poussées dans cette coupable résolution par les conseils de quelques officiers des volontaires, qui, ne voulant pas donner l'exemple de la désertion, y avaient poussé les milices, sauf à en prendre prétexte pour agir de même une fois

que la débandade aurait commencé. Mais quel ne fut pas l'étonnement des milices, le lendemain matin, au moment où elles allaient opérer leur retraite, de rencontrer devant elles et leur barrant le passage, les régiments des volontaires la baïonnette au poing ?

Bien que tout ceci ait les apparences d'une comédie, comédie trop sérieuse, hélas! je suis obligé de raconter que le lendemain les volontaires ayant à leur tour voulu mettre à exécution le projet de désertion qu'ils avaient empêché les milices d'opérer, trouvèrent celles-ci en armes, le fusil en joue, pour s'opposer à leur fuite.

De pareils jeux, et ces revanches prises par un corps sur l'autre, eurent cette terrible conséquence qu'ils établissaient un sentiment de désunion profond dans les rangs d'une armée déjà aigrie par des privations sans nombre.

Quelques jours après, Jackson reçut enfin des lettres lui annonçant que de nombreux approvisionnements étaient en route. Réduit à composer avec une armée en révolte et épuisée par les privations, il communiqua cet avis aux troupes et demanda un délai à leur courage et à leur résignation.

Le délai se passa sans que les promesses se fussent réalisées. Il y eut dans les rangs de l'armée un cri général de désespoir, suivi de désertions en masse. Tous les liens de discipline avaient été brisés. Jackson, à bout de conseils et de prières compatibles avec son autorité méconnue, s'était écrié :

« S'il me restait seulement deux hommes sur qui compter, je demeurerais à mon poste ! »

Un capitaine nommé Gordon s'approcha du général et lui dit :

« Vous avez en moi l'un de ces deux hommes, général ; je vais tâcher de trouver l'autre. »

Gordon, avec un zèle heureusement couronné d'un plein succès, se jeta au milieu des rangs et ramena une centaine d'hommes qui jurèrent de rester aux côtés de leur général et de lui obéir aveuglément.

Jackson, le pistolet au poing, monta à cheval, parcourut les lignes en désordre, harangua les troupes avec une éloquence fiévreuse, et se plaçant avec le capitaine Gordon à la tête des cent volontaires que celui-ci lui avait recrutés, il annonça qu'il était décidé à faire feu sur quiconque ferait un pas en avant. L'attitude énergique du général imposa aux révoltés ; ils mirent bas les armes, rentrèrent dans l'ordre, et s'engagèrent de nouveau à attendre l'arrivée des convois annoncés.

Ces scènes tumultueuses que nous venons de raconter avaient confirmé ce que l'on savait déjà du caractère ferme, résolu, inébranlable, du général Jackson.

Les revers éprouvés par les Creeks depuis le commencement de la campagne auraient pu les décourager et leur faire sentir la puissance de l'ennemi qu'ils avaient soulevé contre eux. Il n'en fut rien. Après chaque défaite, on retrouvait les Indiens tout aussi

nombreux, tout aussi ardents au combat; on eût dit que les morts renaissaient pour grossir les rangs de ces hordes sauvages. Jackson avait moins de doute que jamais sur la complicité des Espagnols dans cette résistance énergique des Indiens. En attendant qu'elle lui fût clairement démontrée, diverses circonstances que nous dirons tout à l'heure vinrent confirmer ses soupçons.

Jackson reprit campagne le 14 mars 1814, sur les avis qui lui furent donnés que les Indiens étaient réunis en masses considérables à Tallapoosa. Comme si ceux-ci eussent compris qu'il importait de porter un coup décisif, et se sentant peut-être plus forts qu'ils ne l'avaient encore été, ils avaient, en effet, rassemblé à Tallapoosa la plus nombreuse et la plus formidable bande de guerriers que jamais aucune tribu indienne eût encore opposée aux faces pâles. Leur plan était de laisser un corps d'éclaireurs au-devant des Américains, avec ordre de se replier en entraînant l'ennemi à sa poursuite jusque devant Tallapoosa, où ils étaient en nombre et en force suffisants pour envelopper l'armée de Jackson. Cette combinaison ne sortait pas du cerveau des Indiens; on y reconnaissait le conseil plus habile de quelque chef européen, comme aussi on trouvait la trace de mains étrangères dans la manière dont Tallapoosa avait été fortifiée. Weatherford, ce même chef qui avait dirigé le massacre de la petite colonie du fort Mimms, commandait les Sauvages.

Jackson ne s'inquiéta pas si ses forces suffisaient à attaquer un ennemi huit ou dix fois supérieur en nombre. Avec trois mille hommes, sur le courage desquels il savait pouvoir compter, il se mit en route un peu à l'aventure et au pas de course. La rapidité de ses opérations déjoua les plans de l'ennemi, surpris et intimidé. Jackson prit promptement ses dispositions de combat, et à dix heures du matin il lança ses troupes à l'assaut. Les Indiens résistèrent vigoureusement ; mais, abandonnant la place après un combat de cinq heures, ils se retirèrent en bon ordre dans un bois adossé au fort et où ils s'étaient ménagé une retraite. Le général leur envoya un parlementaire. Ils tirèrent sur l'escorte et blessèrent un homme.

Les Indiens se croyaient hors d'atteinte dans les bois. Jackson y fit mettre le feu ; l'ennemi se trouva démasqué. On ne peut plus donner le nom de combat à la lutte qui s'engagea alors ; ce fut un véritable massacre qui se prolongea dans la nuit, à la lueur de l'incendie. Chaque arbre de la forêt était converti en une torche gigantesque qui éclairait ces scènes horribles. Les Indiens laissèrent sur le champ de bataille sept cent cinquante guerriers et trois cents prisonniers. Les Américains eurent deux cents hommes mis hors de combat, dont cinquante-cinq morts.

Jackson ramena son armée victorieuse à Fort-Williams ; mais décidé à ne point laisser cette fois le temps à l'ennemi de reprendre haleine, il se remit tout aussitôt en campagne, afin d'opérer une jonction avec

le corps du colonel Milton, de la Géorgie, à Hickory-Ground, où il avait appris que s'étaient réunis les principaux chefs des Creeks.

Les deux corps d'armée, après avoir balayé le pays dans leur marche convergente et s'être assurés de la soumission des tribus qu'ils rencontrèrent sur leur passage, se retrouvèrent au lieu du rendez-vous. A l'arrivée des troupes américaines, les chefs vinrent en députation pour proposer la paix.

Parmi eux se trouvait le fameux Weatherford. Cet homme jouissait d'une double réputation de bravoure extraordinaire et de cruauté implacable. Jackson s'était promis, si Weatherford tombait jamais entre ses mains, de lui infliger un châtiment exemplaire. Mais le général, frappé de l'éloquence sauvage de ce chef, de la *crânerie* de son attitude, si nous osons nous servir de cette expression, de sa fierté dans le malheur, et de la sincérité de ses protestations en faveur de la paix, se laissa émouvoir, et les raisons politiques l'emportèrent sur le souvenir du crime commis par Weatherford. Celui-ci avait abordé Jackson par ces paroles dont on ne contestera ni la hautaine énergie, ni l'habileté vis-à-vis d'un soldat.

« Je suis en ton pouvoir, » lui dit-il, « fais de moi ce qu'il te plaira. Je suis un soldat comme toi. J'ai fait aux blancs tout le mal que j'ai pu ; je les ai combattus, mais je les ai combattus avec courage. Je ne me fais plus d'illusion, tout espoir est perdu pour moi. Autrefois je pouvais, à ma voix, enflammer l'âme

de mes guerriers ; mais je ne puis ranimer des morts. Mes guerriers n'entendent plus ma voix ; leurs ossements sont à Talladega, à Tœllus-Hatchee, à Emucfaw, à Tohopeka. Tant qu'il y a eu des chances de succès pour moi, je n'ai pas quitté mon poste et n'ai pas sollicité la paix. Mais mon peuple est anéanti, et maintenant je demande la paix pour ma nation et pour moi. »

Cette paix que Weatherford demandait lui fut accordée. Jackson lui imposa un traité dont les conditions suffisaient pour annuler complétement la puissance déjà bien affaiblie des Creeks. Mais, en prévision de l'avenir, Jackson ajouta aux clauses du traité que les Indiens ne devaient entretenir aucune relation avec les garnisons anglaises et espagnoles, et que la libre circulation des cours d'eau baignant le territoire des tribus était garantie aux Américains.

La nation des Creeks, décidément anéantie et dispersée, ne se montra plus sur les champs de bataille. Pendant trois ans, le traité qui avait été sanctionné à Hickory-Ground assura aux Américains la paix avec les Indiens. Mais il ne devait pas en être toujours ainsi. Des événements préparés de longue main et dans l'ombre firent éclater de nouveau les hostilités.

Jackson avait toujours suspecté la prétendue neutralité des Espagnols de la Floride pendant la guerre contre les Creeks. Il ne tarda pas à être parfaitement édifié sur ce point.

Le dénoûment de la guerre dérangeait les combi-

naisons et les calculs des ennemis de l'Amérique. Ils avaient espéré mieux de la résistance des Creeks, et résolurent de les entraîner à une nouvelle prise d'armes. Jackson fut avisé que trois cents Anglais avaient débarqué à l'Apalachicola avec l'agrément des autorités espagnoles, s'y étaient fortifiés, et que de là ils incitaient les Creeks à rompre le traité de paix. Leur présence sur le territoire assigné aux Indiens était déjà, de la part de ceux-ci, une violation aux clauses du traité de Hickory-Ground.

Jackson écrivit immédiatement à son gouvernement pour l'informer de ces faits, et demanda, comme moyen efficace de mettre fin à ces menées et d'éviter même la guerre dans le Sud, qu'on l'autorisât à marcher sur Pensacola, port militaire très-important sur le golfe du Mexique, et qui est aujourd'hui, comme on sait, le plus bel arsenal maritime des États-Unis.

Le cabinet de Washington s'opposa formellement à ce projet, et n'autorisa Jackson à prendre des mesures extrêmes qu'après s'être bien assuré de la complicité des autorités de la Floride avec les Anglais et les Indiens.

Jackson prétendit n'avoir reçu que le 17 janvier 1815 cette dépêche qui était datée du 18 juillet 1814, c'est-à-dire six mois après, ce qui ne paraît guère probable. Toujours est-il que Jackson agit comme si son projet avait été approuvé, en prenant du moins pour une approbation le silence ou le prétendu silence du cabinet. Il est permis de croire que Jackson avait son

absolution garantie à l'avance, ou que, tout au moins, on lui laissait la responsabilité personnelle de ses actes, quitte au gouvernement à s'abriter derrière cette dépêche du 18 juillet, qui devait mettre six mois à parvenir à sa destination.

Jackson écrivit préalablement au gouverneur de Pensacola, en le sommant de lui livrer les chefs indiens qui se trouvaient réunis auprès de lui. Une réponse tardive et pleine d'hésitations et d'arguties ne laissa plus l'ombre de doute à ce général sur l'attitude de ces prétendus neutres. Il expédia au gouverneur espagnol une seconde lettre où son caractère se peint tout entier.

« Ne soyez pas surpris, lui dit-il, si je me mets en « tête d'aller, un de ces jours, vous demander dans « votre ville un logement pour mes troupes. » Puis il ajoutait pour terminer : « Veuillez vous abstenir dé- « sormais de toutes insinuations injurieuses envers « mon gouvernement, je ne suis pas d'humeur à les « supporter. Ne me considérez nullement comme re- « vêtu d'une mission diplomatique : je ne dois et ne « veux discuter avec vous que par la bouche de mes « canons. »

L'officier chargé d'aller présenter cet étrange message raconta, à son retour de Pensacola, qu'il y avait vu cent cinquante à deux cents officiers anglais, un parc d'artillerie et cinq cents Indiens bien armés ; enfin, que le pavillon de la Grande-Bretagne flottait sur divers points de la ville.

Jackson, exaspéré, revint à son projet d'attaque contre Pensacola. Toujours en attendant les *ordres* de son gouvernement, il réunit deux mille hommes, presque tous des volontaires, bien équipés et parfaitement montés, et se mit en marche, enleva plusieurs points fortifiés au pas de course, pour ainsi dire, et arriva devant Pensacola, où une flotte anglaise venait de débarquer d'importants renforts. Jackson envoya d'abord un parlementaire au gouverneur espagnol, lui demandant d'autoriser des garnisons américaines à occuper les forts et la ville, jusqu'à ce que le pavillon espagnol se sentît assez fort pour observer la neutralité promise.

Le gouverneur de Pensacola ayant refusé d'accepter ces conditions, Jackson ordonna l'assaut.

Après un vif combat, l'armée américaine entra victorieuse dans la ville, défendue jusqu'à la dernière extrémité.

Jackson était maître de la Floride à ce moment, et c'était une belle conquête que les Américains auraient pu plus ou moins justifier. Mais le général comprit la gravité de son action et ne voulut pas compromettre le caractère de châtiment qu'il avait entendu donner à cette audacieuse expédition. Les Anglais s'étaient retirés du territoire, et les Indiens s'enfuirent de nouveau au fond de leurs forêts. Le gouverneur espagnol avait acquis le droit de rester neutre. Jackson constata cette situation régulière, et deux jours après évacua Pensacola et même le territoire de la Floride.

Tout ce qu'il avait rêvé, du jour où le cri des victimes du fort Mimms avait retenti jusqu'au fond du Tennessee, Jackson l'avait obtenu dans cette guerre qu'il venait de clore par un coup de main hardi, mais qui devait renaître quelque temps après sous le nom de guerre des Séminoles.

Les Séminoles étaient une famille de la nation des Creeks qui s'était retirée dans le sud de la Floride, vers les derniers temps de la lutte qu'avait soutenue Weatherford. Leur nom signifiait *fuyards* dans la langue des Creeks et leur avait été donné au moment de leur séparation, qui fut attribuée à des jalousies entre les chefs. Les Séminoles, en se détachant de la nation-mère, ne se considéraient pas comme solidaires du traité accepté par Weatherford, et se tenaient prêts à reprendre les hostilités à la première occasion.

Billy Bowlegs appartenait à cette famille.

L'expédition de Jackson contre Pensacola et les événements qui remplirent les années suivantes avaient arrêté les intrigues des agents instigateurs, qui trouvaient dans les Indiens de si dociles instruments contre les Américains. Cependant, peu de temps après la conclusion de la paix avec l'Angleterre, deux officiers anglais, le colonel Edwards Nicholls et un capitaine nommé James Woodbine, restèrent en Floride et entreprirent de soulever les Indiens. Ils s'adressèrent aux Séminoles, comme les héritiers directs de la haine des Creeks contre les Américains, bien qu'une partie

de l'ancienne nation se fût, sous le commandement d'un chef, nommé Mac-Intosh, ralliée aux États-Unis. Les Séminoles écoutèrent avec complaisance les insinuations de Nicholls et de Woodbine, qui leur persuadèrent que le gouvernement de la Grande-Bretagne, dont ils se donnaient comme les agents, était tout disposé à leur prêter aide et protection. Les Séminoles se chargèrent d'entraîner dans la ligue la tribu des Mécasukiens, autre branche des Creeks, qui avait émigré dans l'est de la Floride.

Sur deux points de ce vaste territoire, au sud et à l'est, l'insurrection allait éclater. Aux Indiens s'étaient joints quatre ou cinq cents nègres *marrons*. Leur plan était de se porter en avant, d'attaquer les frontières américaines, et préalablement de reconquérir les territoires dont ils avaient été dépossédés, — sans préjuger de leurs résolutions à venir.

Les deux agents anglais, âme de ce complot, avaient, avec l'agrément, incontestable encore cette fois, du gouvernement de la Floride, construit un fort sur les rives de l'Apalachicola, dans une position qui assurait les communications entre les Séminoles et les Mécasukiens. Douze pièces de canon défendaient cette forteresse, où avaient été accumulés des approvisionnements et des munitions de tous genres en très-grande quantité.

La première déclaration de guerre fut faite par les Mécasukiens, qui élevèrent au milieu de leur village un long bâton peint en rouge, en signe de la soif qu'ils

avaient du sang des « faces pâles »; à ce long bâton ils attachèrent, en guise de bannière, les crânes des Américains qu'ils avaient scalpés. De là leur vint le nom de Red-Sticks (Bâtons-Rouges) sous lequel on désigna depuis cette tribu.

D'après les ordres du général Jackson, que nous allons voir reparaître pour terminer cette nouvelle et rude campagne, le colonel Cleische attaqua l'insurrection au cœur. Il marcha droit sur le fort où Nicholls et Woodbine commandaient, et y mit le siége. Cleisch avait avec lui, outre un régiment de troupes régulières, cinq cents Indiens commandés par Mac-Intosh. Il avait pressenti que cette expédition pourrait bien présenter des incidents dont il valait mieux confier l'exécution aux Indiens qu'aux blancs, qui y répugneraient.

Le siége du fort fut moins long que l'on aurait pu le croire, grâce à la désobéissance d'un officier que l'ardeur du combat porta à enfreindre les ordres de son chef.

Pour assurer les approvisionnements du colonel Cleisch pendant la durée du siége, on lui avait expédié de la Nouvelle-Orléans deux schooners chargés de munitions. Ces bâtiments, escortés par deux chaloupes canonnières, avaient remonté l'Apalachicola, du consentement des autorités espagnoles, qui, ouvertement, ne pouvaient reconnaître leur complicité dans cette nouvelle guerre. Pendant que les schooners étaient à l'ancre, une corvée de sept hommes, descen-

due à terre pour faire de l'eau, fut surprise par un détachement nègre; cinq de ces malheureux furent tués; un autre, fait prisonnier, subit les plus atroces tortures, et le septième parvint à s'échapper à la nage.

Le commandant des canonnières voulait venger immédiatement cet affront; mais Cleisch, jugeant que les douze caronades et les cinquante hommes qui composaient l'armement de ces embarcations étaient insuffisants pour entreprendre une attaque, défendit à cet officier tout acte agressif, dont les résultats ne pouvaient que compromettre le sort de l'expédition tout entière.

Mais le commandant des canonnières était de l'école de Jackson. Il passa par-dessus les ordres du colonel Cleisch, et ouvrit un feu à boulets rouges contre le fort. Un de ces boulets pénétra dans le principal magasin, et le fort ne tarda pas à prendre feu. Le colonel Cleisch profita de cet événement inattendu et du désordre qu'il occasionna parmi les assiégés pour les attaquer vigoureusement. Le massacre fut complet. De toute la garnison, il ne parvint à s'échapper que trois hommes. Deux chefs indiens, faits prisonniers et reconnus coupables d'atrocités contre des Américains tombés en leur pouvoir, furent abandonnés à Mac-Intosh et à ses guerriers. La loi indienne « œil pour œil, dent pour dent » fut impitoyablement appliquée aux deux chefs.

Cette seule victoire avait suffi pour assurer la tranquillité dans cette partie de la Floride.

Il n'en était pas de même sur les autres points.

Les Red-Sticks, auxquels s'étaient joints également de nombreuses bandes de nègres *marrons* et des aventuriers de toutes les sortes, avaient débuté dans la guerre par le pillage, l'assassinat et l'incendie, qu'ils portaient sur les frontières de la Géorgie et de l'Alabama; puis, leur coup fait, ils se retiraient dans leurs villages de Micasuky et de Sawaney, situés sur le territoire de la Floride.

Le général Gaines, que l'on désigna pour marcher contre ces hordes de barbares, reçut en quelques semaines des instructions contradictoires qui gênaient beaucoup ses opérations. Ainsi, les premiers ordres, à la date du 30 octobre 1816, lui enjoignaient de se borner à prendre position sur les frontières, qu'il garnit de cinq forts construits à la hâte, mais qui suffirent à le protéger contre les excursions des Indiens et à les tenir à peu près en respect. Il était interdit à Gaines de pénétrer sur le territoire de la Floride, mais il lui était loisible de refouler les Indiens dans les terres qui leur avaient été assignées par les traités. D'une semaine à l'autre, à quelque distance de là, on lui renouvela d'abord ces premières instructions; puis on l'autorisa à passer la frontière espagnole, en cas extrême, mais en y apportant une grande discrétion; enfin, on lui laissa entière liberté d'agir, de pénétrer dans la Floride, d'y poursuivre et d'y attaquer partout les Indiens, « à moins qu'ils ne vinssent à se réfugier « dans un fort espagnol, auquel cas le général aurait

« à en donner avis au gouvernement. » La diversité de ces instructions résultait des changements que subissaient les relations des États-Unis avec l'Espagne.

Les Indiens, profitant de la réserve où s'était tenu le général américain, avaient commis toutes sortes de brigandages. La sanglante bannière qui flottait au mât du village du Micasuky s'était enrichie d'un nombre considérable de scalps nouveaux. Toutes les routes et les rivières hors de la portée immédiate du canon des forts étaient infestées de bandits. En même temps que le gouvernement donnait libre carrière à Gaines, il nommait Jackson commandant en chef de l'expédition, avec carte blanche et le pouvoir de lever autant de troupes qu'il le jugerait convenable; mais sous la réserve qu'il agirait avec toute la prudence possible. Recommander la prudence à Jackson et lui laisser en même temps pleins pouvoirs, c'était renouveler sous une autre forme l'histoire de la fameuse dépêche qui avait mis six mois, on se le rappelle, à se rendre à sa destination.

Le premier soin de Jackson fut de porter immédiatement son quartier général en avant des frontières, où il établit un fort. Afin d'accélérer l'arrivée de ses approvisionnements, il ordonna aux fournisseurs de les faire monter par la Escambia, en passant par Pensacola et le fort Barancas, c'est-à-dire par une rivière et par des villes appartenant aux Espagnols. Jackson se contenta de prévenir le gouverneur de la Floride, en ajoutant que « toute opposition de sa part serait

considérée comme un acte d'hostilité. » Le gouverneur espagnol se garda de soulever aucune objection, et se borna à réclamer des droits de douane. Jackson s'y refusa net; l'autre n'insista point.

Jackson s'inquiétait peu des Indiens, qu'il laissa à la bande de Mac-Intosh le soin de poursuivre dans leurs bois; il avait d'autres préoccupations et d'autres vues. Il s'était donné la mission de rechercher, de trouver et de punir les instigateurs et les complices de ce soulèvement. La première revanche qu'il avait prise sur les Espagnols ne lui avait pas paru suffisante. Les prétextes apparents ne lui manquaient pas pour justifier sa conduite. Jackson se dirigea donc sur le fort Saint-Marc, appartenant aux Espagnols, s'en empara, y arbora le pavillon américain, et fit conduire la garnison à Pensacola. Il expliqua cette prise de possession par la nécessité de se fortifier contre les Indiens, et par la présence dans le voisinage d'un marchand écossais, nommé Alexandre Arbuthnot, accusé et convaincu d'avoir fourni des armes aux Indiens et aux nègres marrons. Arbuthnot fut d'abord mis au secret; puis, condamné à mort par un conseil de guerre, comme espion et pirate, il fut ensuite exécuté. Jackson était résolu, cette fois, à agir avec la dernière vigueur. Deux chefs indiens qui avaient fait subir d'atroces supplices à un détachement d'Américains dont ils portaient encore les scalps, furent pendus sans autre forme de procès.

Jackson laissa une petite garnison à Saint-Marc et

marcha sur les villages des Sawaneys, réputés être un refuge d'Indiens. Il y arriva au pas de course, échangea quelques coups de fusil avec les habitants, qui prirent promptement la fuite, et rasa les villages. Un ancien lieutenant d'Edwards Nicholls, nommé Ambrister, officier dans la marine anglaise, arrêté dans le voisinage des Sawaneys, fut immédiatement passé par les armes.

On a reproché à Jackson la sévérité qu'il déploya dans cette guerre ; mais il avait usé déjà de clémence envers les Indiens, et il savait par expérience que l'indulgence avait produit des résultats tout contraires à ceux qu'on en espérait. Enfin il justifia ces rigoureuses exécutions par la nécessité de faire disparaître du milieu des Indiens les instigateurs étrangers qui les avaient poussés à reprendre les armes. En tout cas, la conduite de Jackson fut approuvée par le congrès des États-Unis, et le parlement britannique, saisi de l'affaire relative à l'exécution d'Arbuthnot et d'Ambrister, passa à l'ordre du jour.

En revenant à Saint-Marc, Jackson apprit qu'un grand nombre de Séminoles s'étaient réfugiés dans le voisinage de Pensacola. La tentation était grande pour lui. Le souvenir de sa première conquête le tourmentait. Il n'y résista pas, marcha sur Pensacola et s'en empara le 24 mai 1818. Le gouverneur et la garnison se réfugièrent dans le fort de Barancas, dont Jackson s'empara également, pendant que le général Gaines, sur ses ordres, enlevait la forteresse Sainte-Augustine.

Toute la Floride se trouvait ainsi au pouvoir des Américains. Jackson avait réalisé les vœux de son ambition. Cette fois, il ne jugea pas nécessaire de se retirer, et écrivit à son gouvernement qu'il croyait l'occupation militaire de la Floride indispensable jusqu'après la soumission définitive des Séminoles. Les raisons de Jackson ne furent pas aussi bien appréciées qu'en 1814. Sa conduite souleva même une assez vive discussion au sein du congrès, dont plusieurs membres proposèrent d'infliger une forte réprimande au général. Cette motion fut rejetée à une forte majorité. C'était un acheminement à la possession définitive de la Floride, que l'Espagne céda en 1821 aux États-Unis.

La tribu des Séminoles n'était que dispersée et pas encore anéantie. Les restes de cette puissante nation, rameau détaché elle-même d'une nation jadis plus puissante encore, s'étaient réfugiés dans les Éverglades, contrée plate et marécageuse du sud de la Floride. Ces débris d'une antique race, accablés d'abord sous les malheurs qui avaient détruit leur nation, passèrent plusieurs années dans la paix. Il est certain que de 1818 à 1835, les Séminoles, divisés en trois bandes, les Séminoles proprement dits, les Tallachassees et les Bateliers, demeurèrent obstinément dans les Éverglades, d'où les Américains tentèrent vainement de les arracher par l'appât du travail et par des offres de bonne amitié.

Billy Bowlegs, qui, à l'âge de quinze ans, avait été

élevé à la dignité de *brave*, qui avait passé son enfance et sa jeunesse à la rude école de la guerre et de la misère, qui enfin avait pris personnellement une part active dans la dernière campagne de Jackson; Billy Bowlegs, dis-je, comme guerrier déjà renommé, était à la veille de prendre l'autorité suprême, lorsque les Américains proposèrent aux réfugiés des Éverglades de céder leur territoire et de se retirer sur les bords du Mississipi.

Leur chef d'alors, John Hext, avait accepté ces propositions. Mais au moment où les Indiens faisaient leurs préparatifs de départ, John Hext mourut subitement, empoisonné, croit-on. Son successeur, Oscéola, une des grandes figures de la race indienne, s'opposa au départ de la tribu, et déclara la guerre aux blancs. Le massacre, le pillage, les incendies revinrent à l'ordre du jour sur ce sol un moment pacifié.

Le 28 décembre 1835, deux compagnies d'artillerie, commandées par le major Dale, furent massacrées dans une rencontre avec les Indiens. Le général Clinch, qui commandait en chef l'armée expéditionnaire, recevant peu de renforts du gouvernement fédéral, demanda des secours à la législature de la Floride, qui leva un millier d'hommes. Malgré ce renfort, Clinch ne put entreprendre une campagne fructueuse. Les généraux qui lui succédèrent tour à tour ne furent pas plus heureux; en quatre ans, c'est-à-dire jusqu'en 1839, six généraux exercèrent le commandement en chef sans obtenir les résultats auxquels les

armes américaines étaient accoutumées contre les Indiens : ce sont les généraux Gaines, Twigs, Call, Scott, Jessup et Taylor. Quelques-uns parmi eux avaient une grande expérience de cette sorte de guerre. Ils obtenaient bien des avantages partiels, mais ne parvenaient pas à réduire les Indiens.

Une trêve fut enfin obtenue à l'époque où Osceola tomba prisonnier entre les mains des Américains. On pouvait croire cette nouvelle guerre terminée, et un traité définitif allait être signé entre le général Macomb et les principaux chefs, lorsque le signal des hostilités fut donné, et cette fois par Billy Bowlegs, qui, à la tête de deux cent cinquante Séminoles, attaqua le fort Charlotte, commandé par le lieutenant-colonel Harney, le même qui, général aujourd'hui, s'est emparé récemment de l'île San-Juan. Le colonel Harney fut surpris en pleine nuit par Billy Bowlegs. Des trente hommes qui occupaient le fort, quatre ou cinq seulement parvinrent à s'échapper, et Harney ne sauva sa vie qu'en s'enfuyant sans vêtements pendant plusieurs milles. Toujours poursuivi par les Indiens, il se jeta dans une rivière, qu'il traversa à la nage, et gagna l'autre rive, où il trouva enfin un abri.

De ce moment, Billy Bowlegs occupa la scène et la remplit, on peut croire.

Pendant son séjour à la Nouvelle-Orléans, Billy Bowlegs visita une galerie de personnages en cire où se trouvaient les portraits de tous les généraux contre lesquels il avait combattu. Il les reconnut les uns après

les autres, et témoigna un grand respect pour Jackson, pour Taylor et pour Scott. En apercevant la figure de Harney, le souvenir de l'attaque du fort Charlotte lui revint en mémoire, il éclata de rire en disant :

« En voici un que j'ai fait fuir comme le diable ! »

Les Américains, désespérant de venir à bout des Indiens par les moyens ordinaires, employèrent de ces limiers dont se servent les chasseurs d'esclaves pour forcer ceux-ci comme des bêtes fauves dans les *gangs*. On importa de Cuba trente chiens de pure race, mais qui ne purent rendre aucun service au milieu des marais des Éverglades. « Ainsi, disait avec « raison un journal de l'époque, fut épargné au gou- « vernement la honte de combattre les sauvages avec « leurs propres armes. » Mais quelques-uns des moyens que leur impuissance dans cette guerre conseilla aux Américains ne furent pas beaucoup plus honorables que l'épisode avorté des chiens. Ainsi, en 1842, sous le commandement du général Arinstead, pendant que des négociations pacifiques étaient sur le tapis, on convoqua à une fête une douzaine de chefs qu'un colonel retint prisonniers. Un autre chef et dix-huit de ses guerriers, attirés par ruse à bord d'un navire de guerre, y furent capturés.

Il reste à se demander si, de leur côté, les Indiens sont plus scrupuleux sur le choix de leurs moyens pour s'emparer des blancs et les exterminer ensuite !

Billy Bowlegs avait besoin de prendre haleine et de reconstituer ses bandes un peu dispersées par suite

des piéges où bon nombre de ses lieutenants et de ses meilleurs guerriers avaient été pris. Il fit demander à traiter ; ce n'était pour lui qu'un moyen de gagner du temps et de réparer en toute sécurité ses désastres. Billy Bowlegs, rusé et défiant comme pas un Indien, tint en échec pendant plusieurs mois la diplomatie du colonel Worth en multipliant les conférences et en y soulevant des difficultés inattendues, pour, finalement, rejeter toutes les bases du traité au moment même où le négociateur américain, trompé par les apparences, faisait espérer à son gouvernement que la paix allait être conclue.

Billy Bowlegs avait gagné deux choses à ces lenteurs calculées : d'abord il était arrivé à reconstituer ses phalanges de guerriers, et en second lieu il avait appris avec une merveilleuse rapidité la langue anglaise et la langue espagnole, qu'il parlait très-correctement.

Après avoir rompu les négociations qu'il avait su faire durer si longtemps, Billy Bowlegs commença contre les Américains une guerre de guérillas où il déploya une énergie et des ressources immenses. Pendant une des trêves de cette guerre impitoyable de ruses, de traquenarts, d'assassinats, le gouvernement américain fit à Billy des offres considérables pour le décider à émigrer. Le roi des Everglades les repoussa toutes avec le plus grand dédain ; il se montra incorruptible.

Voici un épisode de la vie de Bowlegs qui donnera

une idée de son caractère et des mœurs des Indiens.

J'ai dit que pendant ces longues négociations avec les plénipotentiaires américains, Billy avait appris à parler couramment l'anglais et l'espagnol, ce qui lui donna un vernis de *savant* auprès de ses sujets. C'est à cette brillante et soudaine éducation qu'il dut d'obtenir les deux plus jolies de ses femmes. En tout cas, pour conquérir l'une d'elles, il eut recours au même moyen irrésistible dont se servit le roi psalmiste pour posséder la femme de son serviteur Urie.

Cette femme, convoitée par Billy, appartenait à l'un des guerriers de la tribu. Il s'agissait de se débarrasser du mari sans recourir à quelque crime trop apparent. Billy prétendit avoir reçu une lettre l'informant que le mari de la charmante *squaw* s'était entendu avec les blancs pour leur livrer les Séminoles; en un mot, il l'accusa publiquement du crime de haute trahison. Le *brave* nia le crime de la façon la plus énergique. Billy montra alors la lettre qu'il venait de recevoir et lût, en anglais, les preuves les plus écrasantes contre ce malheureux, qui n'avait d'autre tort que d'être le mari d'une jolie *squaw*. Celui-ci, indigné, exprima le doute que Billy, qui pouvait bien parler l'anglais, sût lire en cette langue. Billy proposa une épreuve très-simple et très-décisive. Il offrit d'écrire une lettre en présence des chefs de la nation, laquelle serait immédiatement portée à l'officier américain commandant le fort le plus voisin, et si celui-ci déclarait ne pas comprendre la lettre, Billy était tout

prêt à abandonner l'accusation et à faire amende honorable.

Billy Bowlegs était un maître rusé, et mieux qu'aucun traître de mélodrame il avait su prendre ses précautions pour assurer le succès de sa machination. Il s'était rendu au fort quelques jours avant la scène que nous venons de raconter, et il avait prié l'officier commandant d'écrire sous sa dictée ces mots : « Moi, « Billy Bowlegs, roi des Éverglades, je sais lire et « écrire en anglais. » Comme l'officier demandait l'explication.

« Il s'agit, répondit Bowlegs, d'une épreuve très-sérieuse à faire subir aux guerriers des Éverglades ; il y va même de mon influence et de mon autorité ; en conséquence, au cas où l'on viendrait vous présenter une lettre de moi, traduisez-la dans le sens des mots que je viens de vous dicter.

Lors donc que le messager parti des Éverglades arriva au fort et présenta la lettre de Billy Bowlegs, l'officier américain, conformément aux conventions arrêtées avec le roi, lut le chiffon de papier indéchiffrable dans les termes que nous avons dit plus haut. Il n'y avait plus à le méconnaître, Billy avait raison. Le pauvre *brave* fut condamné à mort, et Bowlegs consola sa veuve en l'épousant. Cette femme est celle que nous avons vue jeter son manteau sur le corps de son mari ivre, pour le dérober aux regards des curieux, dans les casernes de la Nouvelle-Orléans.

Peut-être trouvera-t-on que le moyen, tout sauvage

qu'il fût, employé par Billy Bowlegs, était néanmoins un peu bien naïf, et que l'officier américain s'était prêté avec une bien grande complaisance à se faire le complice de cette infâme action. Mais je rapporte le fait tel qu'il était connu et raconté dans la tribu.

Peu de temps après ce beau trait de lovelace rouge, Billy Bowlegs, pour remercier l'officier américain, attaqua le fort, qu'il pilla, et tua le commandant de sa propre main. Vingt traits de cette sorte, suivis d'autant de suspensions d'armes et de propositions de paix de la part de Billy Bowlegs, remplirent les années suivantes. La sincérité n'était pas la vertu dominante du roi des Éverglades; il possédait, en même temps que des ruses à l'infini, une finesse incroyable pour en imposer aux plus habiles officiers américains avec lesquels il eut affaire. Le général Blake, qui commandait en Floride en 1853, proposa à Billy Bowlegs de l'amener à Washington et dans les principales villes de l'Union, espérant de pouvoir familiariser ce sauvage chef avec les grandeurs de la civilisation, et de l'amener par là à se montrer plus accessible aux conditions qu'on lui offrirait. Lorsqu'il se trouva en présence de M. Fillmore, qui occupait alors le fauteuil présidentiel à Washington, Billy Bowlegs lui tendit la main et lui dit :

« Vous êtes un grand chef, moi je suis le roi des Éverglades : je veux bien qu'il y ait amitié entre nous. »

Billy Bowlegs ne manifesta aucune espèce d'étonne-

ment au spectacle de la civilisation; il regardait tout avec l'indifférence stoïque de l'Indien. Il trouva que c'était beau, en effet, un steamboat; « mais, disait-il, cela me servirait moins que mon canot dans les Éverglades. » Quand on lui montra une locomotive lancée à toute vitesse, il sourit et répondit : « Avec mon poney, je galope aussi vite que cela. » Il trouvait que les canons des batteries, qu'on lui fit examiner, ne valaient pas un jonc de ses marais. Le mouvement, le bruit, l'éclat de New-York, ne l'émurent point; il prétendit que New-York « était un assez beau village ».

Billy Bowlegs avait un don merveilleux d'assimilation. On a vu comme il apprit facilement l'anglais et l'espagnol. Dans ses rapports avec les hommes d'élite de la société américaine, il copia avec une fidélité de singe leurs manières et leurs habitudes, et dans plusieurs réunions où il se trouva parmi des dames, il se montra à leur égard d'une convenance parfaite et parfois même, dit-on, galant jusqu'à la plus fine délicatesse.

De retour en Floride, Billy Bowlegs feignit d'avoir été touché de toutes les merveilles au milieu desquelles on l'avait promené, et pour la centième fois il promit de renoncer à ses hostilités contre les « faces pâles » et à émigrer sur les terres qu'on lui offrait, en échange de sa royauté considérablement amoindrie.

Billy Bowlegs n'était pas avare, on le sait, à l'en-

droit de ces sortes de promesses, et il ne mettait non plus aucun scrupule à ne pas tenir sa parole engagée. Cette fois encore, il avait agi avec ruse et tendu un piége aux autorités américaines, décidément trop confiantes en lui. Son but était de gagner un peu de temps pour rallier ce qui lui restait de guerriers, dont le nombre diminuait chaque année, soit par la désertion, soit par la maladie. Pendant son absence, les rangs s'étaient encore éclaircis. Billy Bowlegs parvint à réunir une poignée d'hommes à l'aide desquels il résolut de continuer sa guerre de guérillas, qui n'était plus véritablement qu'une guerre de brigandage et de coupe-gorge. Plus de grandes batailles, plus d'expéditions lointaines, mais des attaques de convois, des dévastations de plantations, des invasions dans les villages. La guerre primitive avait perdu de son caractère, et Billy Bowlegs n'était plus, à tout prendre, qu'un chef de bandits.

Le dernier trait de Billy, qui mérite quelque attention, remonte à l'année 1857. Ce fut l'attaque et le massacre d'un convoi escortant deux wagons d'émigrants, et commandé par le lieutenant Hartsuff, entre les forts Deynard et Simon Drum. Le convoi fut surpris dans un bois, et en quelques instants tous les soldats, à l'exception du lieutenant, furent mis hors de combat, accablés par le nombre. Le lieutenant Hartsuff et deux de ses hommes blessés tinrent les Indiens en échec. Abrités derrière un wagon, les soldats chargeaient les armes, et le lieutenant faisait feu avec une

adresse souvent heureuse. Il ne tarda pas cependant à être blessé au bras ; il résista encore ; mais frappé ensuite d'une seconde balle à l'épaule, il sentit l'impossibilité de continuer cette lutte inégale. Hartsuff abandonna la partie et se jeta dans un buisson voisin, près duquel se trouvait un étang entouré d'une épaisse végétation. Il rampa vers l'étang, se glissa dans l'eau, puis disparut au milieu des hautes herbes, poursuivi par Billy Bowlegs, qui finit par renoncer à l'atteindre. Le surlendemain, un convoi qui revenait du fort Simon Drum ramassa le malheureux lieutenant presque expirant. Il est aujourd'hui en parfaite santé.

Peu de temps après cette expédition, Billy Bowlegs compta ses guerriers et en trouva le nombre diminué encore. Aucun lien ne les unissait plus ; le genre d'expéditions auquel ils se livraient avait détruit le sentiment de l'union, je n'ose dire de la nationalité chez eux. La vie de maraude les avait détachés les uns des autres ; les Séminoles se dispersaient en groupes, allant se faire tuer dans des attaques isolées, ou se fondant avec des populations qui les absorbaient. Ce n'étaient plus que des vagabonds sans feu ni lieu.

Cette décadence de sa tribu découragea Billy Bowlegs, qui n'était plus qu'un roi sans sujets et presque sans autorité. Il se peut bien aussi que ses habitudes de dégradante ivresse eussent affaibli son énergie. Il se rendit cette fois, aux conditions que j'ai indiquées en commençant ce récit, et c'est ainsi que j'ai pu voir les débris d'une si puissante nation des-

cendre tristement du steamboat le *Gray-Cloud* sur la levée de la Nouvelle-Orléans.

La scène des fossoyeurs d'*Hamlet*, philosophant sur les crânes et les tibias humains, se représenta à mon esprit. Se pouvait-il qu'une nation tout entière en fût venue à tenir entre quelques planches flottantes !

O vanité des puissances !

III

Les attaques des Indiens n'arrêtent pas les voyages et les courses des caravanes dans l'intérieur des États-Unis, dans cette portion du pays qui n'est traversée ni par les steamboats ni par les chemins de fer.

Le désert existe encore aux États-Unis, le désert à peu près dans toute l'acception du mot ; mais ce désert a quelque chose de particulier.

Il est sillonné d'un va-et-vient presque continuel de convois d'émigrants se rendant sur les territoires nouveaux, les seuls points des États-Unis où il y ait en ce moment de grandes et rapides fortunes à faire. Parfois un groupe de ces émigrants s'arrête à quelque point qui le séduit, il y plante sa tente, au milieu des forêts ; c'est comme un de ces obstacles que le courant d'un fleuve dépose sur une rive, première assise d'une digue qui grandit peu à peu et arrête un beau jour le flot ameuté.

Ainsi à cette première cabane d'un émigrant s'en

ajoute une seconde, uniquement parce qu'il y en a eu une première; puis une troisième s'y vient joindre, puis une quatrième. Un village se fonde; le village devient ville, et le courant de l'émigration se heurte contre cette digue qui s'improvise souvent en moins de quelques mois.

C'est surtout dans l'Ouest que les caravanes se développent sur une plus grande échelle. La composition de ces caravanes est assez curieuse, et les mœurs des émigrants qui en font partie sont assez intéressantes à étudier. A mes observations personnelles sur ce sujet, je joins diverses notes d'autres voyageurs.

Voici le récit d'une de ces promenades à travers les déserts. Il s'agit d'un voyage des rives du Missouri à Chihuahua, un des nouveaux territoires que les Américains ont conquis sur le Mexique :

« Les chariots traînés par six paires de mules portent en général un poids de 5 à 6,000 livres. Un seul charretier guide chaque attelage, tantôt assis sur le dos d'une mule, tantôt marchant à côté de ses bêtes. Dans les endroits difficiles, les conducteurs se prêtent mutuellement assistance, doublent et quelquefois triplent ou quadruplent les attelages, afin de franchir quelque montée ardue. Comme les éléments qui composent la caravane ne peuvent se séparer, on fait à peine quelques milles par jour avec ce moyen de voyager. Ainsi telle circonstance s'est présentée dans laquelle il a fallu une quinzaine de

jours à vingt-six wagons pour faire douze milles anglais. D'autre part, au contraire, à travers les prairies, par exemple, le terrain est si favorable que l'on peut franchir soixante-dix à quatre-vingts milles en vingt-quatre heures. Les voitures sont très-solidement établies, aussi durent-elles un temps extraordinaire. Elles sont altérées surtout par la sécheresse de l'air quand on traverse les régions élevées de l'ouest, et l'on doit, pour obvier à cet inconvénient, mouiller les roues aussi fréquemment qu'il est nécessaire. S'il ne se présente pas quelque accident fortuit, un bon conducteur peut faire parcourir le continent à sa voiture sans que le besoin des réparations de charronnage se fasse sentir. Néanmoins, une caravane porte avec elle les principaux articles qui constituent le harnachement des mules et la confection des voitures, de sorte que si un collier, une roue, une chaîne, viennent à se briser, cet engin est immédiatement remplacé.

« Des fers pour les mules, des pelles, des houes, des treuils, des leviers, des pinces, des moyeux, des hachettes pour couper le bois, sont des ustensiles d'absolue nécessité pour les caravanes. Les provisions consistent en farine, lard, fèves, café, sucre. Les liqueurs ne sont jamais distribuées en route, à moins que le conducteur de la caravane ne croie devoir réconforter exagérément ses hommes épuisés de fatigue et de privations. L'eau-de-vie n'est prise que comme médecine; le café, au contraire, est un article in-

dispensable et est distribué deux fois par jour en grande quantité. L'effet rafraîchissant et réconfortant de cette boisson par les temps chauds et les temps froids, les temps pluvieux et les temps secs, est vraiment extraordinaire. Les fèves constituent la principale nourriture des Mexicains et de tous les autres Américains espagnols, mais tout dépend du choix des fèves et de la façon de les préparer. Elles sont bouillies dans l'eau jusqu'à ce qu'elles soient amollies ; une partie de l'eau s'évapore ensuite, et une casserole bien garnie de graisse est placée sur le feu ; les fèves y sont jetées ; puis on les sale, et elles cuisent à l'étuvée pendant quelques instants, et fournissent au voyageur affamé un mets aussi savoureux et aussi nourrissant qu'il le peut désirer. Le pain est cuit quotidiennement, et généralement on le mange chaud.

« Toutefois, la principale table de la caravane n'est pas servie avec une aussi grande frugalité. Des conserves de viande, des légumes de choix, des choux-fleurs, des huîtres, des homards, des sardines à l'huile, des jambons, de la saumure, des fruits conservés, du thé, du chocolat, du clairet et du champagne, en font les frais. Les sardines sont surtout recherchées, et la consommation qu'on en fait dans les prairies est si grande, que les boîtes de fer-blanc abandonnées par les caravanes suffisent à indiquer la voie d'Indépendance à Santa-Fé.

« La caravane doit être abondamment pourvue d'armes et de munitions. Chaque conducteur, chaque

muletier doit avoir sa carabine en bon état, et quelques-uns y ajoutent des pistolets. La caravane doit posséder un assortiment de chaussures, chapeaux, couteaux, tabac et autres articles d'un usage journalier ; le propriétaire ou le conducteur de la caravane se charge d'ordinaire de la fourniture de tous les objets d'équipement, mais il se les fait payer très-cher. On trouve sur la route des prairies et aux stations une population flottante de muletiers et de guides comparable à celle des marins dans un port.

« Le commandant de la caravane est appelé par les Mexicains *mayordomo*. Le propriétaire, à moins qu'il ne prenne lui-même le commandement de la caravane, est au commandant comme le subrécargue est au capitaine à bord d'un bâtiment. Les Anglo-Américains sont les meilleurs conducteurs de chariots ; les muletiers sont Mexicains. Les Allemands ne valent rien pour conduire ; les fatigues et les privations les rendent irritables ou moroses. Les Mexicains montrent dans le danger le courage passif du fataliste ; l'héroïsme n'est cependant pas rare chez eux. Ils supportent les fatigues et les privations avec une incroyable patience.

« Des conducteurs et des muletiers, passons à leurs bêtes, qui sont jusqu'à un certain point plus dignes d'intérêt. Un des signes les plus caractéristiques du mulet, c'est son aversion pour l'âne et son affection pour le cheval. Si un âne, cédant à la vanité particulière de sa race, s'approche des mulets, il est sûr de

recevoir des coups de pied en bon nombre et de regretter longtemps sa témérité. Un cheval, au contraire, est très-respecté dans une troupe de mules. On l'entoure, on l'envie, on le jalouse, on s'efforce de lui ressembler. Une jument est sûre d'avoir autour d'elle tout un troupeau de mulets et de les conduire où il lui plaira.

« Pendant les temps de repos, on forme un camp dans lequel les voitures sont aussi bien rangées que sur la route. Personne n'essaye de dépasser les autres ; chacun reste à son rang d'expédition. Le danger permanent d'être attaqué par les Indiens force la caravane à se resserrer autant que possible ; aussi voyage-t-on quelquefois sur une double colonne : c'est à cause de cela que la route de Santa-Fé porte des voies doubles. A cette occasion, il est bon d'observer que les routes, dans les prairies, sont pour la plupart bien tracées, et qu'il serait erroné de supposer que l'on voyage à travers une plaine vierge et presque à l'aventure. A la vérité, les guides ouvrent quelquefois une voie nouvelle en vue de supprimer un angle inutile, de tourner une hauteur, de se rapprocher d'une source ; mais les roues des voitures laissent des sillons que des années effacent à peine, car la végétation qui pousse dans les ornières ouvertes par les chariots diffère de couleur avec les végétations voisines.

« D'ordinaire les caravanes voyagent depuis le lever du soleil jusqu'à onze heures. Alors on fait halte, on fait la cuisine, on mange, on abreuve les mules et on

les laisse paître. Dans l'après-midi, le voyage est repris. C'est le commandant qui marche en avant pour découvrir le lieu favorable au repos. Il le choisit bien couvert d'herbages agréables aux animaux de la caravane, non loin d'une source et dans une position bien défendue contre les Indiens.

« Aussitôt que les mules ont été déharnachées, un homme est placé en sentinelle, tandis que d'autres s'occupent de faire du feu et de préparer la nourriture. D'autres se reposent en attendant le repas ou l'heure de monter la garde autour du campement.

« La faction de nuit est ce qu'il y a de plus pénible dans le voyage, et, après une journée de fatigue, les sentinelles ont bien de la peine à ne pas sommeiller à leur poste. La crainte d'être scalpées par les Indiens ne peut pas toujours les tenir éveillées. Toutefois, ces voyages à travers les prairies sont pleins de charmes : la nature y est belle, et le souvenir de ses magnificences, des fatigues essuyées et des dangers courus, est très-agréable au voyageur rentré dans ses foyers. »

L'amour de l'agriculture n'est pas le seul sentiment qui anime les populations américaines et les populations qui abordent les rivages de l'Atlantique avec la résolution préconçue de demander leur pain ou leur fortune au travail, même à un travail ardu. On ne saurait croire comme la passion de l'or domine en Amérique, arrache, même à des positions fructueuses, des masses d'individus, et les jette dans ce grand courant de l'émi-

gration qui conduit aux mines nouvellement découvertes. Il y a eu en Amérique deux fièvres d'or récentes : la fièvre du Fraser et la fièvre du Pike's Peak. Ces deux accès ont poussé à travers des déserts opposés de l'Amérique du Nord d'immenses convois d'émigrants.

La rivière Fraser, qui se jette dans le golfe de Georgia, une branche du détroit de Puget, est située, à peu près sous le 49e degré, sur la limite du territoire américain et des possessions anglaises. A partir de sa source, et jusqu'à moitié de son parcours, la rivière Fraser coule dans la direction sud, puis elle incline vers l'ouest. A cent soixante milles environ de sa source, elle reçoit le Thompson, un puissant cours d'eau qui arrive de l'est. Les montagnes Cascades, que l'on peut considérer comme une continuation de la Sierra-Nevada, s'arrêtent à ce point. C'est à la jonction de cette chaîne de montagnes et du Thompson que se trouvaient, disait-on, les placers aurifères qui ont produit en Amérique une véritable révolution.

La compagnie de la baie d'Hudson possède un fort, nommé Langely, dans ce voisinage, sur la rive gauche du Fraser. L'abord des mines du Fraser était difficile. Le pays est sauvage, montueux, et presque inaccessible. Ces difficultés n'arrêtèrent pas les pionniers, qui en furent pour leurs frais.

Dans un de mes précédents ouvrages, *Scènes de mœurs et de voyages*, j'ai signalé la rapidité avec laquelle s'est développée la ville de Leavenworth dans

le Kansas, et je faisais remarquer que c'était là un trait caractéristique tout à la fois à l'honneur des institutions politiques des Etats-Unis, et en faveur des avantages incontestables que le territoire du Kansas offre à des populations nouvelles.

Les faits que j'ai recueillis sur cette merveilleuse fécondité dépassent toutes les prévisions raisonnables. Un journal du Kansas, l'*Estafette*, s'exprimait ainsi à ce sujet :

« Les personnes étrangères à Leavenworth ne sauraient se faire une idée de l'activité qui règne depuis quelques jours dans notre cité. Quoique l'hiver ait été extraordinairement doux, à tel point que les travaux de bâtisse et de nivellement des rues n'ont presque point subi d'interruptions, la plupart des entrepreneurs et des propriétaires n'en ont pas moins voulu attendre jusqu'à présent pour commencer les importantes constructions qui vont bientôt orner notre cité, persuadés qu'ils sont qu'une recrudescence de froid et de gelée n'est plus à craindre.

« Dans tous les quartiers, dans toutes les rues, à chaque pas, on rencontre des centaines d'ouvriers activement occupés, soit à des travaux de terrassement, soit à l'édification de nouvelles constructions ; et dans le centre de la ville, les anciennes maisons en bois sont jetées bas pour être remplacées par d'élégantes et solides maisons en pierre et en briques, à deux, trois, quatre et même cinq étages.

« Et lorsqu'on se rappelle qu'il y a cinq ans Lea-

venworth n'existait même pas encore sur le papier, on est forcé de reconnaître que depuis lors notre jeune cité a marché à pas de géant, car nous comptons en ce moment une population de près de 12,000 âmes.

« Chaque jour se fait l'ouverture de nouveaux magasins, car chaque jour les besoins de la population deviennent plus grands.

« La découverte des mines d'or de Pike's Peak a été pour Leavenworth un coup de fortune ; et comme les nouvelles de notre Eldorado continuent à être des plus rassurantes, que pas une seule contradiction n'est venue jeter de l'incertitude dans les esprits, tout porte à croire que bientôt notre cité sera le véritable point de réunion de tous ceux qui voudront se rendre aux mines, car Leavenworth offre toutes les ressources de nos villes de premier ordre.

« Un grand nombre de nos concitoyens se sont déjà dirigés sur Pike's Peak, laissant leur famille à Leavenworth ; et quoique la navigation du Missouri ne soit ouverte que depuis peu, on porte à plus de 8,000 le nombre des individus qui se sont arrêtés dans notre cité pour faire leurs approvisionnements avant de se rendre aux mines.

« D'après les renseignements qu'on a reçus, on peut porter, sans exagération, de 100,000 à 150,000 le nombre des individus qui se rendront à Pike's Peak, pendant la présente saison, par la route de Leavenworth, qui est la meilleure et la plus fréquentée. »

Je dois faire remarquer que le journal du Kansas

écrivait ce qui précède au moment même du plus fort accès de la fièvre du Pike's Peak, et que les mineurs en espérance abondaient à Leavenworth, où ils trouvaient, dans les magasins de la ville, tout ce qui leur était nécessaire pour leur voyage dans les plaines.

Le même journal publiait en même temps une nomenclature assez curieuse des provisions, outils, objets de campement, etc., dont un mineur doit se munir pour entrer en campagne.

Nous reproduisons ce document, en ajoutant que les provisions dont il s'agit sont calculées pour *six mois* et pour *quatre hommes.*

Provisions. — 800 livres de farine, 24 dollars; 100 livres de sucre, 8 dollars; 50 livres de café, 7 dollars; 600 livres de jambon, 60 dollars; 50 livres de sel, 50 cents; 5 livres de soda, 50 cents; 6 livres de poivre, 1 dollar 20 cents; 25 livres de tabac, 5 dollars; 25 livres de savon, 2 dollars; 10 livres de chandelles, 2 dollars 50; 2 bushels de pommes sèches, 3 dollars 50; 2 bushels de haricots, 4 dollars; 1 boîte de crockers, 2 dollars 50; 12 bouteilles de conserves, 7 dollars 50. — Total. 128 dollars 70 cents.

Outils. — 8 pioches, 12 dollars; 1 lanterne, 50 cents; 4 pelles, 4 dollars; 4 haches, 5 dollars; 4 baquets à laver l'or, 4 dollars; 2 ciseaux, 75 cents; 1 scie, 1 dollar 25. — Total: 27 dollars 50 cents.

Objets de campement. — 1 barillet de 10 gallons, 1 dollar 50; 1 moulin à café, 75 cents; 1 chaudron, 75 cents; 1 bouilloire, 75 cents; 1 marmite, 1 dollar;

6 assiette en fer-blanc, 60 cents ; 6 coupes en fer-blanc, 75 cents ; 1 poêle à frire, 50 cents ; 4 couteaux de boucher, 1 dollar ; 16 paires de couvertures, 64 dollars ; 1 tente, 10 dollars ; 10 livres de poudre, 3 dollars ; 25 livres de plomb, 2 dollars ; 10 boîtes de capsules, 75 cents ; 2 grosses d'allumettes, 2 dollars. — Total : 89 dollars 25 cents.

Equipage. – 3 paires de bœufs, 225 dollars ; 1 wagon avec bâche, 120 dollars ; chaîne et harnachement, 10 dollars ; graisse, etc., 2 dollars. — Total : 357 dollars.

Ainsi, en récapitulant, pour les provisions, 128 dollars 70 ; pour les outils, 27.50 ; pour l'équipage, 357 ; pour les objets de campement, 89.35, on arrive à un total de 602 dollars 75, lesquels constituent la dépense qu'une escouade de quatre mineurs devait faire pour entrer en campagne à destination de Pike's Peak.

Le Pike's Peak succédait à ce moment au Fraser dans l'opinion publique. Le Fraser avait été une déception, on se vengeait sur le Picke's Peak ; on n'avait pas assez de malédictions contre le premier afin de surfaire le second. La réclame allait bon train.

S'il fallait s'en rapporter à la presse américaine d'un bout à l'autre de l'Union, jamais la doctrine du sceptique saint Thomas, « j'ai touché, donc je crois », n'était plus applicable qu'en matière de mines d'or, en lesquelles on a beaucoup cru sans avoir toujours touché.

C'était ce qui venait d'arriver avec les mines du Fraser, dont la découverte ou la prétendue découverte avait semé, même en Californie, une épidémie de fièvre d'or. Un violent enthousiasme, un entraînement irréfléchi, avaient poussé des populations entières vers des placers inexplorés; c'était quelque chose qui ressemblait au tourbillon des moutons de Panurge, passant les uns par-dessus les autres pour arriver plus vite à un but que personne ne connaissait, que nul ne pouvait définir.

Les retours avaient été aussi prompts que les départs avaient été précipités; tous ou à peu près sont revenus clopin clopant, qui avec les illusions de moins, ce n'est pas la perte la plus sensible; qui, avec ses économies perdues, et ne les retrouvant plus le long du chemin où elles s'étaient éparpillées.

Les ambitieux pressés qui n'ont ni la patience ni l'énergie nécessaires pour savoir attendre, et qui ne comptent que sur une fortune qu'il leur sera donné de brasser en quelques jours, ceux-là ne vivent que par l'espérance du miracle.

Mais la morale, qui avait beau jeu à propos du Fraser, se montrait indulgente à propos du Pike's Peak.

Si personne n'avait pu affirmer les richesses et la fécondité des mines du Fraser, il n'en était pas de même de celles de Pike's Peak. L'or avait été vu, non pas seulement dans les gouffres béants de la terre, non pas seulement roulant avec les eaux des rivières

ou dormant mêlé au sable de leur lit; mais l'or provenant de ce troisième ou quatrième Eldorado avait été vu dans les poches de hardis pionniers revenant de cette contrée favorite, et palpé par tous ceux qui avaient eu la fantaisie de le peser dans leurs mains.

Un seul individu avait rapporté à Wyandot pour 10,000 dollars de poudre d'or, résultat d'un travail de quelques semaines. C'était bien assez pour enflammer toutes les têtes !

Les gens calmes et plus réfléchis tiraient de là deux conséquences qui compenseraient la déception, s'il devait y en avoir une pour ces émigrants se pressant sur la route du Pike's Peak. Ceux-là tenaient ce langage pratique : « Voilà un coin de l'Union qui va se remplir rapidement, et nous avons une assez forte conviction dans les bonnes chances de l'Amérique pour croire qu'avant peu de temps le Kansas sera, comme la Californie, un des États les plus peuplés de l'Union, et un de ceux qui réaliseront sur la plus vaste échelle les destinées magnifiques attachées à cette immense étendue de territoires dans l'Ouest. » Les caravanes nombreuses qui étaient en marche pour ce point permettaient de l'espérer. Avant un an, le Kansas, devait, si les faits révélés se confirmaient, égaler, sinon dépasser, la Californie. Il ne lui manquait qu'un port de mer comme San-Francisco pour aider à son immense prospérité.

Hélas ! le Pike's Peak eut le sort du Fraser. L'or y fut un piége, avec cette différence que le Kansas étant

un territoire fécond, sillonné de magnifiques cours d'eau, la population de ces chercheurs d'or trouva une compensation à ses déceptions. Le rapide développement de la ville de Leavenworth prouvait assez ce qu'il y avait de ressources en ce pays, quoique le cercle dans lequel on tournait fût peut-être un cercle vicieux. Leavenworth avait grandi en raison directe des illusions qui attirèrent tant d'avides chercheurs d'or dans le Kansas. C'était vrai; mais on n'abandonne pas, quand on y est tout transporté, un pays qui offre de véritables ressources au travail et à l'industrie.

Ces fièvres d'or, même avec les déceptions qu'elles engendrent, ont ce bon résultat, qu'elles appellent sur des points de territoires nus des courants immenses de populations

Un de mes amis aux États-Unis, un peu moraliste, mais homme très-pratique au fond, déplorait ces aspirations des peuples vers les rapides fortunes, et me disait quelquefois :

« J'ai toujours l'espérance qu'en cherchant le métal précieux, les diggers finiront par trouver du blé dans les entrailles de la terre. »

Je ne suis pas hostile à la découverte du blé; mais je ne suis pas antipathique aux recherches de l'or. Il ne faut pas oublier que c'est grâce à la multiplication des signes représentatifs de la valeur des denrées, marchandises, etc., grâce à l'abondance du métal, qu'on a pu, tout en diminuant cette valeur, en augmenter la circulation ; conséquemment, faire pénétrer

le bien-être chez une plus grande masse d'individus. Sans la découverte de l'or, qui a augmenté le chiffre de la richesse universelle, il eût été impossible de construire le dixième des chemins de fer actuels, qui eussent absorbé le capital existant, ni donner à l'industrie cet immense développement qu'elle a acquis.

La morale y perd quelque chose, nous en convenons bien ; mais sans nous détacher d'elle, nous sommes bien obligés de nous souvenir quelquefois que, si elle en est le précieux flambeau, elle n'est pas le but exclusif de la vie politique et sociale des peuples.

On peut croire, d'après ce qui précède, que tant d'allées et de venues laissent toujours un grain de semence sur le sol des déserts ; c'est ainsi que de loin en loin on voit surgir de ces groupes qui servent de jalon aux grandes routes que l'industrie américaine trace dans ces vastes contrées.

Mais les Américains semblent ne plus vouloir qu'il y ait de déserts, et les chemins de fer y font chaque jour des trouées immenses. Si gigantesques que soient les projets, rien n'arrête ces hommes du *go ahead*. Le chemin de fer du Pacifique en est la preuve. Un hardi explorateur américain, très-grand partisan de la réalisation de ce projet, avait entrepris par terre un voyage des bords du Mississipi à San-Francisco, c'est-à-dire à travers les plus vastes déserts de l'Amérique du Nord. J'ai résumé les principaux arguments consignés dans le travail publié par M. Greeley, pour dé-

montrer à la fois la nécessité et les bénéfices de cette entreprise.

Selon M. Horace Greeley, de 1849 à 1857 il est arrivé par mer à San-Francisco 381,107 passagers, venant presque tous des États-Unis, et il en est parti 139,002. D'autres émigrants ont débarqué sur d'autres points de la Californie; d'autres encore s'y sont rendus par la voie de terre, et ces derniers, en 1854, se sont élevés à 61,462. On en a compté 12,500 en 1857. Cette année, il arrivera par terre en Californie de 30 à 60,000 émigrants. On peut donc évaluer à une moyenne de 50,000 le nombre des voyageurs qui, des États de l'Atlantique, se dirigent annuellement vers la Californie, et à une moyenne de 30,000 le nombre de ceux qui en reviennent.

Or, les neuf dixièmes de ces voyageurs prendraient le chemin de fer s'il en existait un entre le Mississipi ou le Missouri et le Pacifique; et s'il avait été construit à l'époque de la grande émigration, la Californie renfermerait à cette heure 1 million et demi d'habitants anglo-américains, l'Orégon 300,000, le territoire de Washington 100,000, la Sonora et la Californie mexicaine 100,000.

Depuis 1849, il a été expédié de San-Francisco 500 millions de piastres, ce qui fait une moyenne annuelle de 50 millions, chiffre qui ne comprend pas l'or apporté par les émigrants dans leurs malles ou leurs valises, et qui, on le sait, représente une valeur considérable. Dans le steamer où se trouvait M. Gree-

ley, à son retour de San-Francisco, un passager avait dans sa valise 30,000 dollars en or, et d'autres plusieurs milliers de piastres chacun.

L'or exporté de la Californie est destiné à acheter des marchandises précieuses et d'un volume peu considérable, telles que les soieries, la bijouterie, les vins rares, les médicaments, les épices, etc. Ces articles sont ordinairement expédiés par la voie la plus courte et la plus rapide, les frais de transport étant presque nuls relativement à la valeur intrinsèque des marchandises. S'il y avait en ce moment un rail-way entre les États de l'Atlantique et ceux du Pacifique, il transporterait pour plus de 20 millions de dollars des articles susmentionnés. Le chemin de fer de l'Erié fait, en fret seulement, 3 millions de dollars de recettes par an : il n'y aurait donc rien d'extraordinaire à ce que la voie du Pacifique en fît 10 millions.

Ce n'est pas tout. Le gouvernement paye 1,250,000 dollars par an pour le transport de la malle entre les États de l'Atlantique et du golfe et ceux du Pacifique. Il n'y a que deux départs par mois pour l'Isthme (trajet qui est plus long de 6,000 milles que la route directe) et deux départs par semaine par la voie transcontinentale.

Quant au transport des troupes, des munitions et du matériel militaire sur les différents points situés entre le Missouri et le Pacifique, il coûte 6 millions de piastres au moins au gouvernement.

Le territoire d'Utath, d'une autre part, voit sa popu-

lation s'accroître tous les jours ; mais les émigrants sont obligés de s'y rendre en wagons. C'est un voyage long, pénible et dangereux. Les habitants d'Utath sont obligés de se priver de thé et de café ; les frais de transport sont si considérables que ces aticles ne sauraient devenir un objet de consommation parmi eux. Il est certain que si un rail-way traversait le territoire d'Utath, la contribution des Mormons en fret ou autrement serait d'au moins 500,000 piastres par an, et bientôt après d'un million.

Des mines d'or ont été découvertes près des Montagnes Rocheuses, et les émigrants s'y dirigent en foule. Tout y est excessivement cher, beaucoup plus cher qu'en Californie à l'époque de la première fièvre d'or. Un rail-way, en facilitant le transport, réduirait de moitié les prix des subsistances. 100,000 personnes campent maintenant au pied des Montagnes Rocheuses ; 300,000 s'y rendraient bientôt si un chemin de fer pouvait les y transporter ; et cette population payerait à la voie ferrée, en frais de transport, un tribut de 3 millions de piastres par an.

Les éléments de succès ne manqueraient donc pas à l'entreprise. 50,000 passagers allant annuellement en Californie et 30,000 en revenant, payeraient 6 millions de passage. 50 millions de piastres en or venant de Californie, à raison de 1 pour 100 de fret, donneraient 500,000 dollars. Les marchandises expédiées par le chemin ajouteraient 3 millions par an aux recettes ; le transport des

troupes et des munitions, 3 millions de dollars; la malle (quotidienne), 1 million; la contribution particulière des Mormons, 500,000 dollars, et celle de la population minière des Montagnes Rocheuses, 3 millions. Total annuel, 17,000,600 dollars.

Les profits résultant du commerce de l'Inde, de la Chine, de l'Australie et de la Polynésie, ne figurent pas ici. Il est évident cependant que le jour où les États de l'Atlantique seront reliés à ceux du Pacifique par une voie ferrée, les marchandises précieuses de l'Orient et des archipels du grand Océan, destinées au marché américain, seront expédiées à San-Francisco, pour être placées sur les trains du chemin de fer. Quoi qu'il en soit, il est prudent de ne compter d'abord que sur le commerce des possessions du Pacifique.

Nous ne croyons pas que M. Greeley se trompe en fixant tout d'abord à 17 millions de dollars le revenu de la voie ferrée. Il dit que ce chiffre s'augmenterait ensuite à raison de un million annuellement, pendant dix à quinze ans, et autant que nous pouvons nous permettre d'avoir une opinion en pareille matière, nous ne pensons pas qu'il exagère le chiffre des bénéfices de la future entreprise.

Le gouvernement fédéral a dépensé des sommes considérables pour l'étude du tracé de ce chemin, qui n'en est toujours qu'à l'état de projet. Mais, en attendant, les Américains, préoccupés de cette idée de jeter un pont entre les côtes du Pacifique et celles de l'At-

lantique, ont tourné la difficulté en établissant le chemin de fer de Tehuantepec, allant de la Nouvelle-Orléans à San-Francisco. Onze jours suffisent pour mettre en communication ces deux points extrêmes.

On travaille donc aux États-Unis à rapprocher les déserts; leur peuplement, leur défrichement, sont affaire de temps. Le peuple américain a assez de confiance en sa mission et en sa destinée pour savoir que le temps lui vient toujours en aide. Le passé est une garantie de ce que lui promet l'avenir.

Les déserts sont féconds dans ce pays : il suffit d'une illusion, du naufrage d'un bâtiment, d'un accident qui arrête une caravane sur un point de ces déserts, pour que des villes comme Buffalo, Erié, Chicago, San-Francisco, Leavenworth et tant d'autres surgissent pour ainsi dire de dessous terre. C'est là la grande chance du peuple américain.

Des renseignements ont fait connaître l'importance du commerce des Etats nouveaux de l'Ouest. D'après cette statistique, on évalue à 11,600 hommes, 314 chevaux, 7,574 mules, 67,950 bœufs, 6,900 wagons, le matériel et le personnel employés dans ce commerce, qui est représenté par 38,074,139 livres de poids américain de marchandises, soit 30,837,584 kilog. 967.

Un schooner des Prairies complétement équipé et traîné habituellement par six paires de bœufs, a une longueur de 70 pieds. Si l'on attelait ensemble les 6,900 wagons qui effectuent les charrois, la longueur

du chemin qu'ils couvriraient ne serait pas moindre de 200 kilomètres.

Les importations actuelles des Prairies consistent en calicot, cotonnades et bonneteries, chaussures de dimension moyenne, quelques articles de fantaisie. Les vêtements confectionnés commencent à être d'un bon placement. Les provisions, telles que farine et viande de porc, sont assez recherchées. Dans le principe, les New-Mexicains donnaient en échange aux négociants américains des métaux précieux et des mules ; actuellement ils leur vendent de la laine. Ainsi, en 1859, les livraisons faites sur les bords du Missouri ont atteint près de 900,000 liv. valant 14 cents la livre. Des peaux de chèvre et de mouton, au nombre de 30,000, à 25 cents pièce, ont été livrées en 1860, ainsi que des suifs et des fourrures. Le total est évalué à 400,000 dollars.

On échange avec les Indiens, contre des fourrures et des peaux, des armes et des munitions, du tabac, du sucre, du café, des bougies, des couvertures, de la sellerie, des rubans, des cotonnades, des provisions et quelques autres menus objets. C'est un système de troc très profitable.

Le commerce de l'Utath se fait plus au nord de la rivière Missouri. L'approvisionnement de ce marché a lieu au moyen de bateaux qui remontent la rivière à Omaha et à Florence, où les marchandises sont chargées sur des trains. A cette dernière ville s'embarquent les Mormons et les émigrants. Les postes mili-

taires des États-Unis reçoivent leurs envois de Fort Leavenworth et d'Atchison.

Salt lake City, la ville des Mormons, est la plus importante de cette région. Ses négociants viennent faire leurs achats à Saint-Louis, à Philadelphie, à New-York et à Boston. Le nombre des marchands de ces places qui sont en relation avec les Mormons est très-limité, et le commerce n'est pas aussi profitable qu'avec le Nouveau-Mexique, par suite de l'élévation des frais de transport. Les Mormons sont d'ailleurs pauvres ; aussi ne leur expédie-t-on que des vêtements, de l'épicerie et de la quincaillerie à bon marché. Ils produisent assez de provisions pour leur subsistance, et s'occupent même d'établir des fabriques. On suppose que les importations en 1860 n'ont pas dépassé 500,000 dollars.

Le commerce le moins concentré est celui de Pike's Peak. Quant à Leavenworth, elle fait plus d'affaires que toutes les villes, depuis Florence jusqu'à Kansas City. Ses habitants ont des succursales de leurs magasins à Denver City, point de départ des chercheurs d'or. Un chemin de fer facilite les transports. Nebraska City, Plattsmouth, Omaha City et Council Bluffs font des échanges profitables avec les mines d'or, dont elles sont, de toutes les villes du Missouri, les plus voisines. Leavenworth City, Atchison et Saint-Joseph sont les trois extrémités de la ligne exploitée par la *Central Overland California and Pike's Peak express Company*. Omaha est le point de départ de la malle

de la *Western State Company;* Kansas City n'a pas de communication directe avec Denver City.

Les importations de farine à Pike's sont, ainsi que celles d'épiceries, très-considérables. On y envoie aussi des vêtements, outils, sellerie, tabac, liqueurs et étoffes. Le prix de ces articles est fort élevé par suite des distances à parcourir (environ.700 milles). La farine a valu, en 1860, 12 dollars le sac.

Les exportations de la région des terrains aurifères se composent de 3 millions de dollars d'or et de 50,000 dollars de peaux et de fourrures. En résumé, on a évalué ainsi le commerce des Prairies pour l'année 1860 : Nouveau-Mexique, 3 millions de dollars ; contrées aurifères de Pike's Peak, 6 millions de dollars ; Utath ; 500,000 dollars ; commerce avec les Indiens, 1 million de dollars. — Total, 10,500,000 dollars (56 millions de francs).

Voici le relevé des dépenses de transport occasionnées par le commerce avec les habitants des Prairies :

Gages de 11,000 conducteurs à 75 dollars par mois, 825,000 dollars ; 844 chevaux à 125 dollars chaque, 105,400 dollars ; 7,574 mules à 125 dollars chaque, 948,750 dollars ; 67,950 bœufs à 35 dollars chaque, 1,378,500 dollars ; 6,922 wagons à 150 dollars chaque, 1,038,300 dollars ; provisions pour les hommes, 250,000 dollars. — Total, 2,555,900 dollars (30 millions de francs).

Si élevés que puissent paraître ces chiffres, ils sont probablement au-dessous de la vérité, la multiplicité

des routes et la vaste étendue du territoire empêchant qu'on se ne rende un compte exact, quant à présent, de l'importance du commerce dont il s'agit.

Chaque émigrant, d'ailleurs, est un entrepreneur de transports sur une petite échelle. Il emporte toujours avec lui des provisions pour plusieurs mois. En comptant un chariot et deux paires de bœufs ou une paire de mules pour chaque groupe de quatre personnes, on pourrait, d'après l'avis des meilleurs juges, ajouter 5 millions de dollars à la valeur des transports ci-dessus.

CHAPITRE QUATRIÈME.

L'OR ET L'ÉMIGRATION.

I

Washington Irving, dans un charmant chapitre de son *Sketch Book*, se plaint avec esprit et avec amertume de la façon peu loyale et tout à fait intéressée dont les voyageurs anglais ont jugé son pays. « Une grande curiosité, dit-il, s'est manifestée dernièrement à l'égard des États-Unis ; la presse de Londres a produit des volumes de voyages dans la République ; mais ces ouvrages semblent destinés à répandre l'erreur plutôt que des notions exactes. » Au dire du charmant écrivain dont je parle en ce moment, les voyageurs anglais sont les « meilleurs ou les pires du monde ». Là où leur orgueil et des intérêts rivaux ne sont pas en jeu, personne ne les égale pour la profondeur avec laquelle ils étudient les mouvements d'une société, pour l'exactitude des descriptions ; mais dès qu'il s'agit de rivalité d'intérêts, ils tombent

dans l'excès contraire avec une apparente naïveté qui n'est que ridicule.

W. Irving ajoute, avec un chagrin réel, que le malheur des États-Unis est qu'ils avaient été visités jusqu'alors par la pire espèce de voyageurs anglais; mais il n'en a pas toujours été ainsi, et, somme toute, les Américains doivent avoir plutôt à se féliciter des voyageurs anglais que des voyageurs français. Ceux-ci apportent dans leur examen une rapidité et une légèreté dont ils semblent avoir le monopole dans tous les pays à peu près où ils transportent leurs pas, leur esprit caustique, leurs passions pour le plaisir, leurs regrets de ne pas retrouver partout Paris, la langue française, leur journal de prédilection, leurs acteurs ordinaires.

Si les meilleurs voyageurs français, en général, mettent dans leurs jugements moins de passions intéressées que les mauvais voyageurs anglais, ils jugent tout aussi mal que ces derniers. « Que de tels hommes, dit encore W. Irving en parlant des Anglais, rendent un compte plein de préjugés sur l'Amérique, il n'y a pas là matière à étonnement. Les sujets que ce pays offre à l'attention sont trop vastes et trop élevés pour leur intelligence. Le caractère national est encore ici en état de fermentation ; il peut avoir son écume et sa lie; mais les principes sont sains et salutaires; il a déjà fourni des preuves de qualités puissantes et généreuses et toutes les promesses d'un établissement fort et substantiel. »

Le grand sujet de mécontentement aux État-Unis

est, pour la plupart de leurs contempteurs, les désappointements qu'ils y ont éprouvés. Ils entendent dire que c'est un grand pays, actif, industriel, où les espaces appellent les bras. Ils y arrivent tout haletants, impatients, avides, mais pleins d'illusions. Ils ouvrent des statistiques commerciales et y voient qu'il se traite quelquefois à New-York pour six millions d'affaires en une seule journée; ils s'imaginent qu'il ne s'agit pour eux que de se présenter pour ramasser l'or et l'argent par brassées; que les habitants manquent sans doute d'intelligence et ne réalisent pas tous les bénéfices qu'ils ont à leur portée, et qu'on les attendait, eux, pour cela.

Je ne m'imagine pas, j'ai vu de braves gens arriver en Amérique avec ces illusions; j'en ai connu plus d'un qui, en étudiant les ressources financières de ce pays, ont cru que désirer équivalait à posséder la fortune, du jour au lendemain. Leurs faiblesses sont parfois excusables.

Que de facilités offertes, en effet, au crédit dans un pays où, pour prendre les statistiques de 1859, on compte 1,476 banques tant principales que succursales, et possédant un capital réalisé de 401,976,242 dollars ou 2 milliards 150 millions de francs; tandis que la France, pour une population supérieure à celle des Etats-Unis, ne compte qu'une seule banque avec un capital de 183 millions!

La situation des banques américaines, à l'époque dont je parle, ne laisse pas que d'être curieuse à étu-

dier, et c'est un renseignement qui donne une assez haute idée des moyens de crédit dont dispose ce pays, pour qu'il soit intéressant de le mettre sous les yeux des lecteurs.

Voici comment, en 1859, se résumait la situation des 1,476 banques, d'après les documents officiels :

Valeurs en portefeuille, emprunts et comptes, 3 milliards 757 millions ; numéraire en caisse ou bons au porteur, 703 millions ; dépôts, 1 milliard 389 millions ; immeubles, 140 millions ; autres valeurs immobilisées, 43 millions ; dû par d'autres banques, 418 millions ; dû à d'autres banques, 365 millions ; dû à divers créanciers, 80 millions ; billets en circulation, 1 milliard 34 millions. La proportion du numéraire aux billets s'établissait ainsi dans les différentes parties de l'Union : États de l'Est, 33 1/2 p. 100 ; États du Centre, 88 ; États du Sud, 28 1/2 ; États du Sud-Ouest, 74 ; États de l'Ouest, 19.

C'est étourdissant, il faut bien le reconnaître.

Un pareil luxe de crédit féconde l'industrie au point où je l'ai expliqué dans un autre de mes livres (1). Aussi, en fait d'industrie, les Américains sont-ils gens d'audace s'il en fut jamais. Ils ne reculent devant rien, pas même devant les tentatives conseillées par le hasard. Là où nous nous garderions bien de faire un pas, nous autres trembleurs, ils se jettent à plein corps, confiants et comme présumant toujours le succès.

(1) *La République américaine. — Les Institutions et les hommes*, t. II.

Leur but incessant est de trouver moyen de faire vite, bien, économiquement. Aucun sacrifice ne leur coûte pour cela, et ils y mettent tout leur orgueil. Aussi rencontre-t-on aux États-Unis les inventions les plus bizarres parfois, mais les plus utiles le plus souvent. Ils consentent à tout essayer. Au premier aspect, rien ne leur paraît impossible, ni mauvais, ni irréalisable : grand avantage qu'ils ont sur nous! — Ils disent : on peut toujours voir. — C'est leur doctrine et leur refrain.

Aussi usent-ils largement de la vapeur, en tout, à propos de tout, sur la plus puissante échelle possible. Cette force infinie, que le génie de l'homme a ajoutée aux forces bornées que la nature lui a données, est exploitée par les Américains sur tous les degrés et dans toutes les conditions avec un enthousiasme qui tient pour ainsi dire de la foi.

Vous êtes assuré, dans tous les grands établissements des Américains, de rencontrer toujours une ou deux inventions nouvelles à l'état d'essai. Pour peu que le succès soit au bout, leur droit d'atelier est bientôt conquis, et tout ce qui leur était antérieur vieillit immédiatement de cent ans, et n'est plus bon qu'à jeter au rebut. L'histoire de ces rapides transformations et de ces brusques fortunes serait curieuse à suivre pas à pas.

Depuis quelques années, les Américains ont fait des prodiges en fait de machines à vapeur ; ils se sont appliqués, et avec succès, à en multiplier la puis-

sance, en même temps qu'à les plier à tous les besoins de la vie. Marcher toujours vers les dernières limites de la force brutale et matérielle ne leur a pas suffi : ils sont parvenus à donner à ces masses l'intelligence humaine, et à tous ces morceaux de fer l'agilité et l'adresse des doigts. Ils ont fait de ces brasiers ardents qui flambent dans les entrailles de la machine comme une âme qui commande à tous les rouages de ce grand corps.

Dans les établissements où l'on frappe la monnaie, il existe des appareils ainsi disposés que, toutes les dix minutes, on vient déposer une pile de pièces dans un cornet d'une hauteur de huit à dix pouces; deux doigts en fer, dirigés par la vapeur, prennent les pièces une à une, et les conduisent sous le balancier. Quand la pièce a été frappée, deux autres doigts la prennent et la poussent dans une sorte de petite tirelire. Telle est la précision de ce service, que j'avoue être resté bien souvent des heures entières à examiner ce curieux spectacle. D'une autre part, les Américains possèdent dans ces établissements des appareils à compter l'argent, et qui sont d'une telle simplicité qu'en deux minutes à peu près on peut compter une somme de dix mille francs en or!

Tous les jours on constate un progrès dans la puissance des machines de leurs steamers; chaque nouveau navire, autant de cinquante ou cent chevaux de force de plus; et chaque fois c'est un perfectionne-

ment important, une ressource inattendue. Il en est de même sur leurs chemins de fer.

Un journal de New-York a acquis récemment une presse à tirer 25,000 feuilles par heure, soit 417 par minute, et 7 par seconde. Cette presse a laissé tout à coup bien loin derrière elle la plus puissante qu'on eût possédée jusqu'alors aux État-Unis, et qui tirait 14,000 par heure. Mais cela n'est que la puissance brutale, pour ainsi dire, et l'intelligence dans la matière n'avait pas encore paru; elle est venue avec un appareil nouveau qui dépasse encore bien au delà les doigts de fer des balanciers à frapper la monnaie.

M. E. N. Smith, de Springfield, dans le Massachusetts, a inventé et perfectionné, il y a cinq ou six ans, une machine à plier les journaux et les livres, et qui est aujourd'hui en pleine activité dans les ateliers d'une compagnie de Boston, qui, pour l'exploiter, s'est fondée sous le titre de: *Compagnie américaine pour l'impression et le pliage des livres et journaux.*

Cet appareil consiste dans la combinaison d'un certain nombre de rouleaux en bois et de cônes métalliques; par le moyen de rubans-guides, les feuilles, une fois imprimées, circulent dans diverses directions à travers les rouleaux. A chaque passage d'un rouleau à l'autre, la feuille prend un pli, puis est écrasée par le rouleau, jusqu'à ce qu'elle ait pris la forme et le format qu'on désire lui donner, après quoi elle arrive à l'extrémité de l'appareil, et est rejetée dans une

sorte de panier où elles s'entassent les unes sur les autres.

Rien n'est plus simple, rien n'est plus rapide, rien n'est plus curieux en même temps. Il en résulte dans l'opération du pliage des journaux et des feuilles d'un livre une économie immense de temps et de travail, puisque les feuilles sortent de la presse toutes pliées, au lieu de l'être à la main, comme cela se pratique communément, sans compter que cette opération est infiniment plus régulière, ce qui est d'un avantage incontestable pour le brochage. Ainsi donc, l'appareil offre à la foi économie de temps et de travail, et les libraires y trouvent en même temps un bénéfice, puisque les livres, avant d'être mis en vente, évitent une des manipulations par lesquelles ils doivent passer. Aux éditeurs de journaux, cet appareil est d'un grand secours, puisqu'il accélère la délivrance des feuilles, en les affranchissant du pliage, opération qui exige tous les jours chez nous, « disait à ce propos un journal, le *New-York Sun*, cent individus, hommes ou enfants, qui consacrent plus d'une heure à cette opération. Le public y gagnera, puisqu'il aura le journal une heure plus tôt »

Il ne faut pas s'arrêter à la pensée que cette machine serait préjudiciable aux ouvriers et leur enlèverait de l'ouvrage. En France, on revient un peu de ce préjugé vulgaire, que les appareils mécaniques peuvent apporter du trouble dans le travail. C'est une grande et profonde erreur que les faits condamnent.

Nous ne faisons pas attention qu'il n'y a pas ruine, mais déplacement d'industrie ; la détresse, s'il en résulte de l'adoption d'une machine quelconque substituée au travail des bras, n'est jamais que très-passagère, et les développements qu'y trouve l'industrie lui offrent tout aussitôt une compensation. Je pourrais prendre un fait entre mille ; je me contente de suivre le raisonnement très-logique et très-frappant que faisait le *New-York Sun* lui-même à propos de l'*appareil de pliage* qu'il était en train d'installer dans ses ateliers.

« Avant l'invention des presses à vapeur, dit le *New-York Sun*, les journaux et les livres s'imprimaient au moyen de presses à bras. Le nombre d'individus employés à ces travaux était considérable ; les presses à vapeur ont ruiné cette industrie. Mais quel a été le résultat, en définitive, de l'introduction de la vapeur dans l'imprimerie ? C'est qu'en général le nombre des ouvriers occupés dans cette industrie et dans toutes les branches qui s'y rattachent a plus que doublé. L'usage des presses à vapeur a fait diminuer le prix des journaux et des livres ; la consommation, par une loi toute logique, a considérablement augmenté ; par conséquent, le nombre des personnes employées comme ingénieurs, mécaniciens, rédacteurs, plieurs, porteurs, correspondants, etc., s'est accru en proportion. Ainsi, continue le *New-York Sun*, la presse que nous employons actuellement accomplit en cinq heures un ouvrage qui, jadis, eût exigé 200 com-

positeurs et pressiers. Sans l'application de la vapeur, un journal comme le nôtre n'aurait pas pu être vendu à moins de 6 cents le numéro (31 centimes). Au lieu d'un tirage de 50,000 exemplaires par jour, nous aurions atteint à peine un tirage de 5,000. Au lieu d'employer, comme nous le faisons, 200 personnes au moins dans les diverses fonctions que comporte la publication d'un tel journal, nous en eussions employé tout au plus une vingtaine, et aucune d'elles n'eût été aussi bien payée qu'elle l'est. Calculez, en outre, le travail que nous procurons aux fondeurs en caractères, fabricants de papiers, etc., etc., comparé à celui que nous leur donnions auparavant. Il est évident que les caractères que nous usons maintenant en six semaines nous eussent duré six ans, et que nous consommons en un jour autant de papier que nous en usions jadis en un mois. »

Ce n'est qu'un échantillon, bien entendu, que je prétends donner là de cette incessante activité des Américains, et de leur hardiesse en fait d'innovations et d'améliorations. Dans les plus petites choses de la vie, dans les plus petits détails du ménage, apparaissent le génie de l'invention, la force mécanique substituée à la faiblesse humaine.

J'ai vu des émigrants, — de ceux s'entend qui n'arrivent pas aux États-Unis avec une pioche sur le dos, des écus dans leur poche et de bonnes résolutions dans le cœur; — j'ai vu, dis-je, des émigrants s'illusionner au point d'assister avec le plus grand calme

du monde au spectacle merveilleux des efforts industriels du peuple américain. Ils n'en paraissaient nullement étonnés. Pourquoi? Il leur semblait que ce peuple travaillait pour eux et faisait leur fortune!

Du désappointement à la colère et au dénigrement, il n'y a pas loin. W. Irving le constate, comme moi, et il ajoute avec raison qu'en Amérique comme partout, il faut semer avant de récolter; que le travail et le talent seuls y enrichissent, et que là, comme partout, il faut lutter avec les difficultés ordinaires de la vie.

L'aimable, spirituel et fécond écrivain dont je me fais l'écho des plaintes en ce moment, s'écrie avec un juste sentiment d'orgueil national :

« Le tissu de mensonges dont on a essayé de nous envelopper ressemble à des toiles d'araignées dont on entourerait les membres d'un enfant géant. Nous les brisons incessamment, ces mensonges tombent l'un après l'autre et d'eux-mêmes : nous n'avons qu'à souffler dessus. Tous les écrivains de l'Angleterre, si nous pouvions, pour un moment, supposer que leurs grands génies s'arrêtassent à une œuvre si indigne, ne pourraient arrêter notre rapide développement, notre incomparable prospérité. Ils ne pourraient empêcher que ce résultat ne soit dû, non-seulement à des causes physiques et locales, mais aussi à des causes morales : à la liberté politique, à la diffusion générale des lumières, à l'influence des principes de morale et de religion qui donnent de la force et une énergie inépuisable au caractère d'un peuple. »

W. Irving se défend mal des blessures que lui ont faites ces attaques de l'Angleterre. Il a beau dire qu'il ne faut pas s'y montrer trop sensibles, parce qu'au fond « ce n'est pas dans l'opinion qu'en a l'Angleterre que résident l'honneur et la réputation d'un pays, » que la gloire ou la disgrâce découle plutôt du jugement du monde en général ; — W. Irving a beau dire tout cela, qui est très-vrai, il n'en revient pas moins, en reconnaissant l'influence de la littérature, à constater le mal que les livres anglais ont fait à l'Amérique. « Les guerres à l'épée, dit-il, ne sont que passagères, et ses blessures ne pénètrent que les chairs ; mais les blessures de la plume arrivent jusqu'au cœur. »

Dans un passage du même chapitre, Washington Irving adresse un appel cordial à tous les pays, en proclamant en termes excellents l'hospitalité morale que les États-Unis leur offrent, à côté de cette hospitalité matérielle dont chacun profite si bien pour n'en pas tirer toujours le meilleur parti :

« Qu'avons-nous à faire, dit-il, avec les préjugés nationaux ? Ce sont là les vices invétérés des vieux pays, nés dans les âges primitifs de l'ignorance, quand les peuples ne savaient que peu de chose les uns des autres, et portaient au delà de leurs frontières des regards défiants et hostiles. Nous, au contraire, nous avons conquis notre existence comme nation dans un âge éclairé et philosophe, alors que les différentes parties du monde habitable et les diverses branches

de la famille humaine ont été étudiées à fond et sont connues les unes aux autres. »

En effet, le grand honneur des États-Unis est d'avoir loyalement ouvert les portes de leurs villes comme les portes de leurs déserts aux réfugiés de tous les pays, sans distinctions de nationalité, de sentiments politiques, de religion ; c'est de leur avoir offert à tous une égale protection, une égale liberté ; c'est de les avoir admis tous à partager les bienfaits de son immense commerce, de son immense industrie.

Il faut dire que tous les pays se sont montrés parfaitement ingrats envers les États-Unis.

II

Il y a un côté de la société américaine qui est assez curieux à étudier, c'est celui de la fusion des races diverses qui s'accumulent sur ce vaste territoire, sans qu'il y ait encore confusion entre elles.

C'est chose incroyable que le peuplement simultané des déserts et des villes, par couches et par groupes de nations, jalouses les unes des autres, chacune transportant au delà de l'Atlantique et sur les bords du Pacifique son patriotisme européen, qui ses grandes passions, qui ses petites rancunes ; celle-ci ses rivalités commerciales, celle-là ses antipathies sociales ; l'une son audace, sa légèreté et son esprit ; l'autre son sang-froid calculateur, sa patiente lourdeur et son infatigable ardeur au travail.

La première pensée, et toute naturelle, qui vient à l'esprit, est que ce troupeau d'émigrants qui chaque année traverse l'Océan dans le pêle-mêle des entreponts des navires, doit continuer, sur les rivages du nouveau-monde, cette sorte de promiscuité morale qui a duré quelques semaines.

On se trompe grandement sous ce rapport.

Et d'abord, les cinq ou six cent mille émigrants qui arrivent aux États-Unis annuellement sont étrangers les uns aux autres, ne parlent pas la même langue, sont de religions différentes, ont des haines ou tout au moins des préjugés de races; des inégalités de conditions, de professions, de fortune, souvent les séparent; ils rêvent ou entrevoient des destinées tout à fait opposées, et enfin, pas plus que les mêmes latitudes, sous le ciel de leur nouvelle patrie, les mêmes sentiments ne les doivent réunir.

Ces profonds abîmes qui séparent les uns des autres cette masse d'émigrants n'existent pas seulement à propos des Anglais à comparer aux Allemands, des Allemands à comparer aux Français, et ainsi de suite; mais encore, quand il s'agit des Allemands, ou des Anglais, ou des Français entre eux.

Il est rare déjà qu'au point de départ il existe de fusion entre les émigrants de races diverses, et, quand cela existe, sur le navire même la distinction s'établit, comme elle s'établit également entre gens d'origine commune, pour les conditions sociales, pour les fortunes, pour les sympathies personnelles. Et le

jour du débarquement chacun prend sa volée de son côté, qui au nord, qui au sud, les uns à l'est, les autres à l'ouest.

Le premier sentiment qui se manifeste chez l'émigrant, quel qu'il soit, est l'égoïsme et la défiance contre ses coarrivants. En même temps il éprouve un besoin de protection pour lui-même et une terreur de l'isolement qui le poussent à se diriger vers le point où le plus grand nombre de ses compatriotes s'abritent déjà sous le drapeau national, si j'osais dire. J'ajoute que l'émigrant, égoïste et défiant au débarqué, devient sympathique, généreux de son appui, une fois qu'il a pris l'air du pays et fait son nid sur le sol.

De là ces agglomérations d'individus, ces groupes distincts, qui forment cinq ou six peuples au milieu du peuple américain proprement dit, dont ils tiennent à faire partie, auquel ils s'efforcent en même temps d'échapper.

Cette contradiction est flagrante et frappe singulièrement d'un bout à l'autre de l'Union.

C'est par ces tendances de rapprochements que s'expliquent tout naturellement les diverses chances de prospérité et de fortune qui se remarquent aux États-Unis entre les diverses branches de la grande famille européenne.

Tels groupes d'émigrants primitifs se sont établis dans certaines latitudes, au milieu des déserts ou dans les villes, ont accaparé telle branche de commerce ou d'industrie, telle profession, tel métier. Ces villes ou

ces déserts sont le rendez-vous des nouveaux arrivants; ces métiers, ces professions, ces branches d'industrie ou de commerce, semblent être spécialement réservés, comme par droit de conquête ou de priorité, à certaines races.

C'est un malheur pour les uns, si c'est une rare bonne fortune pour les autres; car chacun se trouve en quelque sorte parqué dans un milieu d'où il lui est presque impossible de sortir. Toutes autres avenues que celles qui ont été ouvertes aux nouveaux venus par leurs prédécesseurs leur sont pour ainsi dire interdites. Dans cette absorption des ressources générales de l'Amérique du Nord, on peut affirmer, part faite aux exceptions, que les Allemands se sont attribué les grosses fortunes par le grand commerce; les Irlandais, le monopole des coups de poignard; les Espagnols celui du commerce des oranges et des fruits; et les Français la misère, ou tout au juste le terre-à-terre d'une mesquine existence.

Le côté curieux et original de cette répartition des forces européennes sur l'immense sol de l'Union et au milieu de la société américaine, est, comme je l'ai dit, le caractère distinctif de chaque agglomération d'individus.

Huit ou dix langues se parlent au États-Unis; à chaque pas vous rencontrez des habitudes et des mœurs différentes; côte à côte des religions inconciliables en tout autre pays.

Des traditions particulières se perpétuent dans cha-

que groupe de races, chacune y paraissant tenir essentiellement, écartant toute fusion, répugnant aux alliances par le mariage. Malgré ces entêtements d'autonomie, le grand esprit américain plane au-dessus de ces diverses agglomérations partielles, et crée entre elles des liens qui, socialement et politiquement parlant, font d'elles des masses compactes, unies en un seul sentiment, en un seul dévouement, ayant en vue un seul et même but à atteindre.

C'est là, si l'on veut bien me croire, la face véritablement originale de la société américaine, l'énigme d'un peuple fait de pièces et de morceaux de toutes couleurs d'un côté et d'étoffe uniforme de l'autre.

Les souvenirs de la France abondent aux États-Unis; et sur les territoires où notre drapeau a jadis flotté à titre de possession de ces territoires, la population française avait même pris un certain pied qu'elle n'a pas su garder. Il ne faut donc pas croire que notre influence nationale soit bien grande dans ces contrées; la France y figure pour un chiffre de population, rien de plus.

Ainsi, on compte aux États-Unis 282,760 Français, dont 146,000 en Louisiane, 60,000 à New York, 30,000 dans l'État du Michigan, 25,000 en Californie, 20,000 dans l'Illinois.

C'est bien peu, comme on voit, sur une population que le recensement décennal qui vient de s'achever évalue à 31 millions et demi d'habitants.

C'est bien moins encore relativement au chiffre de

la population des divers centres où se groupent nos nationaux. Dans l'Illinois, la population totale est de 1,750,000 individus ; dans le Michigan, elle est de 800,000 âmes ; de 3,750,000 dans le New-York ; de 300,000 en Californie.

L'avantage est de notre côté en Louisiane seulement, où le groupe français compte pour un tiers dans la population de l'État, la population libre, bien entendu, qui est de 350,000 individus, tandis qu'elle est de 650,000 en comptant les esclaves. Ces derniers sont dans une proportion égale aux personnes libres. La Louisiane est le seul État où se balancent ces deux éléments de la population ; mais c'est là un sujet que j'examinerai à part.

Le nombre relativement considérable de Français qui existent en Louisiane s'explique par la longue possession de ce territoire, qui a été jusqu'en 1808 le dernier débris de notre domination dans le Canada et dans l'immense vallée du Mississipi, — ce que l'on avait appelé la Nouvelle-France. Mais, je le répète, en Louisiane comme à New-York, comme dans le Michigan, comme en Californie et dans l'Illinois, l'influence française est nulle.

La race créole, celle qui a fait souche de Français en Louisiane, n'a pas su ou n'a pas pu maintenir la prépondérance qu'elle y exerçait de droit et par tradition. Cette race, de mœurs douces, faciles, de caractère nonchalant, d'habitudes un peu molles, n'a pu résister à l'envahissement de l'élément nouveau qui

est venu prendre possession du sol immédiatement après sa cession aux États-Unis. Les Américains du Nord sont entrés de plain-pied en Louisiane, et les créoles, étonnés d'abord de cette fougue et de cette ardeur des nouveaux conquérants, se sont ensuite intimidés, et finalement se sont laissé aller à commettre une faute qui, peu à peu, a eu des conséquences immenses : ils se sont mis à la remorque de ceux qui semblaient ne demander qu'à faire leurs affaires et à s'en aller ensuite. Mais les Américains ont traité la Louisiane en désert à défricher, et les créoles en Naturels à la vérité un peu plus civilisés que les Indiens ; c'est-à-dire que, par l'énergie d'abord, puis par le nombre, puis par la fortune, ils se sont purement et simplement substitués aux créoles.

J'avoue qu'au point de vue de sa prospérité matérielle, l'État de la Louisiane y a gagné ; et l'image de la haute maison en briques remplaçant, à la Nouvelle-Orléans, la baraque basse en bois, l'ancienne et véritable case du colon, se peut appliquer à toutes les améliorations et innovations introduites et imposées par les Américains. Mais en même temps que ceux-ci enlevaient la conduite des affaires du pays aux créoles dépositaires de la tradition française aux États-Unis, ils leur ont tout enlevé : l'influence en politique, la direction morale ; la langue française elle-même a péri dans ce naufrage ; on ne la retrouve plus, en effet, qu'à l'état rudimentaire en Amérique, où elle

est presque un luxe, et avant dix ans il n'en existera plus vestige, même en Louisiane.

Au surplus, cet affaiblissement de l'esprit français aux Etats-Unis et l'absorption de nos compatriotes par les masses locales s'expliquent aisément. L'émigration française aux États-Unis est, en nombre, comme une goutte de vin dans une barrique d'eau, colorant, l'espace d'une seconde, le point où elle tombe, pour ne laisser bientôt plus trace de son passage. Les documents officiels sont là pour le prouver.

D'après l'histoire de l'immigration publiée à New-York par M. Bromwell, le chiffre moyen des Européens arrivés aux États-Unis, de 1784 à 1794, n'a pas dépassé 4,000 individus par an. En 1794, ce chiffre s'éleva tout d'un coup à 10,000, pour retomber ensuite, et jusqu'en 1816, à une moyenne annuelle de 6,000.

Jusqu'alors, il faut le dire, l'immigration se recrutait plus particulièrement en Angleterre. Or, la guerre entre la Grande-Bretagne et les États-Unis avait dû nécessairement entraver ce mouvement, qui reprit son essor au retour de la paix; si bien qu'en 1817 le chiffre de l'immigration, en Amérique, s'éleva tout à coup à 22,240 individus, et, pendant les trente-six années qui s'écoulèrent de 1819 à 1855, il arriva aux États-Unis 4,212,624 immigrants, dont 2,343,445 étaient nés dans le Royaume-Uni; dans ce chiffre, les seuls Irlandais entrent pour le nombre de 1,747,300.

Pendant que l'Angleterre fournissait à l'émigration un aussi gros chiffre, que l'Allemagne, de son côté, apportait un contingent de 1,242,000 individus, la France n'y contribuait que pour 188,725 sujets.

Tout le secret de l'infériorité française aux Etats-Unis est là. En poursuivant cette comparaison entre les contingents des diverses nations, nous trouvons en 1857 que, sur 352,378 émigrants, la France figure pour 18,809 individus, tandis que le Royaume-Uni entre dans ce chiffre pour 185,869, et l'Allemagne pour 109,600.

Que cette proportion se maintienne, et il sera facile de prévoir que les Français finiront par ne plus compter aux Etats-Unis, où ils tiennent déjà si peu de place. Leur grand défaut, au milieu de cet exil volontaire, est de se fuir les uns les autres, de ne se point aimer réciproquement, de paraître ne pas faire partie de la même famille, et de s'entr'aider fort peu.

On peut dire que le drapeau de la France ne flotte nulle part aux États-Unis comme point de ralliement our ceux de nos compatriotes qui tenteraient de s'y aventurer. Il n'y a plus de remède à apporter à ce mal ; il est trop tard depuis longtemps.

A supposer que l'on parvînt à grouper sur un seul point les 300,000 Français à peu près disséminés un peu partout, on ne constituerait pas, ce que les autres populations immigrées ont si parfaitement réussi à

organiser, un esprit national, une assurance mutuelle de patriotisme et de protection.

Les petits groupes de Français, en Amérique, sont au contraire établis sur le pied d'une association générale de jalousie et de dépréciation mutuelle. — C'est ce qui me fait dire, non sans raison je crois, que l'émigration française ira porter aux États-Unis des forces, une intelligence, des capitaux isolés, qui s'useront dans une lutte sans résultat. De là ce dénigrement général dont les Français accablent les États-Unis, au retour d'infructueuses tentatives dont il faut moins accuser l'Amérique que l'absence de fraternité française en ces pays.

Le rapport annuel des commissaires de l'émigration constate que le nombre des passagers débarqués à New-York en 1860 s'est élevé à 155,371 individus, soit une augmentation de 25,840, comparativement à 1859, et 26,573 sur 1858. La diminution sur 1857 a été de 78,611. 47,330 individus étaient Irlandais, 87,899 d'origine allemande; 11,361 étaient Anglais, et 8,572 venaient d'autres contrées. Les Français ne figuraient que pour 1,549 dans ce mouvement.

Le nombre des émigrants qui ont reçu des secours de l'administration du service des émigrants n'a pas augmenté et a même diminué de 6,000, notamment sur 1858 : il n'en reste pas moins considérable. Le rapport fait connaître en détail la nature des secours donnés et les établissements charitables où les émigrants ont été soignés.

Au *Castle Garden*, qui est le centre de l'administration du service des émigrants à New-York, ont débarqué 108,682 émigrants, arrivés sur 482 navires. Les steamers, du nombre de 22 en 1856, se sont élevés à celui de 109 en 1860, et leurs passagers, de 5,111 à 34,247. Sur l'ensemble des arrivages, d'après les déclarations reçues, 56,311 individus se proposaient d'habiter l'État de New York, 12,926 ceux de New-Jersey et de Pensylvanie, 10,776 avaient pour destination la Nouvelle-Angleterre, 4,938 seulement les 15 États du Sud, 16,828 les États Ouest et Nord-Ouest, y compris la Californie; enfin, 7,083, le Canada et l'extrême Ouest de l'Union. Ce sont les États libres qui sont le plus généralement préférés comme lieu de résidence.

Les émigrants peuvent obtenir, sur garanties, des avances pour se rendre à leur destination, et le rapport des commissaires constate qu'il a été prêté à 173 familles une somme de 1,766 dollars, sur lesquels 1,658 50 ont été restitués pendant l'année par 168 de ces familles. Sur le total des prêts effectués depuis l'adoption de cette mesure en 1856, il ne reste dû que 1,541 dollars par 131 familles.

Les recettes de l'administration se sont élevées en 1860 à 289,468 dollars. Les armateurs et consignataires de navires d'émigrants ont dû payer pour frais de transport une somme de 106,067 dollars.

Les ports étrangers d'embarquement sont par ordre d'importance :

Liverpool, d'où sont partis	58,954	individus.
Brême.	15,428	—
Hambourg.	12,409	—
Le Havre	11,983	—
Galway	4,528	—
Londres	3,654	—

Depuis 1856, aucun navire portant pavillon français n'a amené d'émigrants à New-York. Les lignes à vapeur de Galway et de Hambourg sont spécialement choisies et font une sérieuse concurrence à la navigation à voiles. Sur les 109 steamers précités, 72 étaient anglais et 21 hambourgeois.

Un des grands steamers américains, l'*Adriatic*, qui faisait un service régulier entre le Havre et New-York, vient d'être vendu à la ligne de Galway pour être employé au transport des émigrants irlandais.

Le nombre total des émigrants aux États-Unis, depuis le 30 septembre 1843, a été de 4,386,441 individus.

III

L'émigration allemande et irlandaise en Amérique a donné lieu à beaucoup d'observations particulières qui l'ont élevée à la hauteur d'une question d'économie et de politique.

Les Allemands, qui émigrent en si grand nombre aux États-Unis, n'ont pas manqué de se répandre aussi beaucoup en Californie ; on en compte actuellement 15 à 18,000 à San-Francisco.

Presque tout le commerce d'importation pour les habillements est entre leurs mains; de même que le débit des cigares et du tabac; on est sûr, quand on entre dans une boutique pour acheter un cigare, d'être salué en allemand. La fabrication de ce dernier article occupe peu d'ouvriers étrangers autres que des Allemands.

Depuis quelque temps on emploie en Californie des *imitation segars* qui n'ont guère du cigare que le nom, tant ils répugnent au goût et à l'odorat. C'est aux Allemands qu'on en doit l'invention.

Les Allemands ont aussi beaucoup contribué en Californie à la culture de la vigne; on sait, du reste, que dans l'Amérique la plupart des vignerons viennent de la Germanie. Ce sont eux qui ont planté de grandes étendues de vigne, non-seulement à Los Angelos et à Annaheim, mais encore plus au nord, dans la vallée de Sonoma.

Quant à la bière, elle a, depuis une dizaine d'années, gagné beaucoup de partisans en Amérique, et surtout en Californie; les Allemands y ont naturellement les plus importants établissements en ce genre.

Beaucoup d'Allemands exercent le métier de bottier, de tailleur et de charpentier. Il paraît en Californie quatre journaux en langue allemande.

La musique d'orchestre, à San-Francisco et dans le reste du territoire, est presque exclusivement tenue par des Allemands, qui, dès le principe, se distinguè-

rent par des représentations et concerts à l'Opéra de la capitale. On pense bien que les *sociétés de chanteurs*, comme c'est l'usage en Allemagne, ne font pas défaut en Californie. Il y a la société des *chanteurs de l'Océan Pacifique* qui a brillé dans la dernière fête en l'honneur de Schiller.

Ces sortes d'associations ne vont jamais sans les sociétés de gymnastique (*turnvereine*); on songe en ce moment même à en établir une générale qui aura des succursales dans toutes les villes; les membres ne manqueront pas, à en juger par le grand nombre de ceux qui ont pris part à la dernière fête de gymnastique dans la ville du Sacramento.

Le courant d'émigration qui emporte les Irlandais en Amérique progresse au point de menacer l'Irlande d'un prochain dépeuplement. Chaque jour les quais des ports sont encombrés d'une foule d'émigrants sur le point de s'embarquer, et les agents de l'émigration sont accablés de besogne.

La boîte rouge de l'émigrant s'aperçoit de tous côtés, à Clare, Limeric, Tipperary, Wexford, Carlow, Kerry, dans la plupart des ports septentrionaux. De Dingle seulement il est parti en une seule fois 130 émigrants qui se sont embarqués sur des steamers quittant ce port pour se rendre directement aux États-Unis.

Si grand y a été le nombre des voyageurs qui voulaient prendre les steamers pour le Nouveau-Monde, que l'autorité a dû intervenir et décider que pas plus

de cinq cents voyageurs ne partiraient chaque semaine. Et cependant ce port ne contribue que pour une petite part à l'émigration générale.

Il n'y a pas de steamer du détroit se rendant en Angleterre qui n'ait à son bord quelque émigrant allant s'embarquer à Liverpool. En cette ville, le chiffre de l'émigration est énorme. On dépêche navire sur navire avec des cargaisons; et telles sont les exigences que ce flot d'émigration entraîne, que les bâtiments ordinaires y suffisent à peine. Les tarifs de transport se sont élevés naturellement, mais le progrès de l'émigration n'en a pas été entravé.

La majorité des émigrants se compose de jeunes gens, dit le *Cork Constitution*. Un journal de Clare ajoute que la plupart des individus qui émigrent appartiennent à des familles déjà établies sur le sol américain, et qui, après avoir défriché en pionniers les parages incultes du nouveau continent, appellent leurs proches à jouir des avantages qu'ils leur ont préparés.

Les journaux anglais signalaient récemment une recrudescence dans le mouvement de l'émigration irlandaise, qui, s'il devait continuer longtemps, justifierait la prophétie du *London Times*, que « l'Irlande deviendra tout à fait anglaise, pendant que les États-Unis deviendront irlandais. »

La famine de 1847, causée par la maladie des pommes de terre, avait occasionné dans les deux années suivantes le départ de plus d'un million d'Irlan-

dais, que des milliers de navires vinrent déposer sur les côtes d'Amérique. Ce fut une véritable invasion. La population de la verte Erin tomba, en trois ans, de près de deux millions, tant par suite de la disette et des maladies qui fauchaient les victimes par centaines de mille, que par suite du départ de ceux qui furent assez heureux de pouvoir aller chercher en Amérique du pain en échange de leur travail.

Quelles sont les causes qui occasionnent ces émigrations périodiques et leur donnent un caractère d'ensemble qui paraît indiquer chez les Irlandais un parti pris de fuir tôt ou tard l'île qui les a vus naître?

La principale est la législation territoriale. Il y a impossibilité pour les tenanciers de vivre sur les terres qu'ils arrosent de leurs sueurs, et l'exploitation à laquelle ils sont soumis de la part des landlords est devenue intolérable. Ceux-ci ont presque complétement renoncé au système des baux, afin d'éviter les difficultés qu'entraînait la résiliation. Ils louent à l'année, et pour peu que la récolte soit favorable, ils élèvent leurs exigences au point qu'il reste à peine aux malheureux fermiers de quoi donner à leurs familles une nourriture suffisante. On jugera par le passage suivant, extrait du journal *Le Nord*, des moyens employés par les propriétaires pour expulser leurs tenanciers.

« Le *process server*... est le *constable* qui va porter aux tenanciers (fermiers) les notices d'éviction, et son emploi n'est point une sinécure, l'habitude d'un

certain nombre de landlords étant d'envoyer régulièrement de telles notices à leurs tenanciers, en se réservant la faculté de n'y point donner suite, et uniquement pour les tenir perpétuellement à leur merci. — Quant au *driver*, comme son nom l'indique, c'est à lui de faire exécuter les sentences d'*extermination* (expulsion), et de chasser de leurs cabanes et de leurs terres (*to drive*, pousser, chasser) les tenanciers dont le landlord veut se débarrasser.

« La plupart du temps, ces agents ne suffisent pas à accomplir leur tâche, — car il ne s'agit pas seulement de jeter sur le chemin les meubles de la pauvre cabane, ni de prendre dans ses couvertures cette malade qui tremble de la fièvre et de l'aller mettre sur le revers du fossé voisin ; — pour cela, c'est assez de deux hommes, — mais il y a des maisons à abattre, il y a surtout une population exaspérée à intimider et à contenir.

« Les constables seront donc convoqués pour prêter main-forte aux *drivers*, et, s'il le faut, la milice elle-même prendra les armes à la réquisition du shériff. Les barres de fer et les leviers pour démolir les demeures des tenanciers, les baïonnettes pour imposer à une multitude au désespoir, c'est au milieu de cet appareil que s'exécutent souvent les sentences d'*extermination*, et on comprend que l'indignation populaire ait flétri du nom ignominieux et trop mérité de *crowbar-brigade* (milice du levier) tous ces agents d'une autorité brutale : 296,253 maisons ou cabanes

détruites, tels sont, d'après les documents officiels et pour les dix années comprises entre 1841 et 1851, les états de services d'une armée qui, Dieu soit loué, n'a point d'égale dans le monde. – Plus de 50,000 familles ont été évincées dans la seule année 1849.

« Ces 12,000 soldats démolisseurs sont répartis sur toute la surface de l'Irlande. Tout landlord magistrat peut, dans les sessions du grand jury, obtenir du gouvernement une ou plusieurs garnisons, suivant le nombre de casernes dont il dispose, et qu'il proportionne moins à l'étendue de ses terres qu'à la rigueur avec laquelle il use du droit d'éviction. C'est ainsi que tout récemment l'*évêque* protestant de Tuam, lord Plunket, trouvant insuffisantes les *quatre* casernes de constables qu'il avait déjà établies au milieu de ses domaines, a demandé et obtenu d'en avoir une cinquième. Si tous les landlords d'Irlande l'imitaient, il y aurait bientôt nécessité pour le gouvernement d'augmenter les cadres de la *crowbar-brigade.*

« *Extrait de la séance de la Chambre des communes du 12 mars* 1860. — M. Maguire interpelle le premier secrétaire d'Irlande (M. Cardwell) et lui demande s'il est vrai qu'un détachement du 13e hussards ait été envoyé à Castlebar, comté de Mayo, pour *contribuer à l'éviction* de plus de *soixante* familles de tenanciers représentant *deux cent cinquante âmes*, sur les propriétés de lord Plunket, *évêque* de Tuam, à Partry, dans ce comté. Le secrétaire d'Irlande sait-il que ces évictions ont été provoquées par le refus

qu'ont fait les tenanciers, exclusivement catholiques, d'*envoyer leurs enfants* aux écoles établies par lord Plunket dans un esprit *anti-catholique?*

« M. Cardwell. — Des troupes ont été en effet envoyées à Castlebar. Cette mesure avait été rendue nécessaire par l'état d'*effervescence* de cette partie de l'Irlande. »

Les maîtres du sol ne veulent faire aucun sacrifice pour améliorer leurs terres, et les paysans, n'ayant pas de baux ou ayant des baux à très-courte durée, n'ont aucun intérêt à en faire; d'ailleurs ils manquent de capitaux ou de matériel agricole pour perfectionner la culture. Le résultat est qu'un grand nombre de propriétaires changent la destination de leurs biens et en font des pâturages. Ainsi beaucoup de campagnards se voient refuser même la position si précaire de tenanciers, et ne savent que devenir.

« Si nous détournons les regards de ce triste tableau, dit à ce propos un journal américain, pour les porter de ce côté-ci de l'Atlantique, et voir ce que deviennent les émigrants, nous avons l'explication toute naturelle de l'attrait invincible qui fait quitter à leurs compatriotes nous ne dirons pas leurs foyers, car ils n'en ont pas, mais leur patrie.

« La construction de nos chemins de fer, continue le même journal, de nos canaux, l'exploitation de nos mines, de nos forêts, la navigation de nos innombrables bateaux à vapeur, offrent constamment de l'emploi aux bras robustes des Irlandais. Ce sont là les

travaux inférieurs réservés aux nouveaux arrivants ; mais au bout de deux ou trois ans de ce rude labeur, plus d'un *Patrick*, maître d'un petit capital et devenu drayman ou fermier, se voit bientôt à la tête d'une petite fortune. L'Irlandais aime sa famille ; il veut revoir autour de lui tout son monde ; il a l'esprit de caste. Aussi, après avoir fait venir père, mère, frères et sœurs, il fera, s'il le peut, émigrer jusqu'aux arrière-petits-cousins. Il sait d'ailleurs que ce n'est qu'une avance qui lui sera remboursée sur le travail des nouveaux venus. »

Aujourd'hui, la population irlandaise d'Amérique, en comptant la première génération issue des émigrants, forme un nombre presque aussi considérable que celui des habitants de l'Irlande. Les envois d'argent sur les banques de ce pays sont considérables, et expliquent comment tous ces affamés peuvent payer leur passage et venir rejoindre leurs compatriotes sur la terre promise des dollars.

Les Américains ne s'effrayent pas, comme on pourrait le penser, de cet accroissement incessant, au milieu d'eux, d'une population étrangère, peu civilisée, aux dehors rudes et sauvages.

« Ces émigrants, disent au contraire les Américains, sont nos meilleurs travailleurs, et la base sur laquelle s'appuient notre commerce et notre industrie. Un grand nombre, il est vrai, succombent victimes du climat ou des excès de travail ; mais ils laissent sur notre sol une génération nouvelle qui, élevée dans nos

écoles, s'identifie avec la nation adoptive de leurs parents et s'attache à nos institutions. Que nos ports s'ouvrent donc à tous les opprimés d'Europe, l'Amérique est assez grande pour fournir du travail à tous ! »

Ce flot d'émigrants qu'appellent les Etats-Unis ne se détournera-t-il donc pas un jour ou l'autre du côté des colonies françaises, et surtout de sa colonie africaine ?

Puisque l'émigration joue un rôle véritablement considérable dans notre société moderne, je demande à insister sur ce point, et je le ferai en rappelant ce que j'écrivais sur cette question, en 1853, au sujet de la Californie, de l'Australie et de l'Algérie.

Le plus grand fait commercial contemporain, disai-je à cette époque, est incontestablement la découverte des gisements aurifères de la Californie et de l'Australie. Ce fait, qui s'est renouvelé à peu d'intervalle et dans des conditions identiques, a produit, au profit de deux nations déjà très-puissantes par leur commerce, une révolution profonde dans l'esprit, les habitudes et les fortunes de tous les peuples du globe.

Tout le monde a pu apprécier, plus ou moins, le fait matériel, nous ne nous y arrêterons pas. Nous voulons seulement considérer en ce moment les conséquences énormes qui en découlent, surtout par rapport à la France, que l'on croit, à tort, avoir été déshéritée dans ce partage providentiel d'un élément de prospérité inouï et inespéré. Mais, en réduisant à ses

véritables proportions, en envisageant avant tout au point de vue purement pratique la découverte de l'or en Californie et en Australie, nous croyons bien pouvoir démontrer que la France n'a rien à envier aux Etats-Unis et à l'Angleterre, la position d'infériorité où on la veut placer à cet égard étant plus apparente que réelle.

Ce qu'il faut voir tout d'abord dans la découverte de l'or, c'est l'influence que ce fait a exercée sur le mouvement commercial et maritime, et sur la situation politique des deux puissances dont nous parlons.

Les États-Unis ont été les premiers appelés à jouir de cette sorte de munificence de la Providence. La nouvelle en était à peine connue que l'on vit plus de navires doubler en une année le cap Horn qu'il n'y en était peut-être passé depuis la découverte du Nouveau Monde.

Et les Américains, pour accélérer davantage l'émigration qui s'avançait de tous les coins de l'Union elle-même, se hâtèrent de frayer des voies par terre. Le sol aurifère de la Californie se trouva donc bientôt foulé de tous côtés par une population avide, et qui chaque jour, malgré le brigandage, les rapines, l'assassinat, l'absence de société, de loi, de protection, se multipliait avec une rapidité prodigieuse. Les Américains croyaient n'avoir conquis sur le Mexique qu'un coin de terre à tenir en réserve pour l'avenir : la guerre impopulaire qu'ils avaient entreprise leur avait donné la plus brillante étoile de leur drapeau.

En effet, ce n'est jamais impunément que l'émigration afflue dans un pays désert. L'émigration crée tout d'abord des marchés de consommation qui nécessitent un mouvement maritime et commercial inusité, tout à l'avantage de la nation visitée ; puis, par la force des choses et en vertu de lois éternelles, la société s'organise peu à peu, et finit par sortir de ce chaos de désordre. C'est le spectacle que la Californie offre en ce moment au monde.

Tous les peuples ont payé aux États-Unis leur tribut d'émigration, d'exportations et d'expéditions maritimes dans des proportions considérables. Il est incontestable que l'Angleterre, tout en subissant cet entraînement qui faisait de l'Union le point de mire du globe entier, n'acceptait qu'avec un profond chagrin ce triomphe d'une nation rivale. Ce n'était pas la question de l'extension du territoire des Etats-Unis qui inquiétait l'Angleterre ; mais elle voyait les Américains, déjà si redoutables pour elle, marcher à grands pas vers une domination commerciale et maritime formidable. Cette domination était, en effet, la conséquence de la prédilection exclusive dont la Californie était l'objet.

L'Angleterre, cependant, y trouvait une satisfaction au système économique et politique qu'elle pratique depuis quelques années, par l'écoulement du trop-plein de sa population ; mais l'Angleterre avait de vastes établissements coloniaux au profit desquels elle eût voulu opérer ces émigrations. La découverte de

l'or en Australie changea la face des choses en faveur de l'Angleterre. L'Australie est devenue le point de mire du monde entier, comme l'avait été la Californie.

Voilà le beau côté de ce grand fait de la découverte de l'or en Californie et en Australie: c'est d'avoir créé au profit de deux puissances un mouvement d'émigration, de commerce et de marine considérable. Mais en soi-même, comme résultat positif et pratique immédiat, quels avantages a-t-il offert à l'émigrant, c'est-à-dire à l'homme qui abandonnait sa patrie, sa famille, dans l'espérance de faire fortune et de s'assurer un avenir? Aucun, nous le disons hardiment.

En effet, qu'est-ce qui a surtout provoqué cette fièvre d'émigration vers les deux pays assez favorisés du ciel pour avoir porté dans leurs flancs des richesses immenses? Est-ce l'idée de la civilisation, de l'agriculture, du travail patient? Sont-ce les préoccupations de l'avenir? Nullement; c'est un mot, un seul, qui a causé cette surexcitation, l'OR.

Nous ne sommes pas, nous l'avouons, de l'école de ces philosophes sombres et chagrins qui font fi de l'or. Nous savons tout ce qu'il peut avoir à démêler avec la morale, mais nous savons aussi de quel poids il pèse dans la balance économique du monde; et c'est uniquement à ce point de vue que nous nous plaçons ici pour apprécier le rôle que la découverte de ce puissant élément de la fortune publique peut jouer dans le monde.

Nous nous demandons donc si l'or de la Californie et de l'Australie a été réellement un élément de prospérité pour l'émigration, et si véritablement il a produit des résultats dont on doive tant s'enorgueillir.

L'existence et l'abondance de gisements aurifères dans ces deux contrées ne peuvent pas être contestées ; et alors même que, dans leur propre intérêt, les États-Unis d'abord, et l'Angleterre à son tour, auraient exagéré les produits de leurs mines, on ne saurait se défendre de reconnaître la vérité du fait. De bien bonne foi, sans arrière-pensée, nous admettons que, depuis leur exploitation, les mines de la Californie et de l'Australie ont produit des milliards ; mais nous cherchons encore le bénéfice réel qu'en ont tiré ces centaines de mille émigrants qui sont allés mettre leurs bras, leur intelligence, leur santé et leur vie même au service de telles exploitations.

En cite-t-on beaucoup qui soient revenus réellement riches ? On gagne, dit-on, à ce métier une once d'or par jour, en moyenne ; mais souvent aussi on atteint à peine un minimum de 40 fr. C'est là, il est vrai, un salaire que le plus rude labeur dans nos pays donne rarement. Et cependant, que deviennent de tels bénéfices ? Ils sont absorbés par les dépenses, par le luxe, par le vice ; car le spectacle qu'a donné sous ce rapport la Californie et que donne aujourd'hui l'Australie implique l'idée d'une société profondément immorale et pervertie.

Si les émigrants individuellement n'ont rien gagné

à l'exploitation des mines de la Californie, il faut bien dire aussi que peu d'expéditions maritimes dirigées sur ce pays ont réussi, malgré la différence énorme entre le prix d'achat dans les manufactures et le prix de vente sur les marchés.

Est-ce à dire que nous voulions arrêter l'émigration vers la Californie et l'Australie ? Non; d'ailleurs, il y a quelque chose qui l'emporterait sur tous nos arguments, même les meilleurs : c'est l'or ! Mais si nous réduisons au plus bas les résultats immédiats de l'émigration dans les pays aurifères, nous n'avons pas moins la plus haute confiance dans l'avenir ; et l'avenir pour nous, c'est l'organisation sociale, c'est un état commercial et agricole normal, c'est l'exploitation exclusive des mines abandonnée pour l'exploitation des terres, auxquelles on revient toujours, tôt ou tard, comme à la vérité. Le résultat avantageux qu'aura eu l'appât improductif de l'or, ce sera d'avoir condensé dans les contrées aurifères des éléments considérables de prospérité, en y appelant de nombreuses populations, en y ouvrant des voies commerciales et maritimes qui, loin de se rétrécir, s'élargiront au contraire.

Eh bien! puisque l'exploitation de l'or ne donne pas à l'émigrant un avantage immédiat, et puisque cette question si féconde n'a de solution réelle que dans l'avenir, c'est-à-dire après une organisation sociale, agricole et commerciale, il nous est permis d'en appeler au bon sens des populations et des gouverne-

ments, pour que les émigrations se dirigent vers les pays où, sans avoir besoin de passer par les phases diverses et plus ou moins déplorables qui attendent les contrées aurifères, elles entreront tout de suite en pleine possession de terres productives, d'une organisation sociale toute faite, et où il ne manque que des bras.

Telles sont l'Algérie et nos possessions d'outre-mer, qui peuvent, à bons titres, devenir pour la France sa Californie et son Australie, moins les déboires. Jusqu'à présent on n'a pas encore trouvé de gisements aurifères dans nos belles et riches colonies ; mais aussi, à la fin de sa journée, l'ouvrier, s'il n'a pas gagné une once d'or, ne voit pas le produit de son travail dévoré et au delà par les dépenses, et il sait pouvoir compter sur le lendemain.

CHAPITRE CINQUIÈME

LA VIE POLITIQUE.

I

Un journal de New-York définissait récemment dans les termes suivants la popularité aux États-Unis :

« Pour monter en ce pays, disait ce journal, il faut d'abord que l'homme descende. Le candidat politique peut être comparé à cet infatigable insecte appelé escarbot, qu'un personnage distingué affirme être le seul animal industrieux de la Virginie. Cet animal s'ensevelit et travaille dans la boue et dans la fange jusqu'à ce qu'il forme une petite boule qu'il roule laborieusement, comme faisait Diogène de son tonneau. Allant tantôt de la tête et tantôt de la queue, il butine dans les trous et les ornières, et accroît le volume de sa boule des contributions de l'égout. Il en est exactement de même pour la grandeur du candidat politique. Le candidat politique plonge dans la foule, cette

masse obscène, s'agite dans la bassesse et l'ordure, groupe les éléments de la popularité avec l'admiration et les louanges des vauriens, des goujats et des dupes. Son nom une fois lancé, il va de l'avant, soufflant et haletant; il emprunte sur son chemin à la lie et au rebut de la terre, et quand il a formé ainsi une respectable masse de popularité, il monte triomphalement dessus, et arrivé aux emplois, il devient un grand homme, un des gouvernants de son pays, — éclos des immondices sous les fécondants rayons de la popularité, qui, semblable au soleil, fait naître des vers dans un chien mort. »

Quoi qu'il en soit de ces sarcasmes, autorisés peut-être par les manœuvres, les fatigues, les concessions, les plans de bataille, les luttes des candidats aux fonctions publiques dans le pays où le suffrage universel est le plus libre et le moins réglementé, — quoi qu'il en soit, dis-je, la vie politique aux États-Unis a ses grandeurs et ses glorieuses misères qui y rattachent les hommes supérieurs, et leur demandent ce sang de l'esprit et du cœur qui s'écoule par les veines du dévouement et de l'abnégation.

M. Fillmore, l'un des derniers présidents des États-Unis, racontait qu'il avait passé en prières et sous le coup d'une indicible émotion la nuit qui précéda sa prise de possession du fauteuil présidentiel.

M. Polk, qui était entré au pouvoir avec des cheveux d'un noir superbe, le quitta, quatre ans après, à l'expiration de son mandat, la tête complétement blanche.

Ces deux faits sont connexes : ils démontrent le juste sentiment d'inquiétude qu'éprouvait l'un de ces deux hommes au moment d'assumer la responsabilité du pouvoir, et les soucis et les épreuves que l'autre avait traversés pendant l'exercice de ce même pouvoir.

Le peuple américain, cependant, n'a aucune reconnaissance, ou du moins cette reconnaissance est médiocre, envers ceux qui donnent leurs soins et leur vie à l'accomplissement de leurs devoirs dans les fonctions publiques. Autant sont vives les ardeurs et violents les enthousiasmes au moment de la lutte électorale en faveur des candidats, autant l'indifférence la plus froide couvre ces élus pendant l'exercice de leur mandat, sans compter l'irrévérence qu'on leur montre quelquefois ; le lendemain de leur sortie du pouvoir ou des emplois publics, l'oubli, le plus souvent l'ingratitude, sont leur unique récompense.

Le général Harrison, après avoir rendu de grands services militaires aux États-Unis, après avoir été gouverneur de son État, sénateur au Congrès, ministre plénipotentiaire avant que d'être élu président, était si pauvre avec la charge d'une nombreuse famille, que pour vivre il fut obligé d'accepter les fonctions de greffier d'une justice de paix à Cincinnati.

Un autre citoyen illustre des Etats-Unis, Gallatin, qui fut pendant douze ans secrétaire d'Etat (ministre) des finances, puis ambassadeur en France, serait littéralement mort de faim sans l'appui que lui prêtèrent

ses amis pour lui faire obtenir la place de président d'une des banques de New-York.

Jefferson, sur ses vieux jours, se trouva (un peu par sa faute) dans un tel état de détresse, qu'il dut vendre sa bibliothèque, une des plus riches qu'il y eût aux Etats-Unis, et solliciter de la législature de son État (la Virginie) l'autorisation de mettre ses terres en loterie.

Monroe, autre président des États-Unis, après avoir mangé sa fortune et usé son crédit personnel au service de son pays, fut réduit à demander au Congrès des secours pour vivre.

Il y a trois ou quatre ans, la veuve de l'héroïque général Gaines, une des illustrations et un des dévouements militaires les plus complets des États-Unis, sollicita du Congrès, en souvenir des glorieux services de son mari, une pension de 1,200 dollars (6,000 fr.). La commission chargée de l'examen de la proposition commença par réduire à 600 dollars la demande, puis le Congrès rejeta le bill qui lui fut présenté.

Un journal de Washington disait à ce propos :

« Le Congrès n'hésitera pas à voter pour l'impression de quelques papiers d'État 300,000 dollars, dont le plus clair passera entre les mains de spéculateurs et de fripons, et il refusera un dollar à la veuve d'un vieux et brave général qui a noblement combattu pour son pays ! »

Le Congrès n'a pas toujours été aussi parcimonieux.

En 1836, il avait passé un acte admettant cinq mille veuves à recevoir des pensions pour les services rendus par leurs maris pendant la guerre de la révolution, en y mettant cette réserve que le mariage aurait été contracté avant la révolution. Il ne semblait pas que le Congrès s'engageât beaucoup, ni que ces pensionnées dussent jouir longtemps de ces secours publics. Sur les cinq mille veuves admises, il n'en restait plus en 1859 que trente-cinq. Aujourd'hui il est probable que le chiffre en doit être singulièrement réduit, car, à cette date de 1859, la moins âgée de ces veuves avait quatre-vingt-douze ans, et dans le nombre on comptait seize centenaires, dont trois de cent huit ans, appartenant à l'État de la Pensylvanie; une de cent cinq ans, à la Virginie; deux de cent quatre ans, deux de cent trois ans, trois de cent deux ans, et cinq de cent ans.

Les fonctionnaires publics, aujourd'hui, ont pris leur parti de cette indifférence qui les attend, eux et leur famille, au seuil de leur mandat. On en cite un grand nombre qui songent à l'avenir, beaucoup qui s'enrichissent dans leurs places, et quelques-uns qui parviennent à des fortunes scandaleuses. On n'est plus tout à fait au bon temps où Washington refusait de recevoir du Congrès un traitement comme général en chef, se contentant de tenir un compte exact des dépenses qu'il ferait pour le compte de la patrie; le temps est passé où, pendant la noble lutte de l'indépendance, John Langdon, le speaker de la législature

du New-Hampshire, voyant le crédit public épuisé et le découragement gagner ses compatriotes, dit à la Chambre, qu'il présidait :

« Je possède un millier de dollars en espèces; ma vaisselle, fondue, représente trois autres mille dollars; j'ai en outre soixante-dix tonneaux de rhum de Tabago, qui seront vendus pour le prix qu'on en trouvera : je mets le tout au service de l'État. Si le succès couronne nos efforts dans la défense de nos foyers, je serai suffisamment récompensé de mon sacrifice : car, si nous ne réussissons pas, tout ce que je possède sera perdu. »

Je ne prétends pas dire qu'il n'y ait plus de patriotisme en Amérique, et que, le cas échéant, on ne trouverait pas beaucoup d'hommes comme John Langdon, prêts à faire le sacrifice de leur argent, de leur vaisselle plate et de leurs tonnes de rhum; mais dans la vie publique on se met, autant que possible, à l'abri de l'ingratitude du peuple.

La popularité, qui aux États-Unis prend des proportions colossales quand elle se mêle de s'attacher aux hommes, ne dure guère au delà du temps pendant lequel on a besoin d'eux. Certaines individualités qui, à des moments donnés, ont été littéralement déifiées, sont tombées peu à peu dans le délaissement et dans l'oubli le plus profond.

L'ingratitude est de tous les temps et de tous les pays; mais elle est sigulièrement implacable dans les démocraties, parce qu'elle s'y double d'un sentiment

de jalousie né de l'orgueil de soi-même et de l'orgueil de l'égalité. Aux États-Unis, cette ingratitude a ce caractère particulier que la population s'accroît, chaque année, par l'agglomération d'individus parfaitement étrangers au passé du pays, à qui les services rendus par les hommes de la génération précédente, si glorieux qu'ils soient, sont tout à fait indifférents.

Quant aux véritables grands hommes, ceux dont la mémoire illustre semblait ne devoir pas s'effacer de la reconnaissance des masses, le culte dont ils ont été l'objet pendant longtemps paraît décroître, pour se resteindre dans un cercle d'admirateurs de jour en jour plus étroit. Ils vivent à peine dans le souvenir populaire, et les manifestations qui éclatent en leur faveur, à certaines dates officielles, perdent incessamment de leur spontanéité. L'anniversaire de la naissance de Washington, par exemple, est encore l'occasion de nombreuses salves d'artillerie et de discours publics ; cet anniversaire est considéré comme un jour férié dans toute l'Union ; mais c'est à regret qu'on semble fermer les magasins et les comptoirs : on ne rencontre nulle part ni enthousiasme, ni chaleur de sentiments. Il en est de même pour Clay, un des hommes les plus juste ment populaires aux Etats-Unis, celui dont un de ses adversaires politiques, M. Breckendridge, chargé d'annoncer sa mort à la Chambre des représentants de Washington, a dit : « Si j'avais à faire son épitaphe, j'inscrirais, comme le plus grand éloge, sur la pierre qui marquera sa dernière demeure : — « Ici repose

« un homme qui a été dans les services publics pen-
« dant cinquante ans et n'a jamais essayé de tromper
« ses concitoyens. »

Après que Clay fut descendu dans la tombe, on fit de fougueuses démonstrations aux premiers anniversaires de sa naissance, et les hommes de tous les partis indistinctement s'associèrent dans cette commune expansion. Tout cela est assez beau en théorie ; une portion de la population y apporte tout son cœur, mais la masse se montre d'une indifférence de glace.

La meilleure preuve du peu de sympathie que ressentent pour de telles et si illustres mémoires les 34 millions d'individus qui peuplent aujourd'hui les Etats-Unis est la difficulté avec laquelle on a pu réunir les fonds nécessaires pour racheter le Mount Vernon, destiné à être converti en propriété nationale. Souscriptions publiques, souscriptions à domicile, bals, concerts, représentations théâtrales, tout a été mis en œuvre pour obtenir un résultat relativement médiocre. Le plus beau don qui ait été fait pour cette œuvre patriotique est à coup sûr celui d'un écrivain célèbre, M. E. Everett, qui a abandonné, au profit de la souscription, une somme de 50,000 fr. que lui avait assurée un journal de New-York pour sa collaboration pendant un an. Il en faut louer et M. Everet et le journal. Nous en avons parlé ailleurs.

C'est à grand'peine que l'on a pu recueillir les fonds nécessaires pour élever un monument à Henri Clay, et pour achever celui destiné à Calhoun, une autre

grande illustration des État-Unis ; et ce n'est qu'après vingt-sept ans que les Virginiens ont songé à réclamer les restes d'un de leurs plus célèbres concitoyens, l'ancien président James Monroe, qui reposait sous une humble pierre dans un des cimetières de New-York.

Si les masses populaires punissent les grands hommes de l'Union de leur ancienne popularité et couvrent même de l'oubli leur nom, en revanche les livres leur font de splendides funérailles. Sous toutes les formes possibles, de la biographie et de l'histoire, ces illustrations de l'Amérique du Nord sont répandues dans le peuple. Mais le peuple américain d'aujourd'hui n'y prend pas garde. Tous ces souvenirs du passé, si attrayants qu'on cherche à les lui rendre, si glorieux qu'on les lui retrace, n'ont aucune efficacité sur son parti pris d'indifférence, d'oubli, d'ingratitude.

Je me trompe : aux jours de grand dangers publics, c'est leur ombre qu'on invoque, c'est leur patriotisme qu'on offre en exemple, c'est à leur œuvre qu'on en appelle ! C'est là leur vengeance et l'hommage religieux qu'ils commandent. Ainsi, dans la querelle qui a précédé la scission de l'Union, on s'est souvenu de Washington, de Jefferson, de Clay, de Calhoun, de Webster, de Lee, de Patrick Henry, pour prêcher la leçon de l'union ; mais on s'est aperçu que c'était se souvenir d'eux trop tard, qu'on les avait trop longtemps laissés dormir dans l'oubli des cœurs. Et une fois la

séparation faite, quelles lois, quelles constitutions, se sont données les populations du Sud qui venaient de rompre les liens de la fédération? Les lois et la constitution votées par les grands patriotes de l'indépendance! Et si jamais l'Union se reformait sur le terrain de quelque compromis, à qui le devrait-on? A la mémoire de Henry Clay, qui trouva tous les compromis auxquels la république dut son salut pendant toutes les luttes antérieures qui menacèrent son existence.

II

Il semble que tout ce que je viens de dire ne soit pas fait pour encourager les citoyens américains à ambitionner les emplois publics et à se jeter dans la vie politique : certitude de disgrâce dans l'avenir; dans le présent, critiques acerbes, injures dont on n'a souvent justice qu'en se la rendant soi-même.

Eh bien! l'ambition, comme si c'était sa marque particulière de ne point laisser de repos aux esprits élevés, pousse au pouvoir tous les hommes qui, aux États-Unis, se sentent le courage de braver l'impopularité et de commettre jusqu'à leur dignité par les mêmes moyens dont se servent les plus vulgaires dans la curée des places et des emplois secondaires.

A proportion que la fonction ambitionnée s'élève, le candidat s'impose des charges et des devoirs herculéens. Quand il s'agit de la présidence, par exem-

ple, la chasse aux suffrages prend des proportions qui dépassent les forces d'un homme. — Toutes ces luttes se ressemblent; indiquer les incidents d'une seule, c'est écrire l'histoire de toutes les élections qui se sont accomplies depuis la fondation de la république, à part l'élection de Washington, qui a été comme un hommage universel rendu à ce grand homme.

M. Douglas, mort récemment, et un moment le candidat à cette présidence qui a amené la rupture des liens de l'Union; M. Douglas, dis-je, avait prononcé dans son propre État (Illinois) cent cinquante discours, généralement fort longs, devant des meetings formidables tenus presque tous en plein air; il avait parcouru en chemins de fer, sans compter les trajets de voitures et de steamboats, plus de 6,000 milles. « Candidature n'est pas sinécure », disait avec raison un journal américain.

Mais ce n'est pas au candidat seul qu'incombent de telles fatigues, de telles courses et tant de discours. Ses partisans, les meneurs de son élection, en ont leur large part. Toujours à propos de la candidature de M. Douglas, un journal de la Louisiane publiait la note suivante, qui peut donner une idée de cette singulière participation des adhérents du candidat à ses périgrinations à travers le pays :

« Deux des orateurs les plus influents et les plus estimés des États-Unis, disait le journal en question, se mettent en campagne pour défendre la cause de Douglas.

« L'honorable Pierre Soulé est parti vendredi dernier pour Franklin, où il a dû prononcer un discours hier soir. De là il se rendra à Saint-Martinville, où il se fera entendre le 3 septembre ; le 5, à Vermillionville ; le 6, aux Opelousas ; le 8, à Alexandrie ; le 10, aux Avoyelles ; le 12, à la Pointe-Coupée ; le 13, à Bayou-Sara ; le 15, à Bayou-Goula ; le 22, à Richmond ; le 25, à Monroe ; le 26, à Vernon ; le 27, à Sparta, et le 29, à Natchitoches.

« L'honorable orateur se fera aussi entendre le 20 à Vicksburg (Mississipi).

« A son retour, M. Soulé s'arrêtera à Lafourche, où il terminera sa tournée électorale, pour se rendre à la Nouvelle-Orléans, où il se fera entendre par les masses toujours prêtes à se ranger sous son drapeau. Tandis que par sa parole éloquente M. Soulé ralliera sous la bannière du sénateur de l'Illinois les masses encore indécises de l'État, nous voyons qu'un orateur non moins populaire que lui, non moins dévoué que lui au maintien de l'Union, est également entré en campagne et a dû en faire l'ouverture hier aussi à Augusta, dans la Géorgie. M. Stephens, un des citoyens les plus populaires et les plus estimés des États-Unis, va aussi plaider la cause de Douglas dans tout ce vaste État, parce que du succès de Douglas dépendent le bonheur et la paix de l'Union. »

C'était un rude jouteur que ce Douglas, le « petit géant », comme on l'avait surnommé, par allusion à la fois à sa petite taille et à l'ampleur de son talent.

C'était l'éloquence de M. Berryer, sa puissante voix, son geste hardi, dans le corps de M. Thiers.

Stephen Arnold Douglas était né à Brandon, comté de Rutland, dans le Vermont, le 23 avril 1813. Son père, médecin distingué, mourut subitement d'une attaque d'apoplexie, deux mois après la naissance de Stephen. Celui-ci resta jusqu'à quinze ans sur la ferme où s'était retirée sa mère, qui aurait bien désiré alors lui voir compléter dans un collége l'éducation qu'il avait reçue dans l'école du village. Mais, sa famille n'ayant pas le moyen de subvenir à ces dépenses, Stephen entra comme apprenti chez un menuisier de Middlebury et y resta un an et demi. Forcé de quitter ce genre de travail, nuisible à sa santé, il alla passer un an à l'Académie de Brandon.

Madame Douglas s'était remariée avec M. Granger, de l'État de New-York, et Stephen, suivant sa mère à Canandaigua, entra au collége de cette ville et y resta jusqu'en 1833, en s'appliquant à l'étude spéciale du droit. Au printemps de 1833, âgé de vingt ans, il partit pour visiter l'Ouest et y chercher une ville où il pût exercer sa profession. Après avoir été retenu tout l'été à Cleveland par une maladie, il visita Cincinnati, Louisville, Saint-Louis et Jacksonville, dans l'Illinois. Arrivé à cet endroit, il s'aperçut que sa bourse ne contenait plus que 37 cents, et il fit seize milles à pied pour gagner Winchester, où il comptait trouver à s'occuper comme maître d'école. Il eut la chance d'être employé par un encanteur dans une

vente qui dura trois jours, et il reçut six piastres, qui lui permirent d'ouvrir une école où il eut bientôt quarante élèves, à 3 dollars par trimestre. Il passait ses soirées à étudier le droit et s'exerçait le samedi à plaider quelques petites affaires devant le juge de paix.

Ce fut au mois de mars 1834, à l'âge de vingt et un ans, qu'il fit son entrée au barreau, et ses débuts furent tellement brillants qu'un an après son admission, il fut nommé par la législature avocat général de l'État. Ayant été en décembre 1835 élu membre de la législature d'État par les démocrates du comté de Morgan, il donna sa démission d'avocat général. En 1837, il fut nommé par le président Van Buren chef de l'enregistrement du Bureau des Terres à Springfield (Illinois), et il occupa cet emploi jusqu'en 1839.

Au mois de novembre de cette année-là, bien que n'ayant pas vingt-cinq ans, il fut le candidat au Congrès du parti démocrate, et, à l'élection qui eut lieu en août, il ne fut battu par son concurrent whig que par cinq voix sur trente-six mille votants.

Dans la campagne présidentielle de 1840, M. Douglas déploya le zèle le plus infatigable pour le candidat démocrate, et prononça près de deux cents discours dans l'espace de sept mois. C'est à son ardeur et à son talent que fut dû le triomphe de la démocratie dans l'Illinois à cette élection. Nommé successivement secrétaire de l'État en 1840, puis juge de la Cour suprême en 1841, il remplit ces fonctions avec distinction et donna sa démission de juge en 1843

pour accepter la candidature au Congrès. Élu cette année par une majorité de quatre cents voix, il en obtint une de dix-neuf cents à l'élection de 1844, et de trois mille à celle de 1846. Mais il n'alla pas siéger à la Chambre à la suite de cette dernière élection, ayant été élu par la législature sénateur des États-Unis pour six années à partir du 4 mars 1849.

A la Chambre des représentants, M. Douglas se distingua dans la discussion à laquelle donna lieu la question de l'Orégon. Il s'opposa énergiquement aux prétentions de l'Angleterre, soutenant que les États-Unis avaient un droit incontestable à la totalité de l'Orégon jusqu'au degré 54 et 40' minutes de latitude. Il voulait qu'on donnât avis à la Grande-Bretagne de cesser son occupation et qu'on établît dans l'Orégon un gouvernement territorial appuyé par une force suffisante.

M. Douglas a toujours joué un rôle actif dans les questions d'annexion des nouveaux Territoires. Il fut un des premiers à soutenir l'annexion du Texas, et en 1846, en qualité de chairman du comité des Territoires, il proposa de déclarer que le Texas faisait partie des États-Unis, et il soutint l'administration de M. Polk dans la guerre avec le Mexique, qui fut la conséquence de l'annexion.

Dès le commencement de sa carrière sénatoriale, Douglas avait adopté sur la question de l'esclavage dans les Territoires la doctrine de non-intervention du Congrès. Cependant, au mois d'août 1848, il présenta

un amendement au bill de l'Orégon pour étendre la ligne du compromis du Missouri jusqu'à l'océan Pacifique, de façon à prohiber l'esclavage dans tous les Territoires au nord du 36e degré 30 minutes de latitude. Cet amendement fut adopté par la majorité du Sénat avec l'appui de tous les sénateurs du Sud, mais il fut repoussé à la Chambre par un vote presque sectionnel.

Ce conflit entre le Sénat et la Chambre donna lieu à l'agitation esclavagiste de 1849-1850, terminée par le célèbre compromis de 1850. M. Douglas soutint cette mesure avec vigueur, et la défendit avec éclat dans un discours mémorable prononcé devant le peuple, le 24 octobre 1850.

En 1852, il fut porté candidat à la présidence devant la convention démocratique de Baltimore, et recueillit quatre-vingt-douze voix sur deux cent quatre-vingt-huit au trentième tour de scrutin ; ce fut M. Pierce, candidat obscur, qui fut élu.

Dans la session de 1853-1854, M. Douglas fit son rapport sur le bill du Kansas-Nebraska, dont l'adoption causa tant d'agitation et qui fut depuis le terrain des luttes que se livrèrent les républicains et les démocrates. Ce bill rappelle le compromis du Missouri et déclare que le but et le sens véritable de l'acte est de « ne pas statuer sur l'esclavage dans aucun État ou Territoire, ni de l'en exclure, mais de laisser les populations parfaitement libres de former et de régler

leurs institutions domestiques à leur manière, en restant soumises à la constitution des États-Unis. »

Cet acte a été la consécration de la véritable doctrine de M. Douglas, de celle qu'il a toujours soutenue.

En 1856, M. Douglas fut de nouveau porté candidat à la présidence, et au seizième tour de scrutin il obtint cent vingt-et-une voix contre M. Buchanan cent soixante-huit; il engagea alors ses amis à se reporter sur son concurrent, qui fut élu à l'unanimité. Ce noble exemple de désintéressement n'a pas été suivi à son égard. Le président Buchanan et ses ministres lui déclarèrent une guerre ouverte et employèrent toute leur influence pour l'empêcher d'être réélu au Sénat. Il obtint néanmoins dans la législature de l'Illinois cinquante-et-une voix contre quarante-six qu'obtint son concurrent, Abraham Lincoln, aujourd'hui président élu par le parti républicain.

En 1859 et en 1860, M. Douglas avait soutenu de nouveau, avec son talent habituel, la doctrine de non-intervention qu'il avait émise dès 1847. Sa politique sur les affaires étrangères avait été rarement d'accord avec celle de l'administration de M. Buchanan. Douglas a maintenu les droits des États-Unis contre les prétentions britanniques, non-seulement à propos de l'Orégon, mais encore en combattant le traité Clayton-Bulwer, qui interdisait aux États-Unis d'annexer ou de coloniser aucune partie de l'Amérique centrale. Sans être partisan d'une annexion immédiate, M. Douglas

voulait que l'Union pût toujours exercer un contrôle sur les isthmes, afin de maintenir ouvertes les communications entre les deux océans ; il réservait donc le droit d'occupation dans certaines circonstances. Il s'est également déclaré en faveur de l'acquisition de l'île de Cuba, mais par des moyens conformes aux lois des nations et à l'honneur des États-Unis.

Comme homme d'État et comme orateur, M. Douglas a occupé dans le Sénat des États-Unis une place éminente ; et parmi les autres sénateurs démocrates il en était peu, s'il en était, qui pussent rivaliser avec lui pour le talent et l'élévation des idées.

« S'il est élu président, disait de lui un journal du Sud, il formera contraste avec les deux nullités qui viennent d'occuper le fauteuil présidentiel, et il donnera à la démocratie nationale un éclat dont elle a grandement besoin pour se relever de son abaissement. »

La haine de l'administration de M. Buchanan et de ses partisans contre Douglas avait pris des proportions incroyables, notamment après la tournée triomphale qu'il avait faite en 1860 dans l'Union, au point que certains sénateurs avaient résolu, un moment, de le faire descendre sur un terrain où la logique de l'orateur, l'éloquence de l'homme politique et les vues élevées du penseur ne lui seraient plus d'aucun secours. En un mot, et pour parler net le langage à la hauteur de ce nouveau mode d'argumentation, Douglas paraissait devoir être réduit à subir des provocations per-

sonnelles, les armes à la main, pour défendre, sinon son honneur, du moins son caractère outragé.

A l'appui de cette rumeur, qui souleva une indignation générale chez les honnêtes gens de tous les partis, on citait les agressives attaques d'un sénateur et une série de lettres ou pamphlets qui allaient être lancés par quelques membres du Congrès.

Je signale cet épisode comme un des curieux mais assez communs incidents de la vie politique aux États-Unis. A cette époque, j'étais mêlé par le journalisme à la vie politique américaine, en Amérique même. Voici comme je jugeai alors cette conduite peu généreuse envers un homme qui n'avait d'autre tort que d'être hostile à une administration coupable de bien des fautes, et d'exercer par son talent une immense influence. Je me contente donc de reproduire ici quelques passages des articles que je publiai à ce sujet dans l'intérêt de la liberté et des institutions démocratiques, menacées par cette incroyable animosité.

« Sans vouloir examiner, disais-je, l'administration de M. Buchanan, et sans rechercher les causes qui ont soulevé contre elle une formidable opposition au sein même du parti démocrate ; sans nous arrêter aux sympathies plus ou moins légitimes qui ont entouré la campagne politique entreprise par M. Douglas ; sans tenir compte des préférences et des enthousiasmes que l'illustre sénateur de l'Illinois a recueillis dans cette gigantesque et triomphale promenade à travers l'Union, nous nous bornons à ne considérer que le fait

en lui-même, un fait monstrueux, qui n'aurait pas d'excuse dans un pays libre, en face d'institutions républicaines et démocratiques; en face d'une presse qui a ses coudées franches, de chambres où la discussion ne rencontre pas d'entraves; dans une société politique par essence et par devoir, et à qui aucun droit n'est marchandé pour l'expression de ses idées, de ses principes, pour le choix des officiers à élever au pouvoir !

« Encore une fois, envers M. Douglas comme envers M. Buchanan, aussi bien qu'à l'égard de tous les compétiteurs à la prochaine élection présidentielle, une conduite pareille à celle dont on attribue l'intention à des défenseurs trop zélés de l'administration nous paraîtrait monstrueuse, inqualifiable, impossible.

« Elle impliquerait, et ce serait le moindre caractère qu'on lui pourrait infliger, un aveu d'impuissance, la reconnaissance d'une défaite, la constatation de la victoire morale remportée déjà par M. Douglas. En second lieu, une telle conduite serait contraire, comme nous venons de le dire, à tous les principes de liberté politique qui sont les bases de la vie sociale dans ce pays; enfin, elle constituerait, en faveur du pouvoir, une sorte de monopole, d'immunité et de prétention à la perpétuité, antipathiques aux droits de la Constitution, au suffrage universel, à la salutaire mobilisation du magistrat suprême.

« De même que les partisans du pouvoir ont le pri-

vilége de le défendre et le soutenir par toutes les voies possibles, par la parole et par la plume, de même aussi les adversaires de l'administration sont et surtout doivent être libres de l'attaquer et de la battre en brèche par tous les moyens honnêtes qu'ils ont entre les mains.

« La guerre peut être aussi ardente, aussi violente qu'on voudra ; mais elle doit être loyale, et surtout elle ne doit montrer aucun caractère ressemblant à des abus et à de ridicules prouesses qui ne prouveraient rien, sinon les défaillances d'une cause mauvaise et impossible à défendre.

« De pareilles extrémités, si elles se produisaient jamais, rabaisseraient ce pays-ci au niveau de ces pays où l'ambition des prétendants a trouvé des séides pour disperser à coups de gourdins nocturnes les défenseurs de la loi, et pour balayer avec la mitraille des canons les chemins qui conduisent au despotisme.

« Quels précédents funestes seraient ceux-là, à introduire dans un pays libre et maître de ses destinées politiques ! Eh quoi ! il ne serait plus permis à un homme de parti, à un homme loyal et honnête, qui a la grande et noble ambition légale d'aspirer à la suprême magistrature de son pays, de faire sérieusement, à visage découvert, la guerre à un pouvoir qu'il prétend remplacer ! Eh quoi ! il ne serait plus permis à un candidat présidentiel de signaler les fautes de l'administration, d'arborer un drapeau constitutionnel,

de se faire un piédestal de quelques principes oubliés, méconnus, mal interprétés; de prêcher les sentiments de la concorde et de l'union, sans s'exposer à la bastonnade, et sans être obligé de soutenir sa candidature les armes à la main! Comment admettre un pareil principe, quand les adversaires de ce candidat ont le droit incontesté et très légal de faire exactement la même chose que lui?

« Qui exaspère donc à ce point contre M. Douglas les partisans de l'administration? Est-ce parce qu'il a parcouru triomphalement les États-Unis? est-ce parce qu'il a vaincu un à un ses adversaires? est-ce parce qu'il domine aujourd'hui, de toute la hauteur d'une position conquise pied à pied, l'élection prochaine, qu'on se montre si irrité contre lui? Cela n'est pas à douter, cela frappe les yeux; mais alors ces irritations, ces emportements, ces violences, se doivent traduire, nous le répétons, par l'aveu d'une défaite anticipée. C'est tout au moins fort maladroit.

« Et que l'on y prenne bien garde, c'est sur ce point surtout que nous voudrions appeler l'attention: si jamais l'opinion publique admettait, en quelque cas que ce soit, cette intolérance du pouvoir ou de ses partisans à l'endroit de ses adversaires, la voie du despotisme serait manifestement ouverte; une large brèche serait faite à la liberté individuelle et à la liberté générale; on serait moins loin qu'on ne se l'imagine du point où commencent les rêves d'ambition coupable et inconstitutionnelle. »

Les pages suivantes, que je traduis d'une feuille américaine, me paraissent indiquer, à part le sentiment de parti qui a inspiré leur auteur, d'une façon assez nette, les causes de bien des déceptions observées dans la vie politique des Américains du Nord par un spectateur impartial, comme elles donnent assez bien aussi la mesure de beaucoup de fautes sévèrement reprochées aux institutions américaines.

« Le président Buchanan, parlant un jour du grand orateur whig Webster, le qualifia ainsi : « C'est un « homme d'État remarquable, mais il n'est pas politi- « cien ». Webster, à qui l'on rapporta ce mot, répliqua : « M. Buchanan est un grand politicien, mais il ne sera « jamais un homme d'État. »

« Il y a, en effet, entre ces deux expressions, homme d'État et *politicien*, une différence très-significative dans les mœurs américaines.

« L'homme d'État, à quelque parti qu'il appartienne, envisage toujours la politique à un point de vue élevé. Il peut être ambitieux, mais il fondera son ambition sur les intérêts majeurs du pays. Les affaires publiques sont pour lui le but principal du gouvernement. Il tombera ou s'élèvera sur une grande question de politique extérieure ou intérieure, mais, comme homme d'État ou orateur, il survivra même à la chute de son parti. Ainsi, Webster, Clay, Benton, sont restés des individualités remarquables, bien que le parti auquel appartenaient les deux premiers ait disparu, et que le

second se fût séparé de la démocratie, avec laquelle il s'était élevé.

« Dans les premiers temps de la république, les hommes d'État ont gardé la haute main dans les affaires, et les premiers présidents se sont fait tous plus ou moins remarquer par leur aptitude à gouverner. Leurs vues sages et patriotiques ont eu une influence directe sur le mouvement des institutions et le progrès du pays, et l'on invoquera encore longtemps leur opinion comme une autorité respectée.

« Il est loin d'en être ainsi depuis quelques années, et la classe des *politiciens*, en arrivant au pouvoir, a fait sombrer avec les grands principes les partis eux-mêmes, en livrant l'administration et le pays à la déplorable influence de coteries sans foi et sans conscience.

« Le patriote ambitieux fait de la politique la passion de sa vie, le *politicien* en fait son métier. Le premier sacrifiera à ses idées et à son ambition son repos, sa santé et sa fortune; le second sacrifiera à son avancement ses amis, son parti, ses devoirs de citoyen et sa conscience. Pour l'un, le succès est une question d'honneur pour lui et de grandeur pour son pays; pour l'autre, le succès n'est qu'une affaire d'argent. Nous avons dit, en effet, que la politique était pour lui un métier, et le but final de tout métier est l'argent.

« On comprend alors ce que doit devenir entre les mains des *politiciens* le gouvernement d'un pays, et ce qu'il adviendra du parti qui leur a servi de marche-

pied. Les principes ne sont plus que des moyens de lutte contre les adversaires, la souveraineté du peuple un vain mot, les intérêts du pays un thème à lieux communs. Il ne s'agit plus que de conserver le pouvoir et d'en tirer tout le profit possible.

« La défaite du parti whig (1) en 1852 semble avoir été le signal de l'avènement au pouvoir de cette classe de politiciens dont nous parlons. Le choix de M. Pierce parmi les candidats démocrates a été l'œuvre d'une coterie composée des grands meneurs du parti. Cette coterie a constitué autour du président élu une sorte de gouvernement oligarchique qui s'est arrogé le privilége de distribuer les places, les primes et les pots de vin, en échange de l'appui qu'il prêtait à l'administration. M. Buchanan a dû sa nomination aux mêmes intrigues, et, bien que doué d'une valeur incontestablement supérieure à celle de son prédécesseur, il est resté l'instrument docile des mêmes intérêts, et il a laissé le trésor public exposé au pillage pour satisfaire les appétits gloutons de la horde budgétivore.

« Chacun des chefs de cette espèce de conseil secret

(1) Parmi les étymologies des mots en usage dans la langue politique, celle du mot *Whig* est l'une des plus curieuses. Ce terme est, comme on le sait, originaire d'Angleterre, où il désigne le parti libéral, et il y date de loin. Dès le XVIe siècle, il se forma contre la couronne une opposition très-radicale, dont les membres voulaient établir la forme républicaine. Pour devise ils avaient adopté cette phrase : *We hope in God — Nous espérons en Dieu.* — Des lettres initiales de chaque mot de la devise — *W H I G* —, on fit la combinaison *Whig*, dont se servent sans doute bien des gens sans en connaître l'origine.

est devenu dans son État ou sa section un petit potentat, dispensateur des grâces fédérales, tout-puissant pour la concession de contrats onéreux pour les finances de l'Union, mais profitables aux amis du gouvernement. Maîtres du pouvoir grâce à l'organisation formidable du parti démocrate, les *politiciens* oligarques ont senti la nécessité de dominer ce parti au point d'en faire un levier docile entre leurs mains. De là l'organisation dans chaque État de tous les employés fédéraux en phalange hiérarchique, manœuvrant sous les ordres d'un collecteur de douanes ou d'un maître de poste, qui eux-mêmes reçoivent leurs instructions d'un des oligarques. Chaque membre de cette organisation est soumis, sous peine de renvoi, à l'obéissance passive, à la discipline la plus rigoureuse, et il est forcément transformé en courtier d'élection, obligé de fournir son contingent d'enthousiasme et de donner de la voix dans les processions. En devenant employé fédéral, il a annihilé sa liberté aussi complétement que le soldat qui s'enrôle dans l'armée. »

Les institutions américaines sont incontestablement les plus belles et les plus fécondes qui aient encore régi aucun peuple du monde. Ces institutions ont produit assez de bienfaits pour qu'on ne les puisse rendre en rien responsables des fautes des hommes à qui il a été donné de les appliquer. Ce qui prouve leur excellence même, c'est qu'elles ont pu permettre à tant de vices de se développer à leur ombre protectrice, sans qu'elles aient succombé sous ces vices.

Mais il est arrivé au peuple américain ce qui arrive à beaucoup de peuples du monde, que tout un côté de ses destinées et de sa mission sociale lui a échappé, tant il est absorbé dans la pensée du développement matériel immense qui semble le préoccuper exclusivement. On a pu même se croire autorisé à dire des États-Unis : qu'ils s'agrandissaient en surface sans se creuser un lit, comme certaines eaux qui recouvrent la terre et trompent l'œil par leur étendue en laissant croire à une profondeur qui n'existe pas.

Est-il raisonnable de demander qu'un peuple accomplisse, en quelques années, ce que d'autres peuples ont mis des siècles à conquérir? C'est un argument spécieux que nous avons souvent entendu invoquer à propos des États-Unis, pour les justifier d'être en retard, sur beaucoup de points, avec d'autres nations que l'on se plaît volontiers à appeler en témoignage. Nous disons que c'est là un argument spécieux, et nous ne l'admettons qu'avec une extrême réserve, tout en faisant très-large la part des obstacles que l'Amérique du Nord a eus à vaincre pour arriver au point très-grandiose où elle est déjà parvenue, et qu'elle aura encore à vaincre pour atteindre aux suprêmes limites du parfait, autant qu'il est permis à l'imperfection humaine d'y prétendre.

Non, la lenteur des peuples aînés à conquérir le progrès n'est pas une excuse aujourd'hui pour les peuples plus jeunes qui restent en arrière dans une voie où ils se laissent devancer. Aucune des sociétés

dont on appelle le témoignage du passé n'a eu à sa disposition les éléments et les moyens d'action, ni dans l'ordre moral ni dans l'ordre matériel, pour gagner ces batailles immenses qui assurent les titres, les droits, les aspirations de l'humanité. Le progrès, dans la plus large acception du mot, n'a marché à pas de géant dans le vieux monde que du jour où la liberté et la démocratie lui ont donné la force et la puissance nécessaires pour abattre tous les préjugés et les erreurs séculaires qui obstruaient le chemin. C'est de ce moment-là seulement, — sans nier les efforts qui ont été tentés en ce sens dans l'intervalle par de grands esprits morts à la peine, — que date l'élan vigoureux qui a porté soudainement les peuples au sommet de la montagne inaccessible, et qui a grandi les nations en leur ouvrant le cœur et l'intelligence à la découverte des sources où se puisent les idées fécondes et le sentiment du progrès en toutes choses.

Or, l'Amérique a débuté dans la voie politique dégagée des lisières de l'enfance ; elle est entrée dans l'armée des nations dotée de la liberté et de la démocratie, ces deux puissants agents du progrès. En aucun cas on ne pourrait invoquer avec plus de justesse le mythe de Minerve armée sortant du cerveau de Jupiter, femme et guerrière déjà à la minute de sa naissance. Les États-Unis ont donc eu entre les mains, dès le premier jour, les leviers que d'autres peuples n'ont trouvés qu'en entassant générations sur généra-

tions, travail sur travail, recherches sur recherches! Les États-Unis sont donc coupables de n'avoir pas marché, dans une certaine voie, du même pas accéléré que beaucoup de peuples rachitiques, essoufflés, tourmentés par les révolutions, arrêtés dans leur essor glorieux par des temps d'arrêt que le despotisme d'en haut ou d'en bas leur jetait dans les jambes, comme on jette des bâtons dans les roues.

Le point de départ du peuple américain a répondu à ces exigences auxquelles sa condition sociale et politique lui commandait de faire droit. Que si l'on reporte les yeux en arrière pour les fixer sur la grande épopée de l'indépendance; que si l'on médite les actes et le caractère des hommes rares qui ont accompli glorieusement leur tâche révolutionnaire en cette époque mémorable pour l'humanité; que si l'on étudie dans son esprit bien plus encore que dans sa lettre le pacte social qu'ils ont planté comme un labarum immortel au frontispice de l'édifice qu'ils venaient d'élever; que si, disons-nous, l'on veut se donner ce spectacle éblouissant, on trouve dans l'ensemble de ces actes, de ces caractères, de ces lois, de cette probité héroïque, dans tout ce passé oublié, une vigoureuse organisation à laquelle l'avenir qu'elle marquait n'a pas répondu.

Nous sommes juste dans nos regrets et dans nos critiques, et nous convenons qu'il faut faire la part aux événements et aux conditions sous l'empire desquelles s'est développée en nombre la société améri-

caine, avec cette rapidité merveilleuse qu'ont favorisée, c'est là un caractère essentiel à noter, la constitution politique du pays, les garanties de dignité que cette constitution donnait à ceux qui s'abritaient sous elle, et les avantages de fortune ou de bien-être que ceux-ci y trouvaient.

L'Amérique, ayant rencontré un rôle nouveau à jouer dans le monde, s'est laissée tenter par ce rôle. Pendant que partout, dans les vieilles sociétés, les luttes se renouvelaient ou persistaient entre l'esprit révolutionnaire vainqueur et l'esprit de réaction toujours insolent, même dans la défaite, l'Amérique a ouvert un vaste champ au développement des idées matérielles; elle s'est prise d'enthousiasme à vouloir étonner le monde, en lui prouvant ce que pouvait dans la voie des intérêts économiques, industriels, commerciaux, une nation libre et indépendante. Plus son succès dans cette voie a été considérable, imposant, plus elle y est entrée tête baissée, sans frein et sans souci des conséquences funestes qui en pouvaient résulter, puisque toutes choses, même les meilleures, ont en ce monde un revers inévitable. La société américaine, toute vouée aux intérêts matériels, triomphante de son succès, qui a en effet étonné le monde, n'a laissé aucune place aux intérêts moraux. Tout autre culte que celui de l'argent, but final de tous les efforts, n'a été admis à prendre qu'un faible rang dans l'esprit général du peuple. Comme compensation, et c'en est une bien certainement, cet amour de l'argent

n'avait pas et n'a pas le reflet odieux de l'avarice et de l'âpreté exiguë ; il a pris et a conservé le caractère d'un moyen puissant d'action : c'est un levier entre les mains de ceux qui poursuivent un but.

Il n'en n'est pas moins vrai qu'à la suite de ce culte du veau d'or sont entrés tous les instincts mauvais qu'il engendre, et dont nous ont donné de si déplorables preuves des faits tout récents qu'il est inutile de rappeler.

De là est née une faiblesse administrative déplorable aux États-Unis.

Or, il est temps qu'un aussi grand peuple que le peuple américain, qui a donné tant de preuves de son intelligence, de sa puissance, de son patriotisme, fasse un retour sur lui-même et considère que le moment est venu d'arrêter le débordement des mauvaises passions qui engendrent tant de fléaux dans son sein. Il y parviendra en ouvrant la porte aux sentiments moraux, en dressant un autel au culte des choses chevaleresques, en permettant aux hommes de cœur, d'esprit, d'intelligence, de s'égaler aux hommes de richesse, et en mesurant la considération moins au chiffre de la fortune qu'à la somme des talents et des actions honorables. De cette manière, les hommes déjà riches s'occuperont moins d'acquérir encore et se dévoueront plus facilement au service de leur pays, ce qui est une fortune d'un nouveau genre, et ils l'ambitionneront, qu'on le croie bien !

La preuve de ce que nous disons là est, sinon tout

entière, du moins en partie, dans le discours suivant d'un candidat à la place de maire à la Nouvelle-Orléans :

« Voici, a dit l'orateur, les conditions dans lesquelles j'ai accepté cette candidature : que, si je me portais candidat, je ne voulais être celui d'aucun parti ni d'aucune clique. (*Applaudissements prolongés.*) Si je suis élu, je viendrai prendre possession de mon siége, indépendant de qui que ce soit, n'ayant fait de promesses d'emplois à personne, et ne voulant pas en faire. Je veux purger la police, qui depuis quatre ans n'est composée que d'hommes qui n'ont et ne méritent pas la confiance de la communauté; et comme le maire, pour exécuter scrupuleusement et impartialement son devoir, doit être soutenu et entouré par des hommes capables, je ne prendrai, pour remplir les emplois, que des hommes honnêtes, intègres et capables. (*Applaudissements.*)

« J'avais entendu dire que la Nouvelle-Orléans était la ville la plus sale du monde ; j'en ai acquis la certitude moi-même lors de mon dernier voyage en Europe. A l'exception de quelques villes du sud de l'Italie, elle est la plus malpropre de celles que j'ai vues. D'où vient cela? De la mauvaise organisation. Eh bien ! citoyens, je vous promets sur mon honneur que, si je suis élu, les rues de la Nouvelle-Orléans seront propres, et notre cité reprendra la place qu'elle a perdue parmi les plus belles villes du monde. Je ne viens demander ici que le vote des bons et honnêtes citoyens,

et, je le répète, je réformerai notre gouvernement actuel, qui tend chaque jour à avilir notre ville.

« Si je brigue l'honneur d'être le maire de l'importante ville de la Nouvelle-Orléans, ce n'est que dans ce but. Je veux surveiller moi-même les finances de la ville, qui sont dans un si pénible état; je veux que les contribuables connaissent l'emploi de leurs deniers, et, à cet effet, j'aurai chaque jour sur mon bureau un état de la caisse que je publierai, et qui me servira de guide, afin de ne pas endetter la ville, ni faire des dépenses au delà de ses ressources.

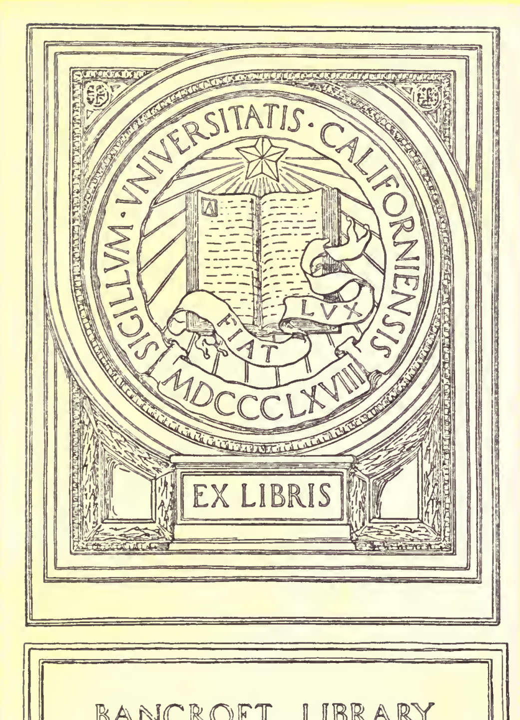
« En me portant candidat pour la place de maire, ce n'est pas l'intérêt qui me guide, je vous le déclare hautement ici, comme je l'ai publié dans les journaux de notre ville : — je partagerai à la fin de chaque mois mes appointements entre les institutions charitables de notre ville. (*Acclamations, applaudissements frénétiques.*) — Je ne me porte candidat qu'afin, — si je suis élu, — de pouvoir détruire le système corrompu qui nous régit depuis trop longtemps, et rendre à notre ville la tranquillité et la prospérité qu'elle a perdues depuis quatre longues années. »

Cette allocution est caractéristique et n'appelle aucun commentaire.

FIN.

TABLE.

4283 — Paris, imprimerie de Ch. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.


SIGILLVM · VNIVERSITATIS · CALIFORNIENSIS
FIAT LVX
MDCCCLXVIII
EX LIBRIS